

Confidences

...

à mes filles

Je voudrais ici suivre seulement ce qu'énonçait Marcel Conche lorsqu'il affirmait qu'il ne saurait y avoir de métaphysique que personnelle. Donner ainsi à mes propos un peu de cette chair et histoire ; un peu de ces doutes et rêves sans quoi nulle vérité ne tient au réel.

Je l'ai fait - un peu - lorsqu'il s'agissait d'évoquer l'amour ; je le recommence, ici, pour ce qui engage l'exil et la frontière ; l'ombre et la lumière.

Je n'ai pas la sottise de prétendre que l'argument personnel eût quoi que ce soit qui dût prévaloir ; non plus de croire en l'intérêt d'un ego qui ne pèse que le chemin qu'il emprunte.

Non ! bien plus simple : en offrant de la pesanteur au verbe, rappeler seulement combien il n'est de quête un tant soit peu authentique qu'écorniflée par les ronces, en-gluee dans les souvenirs, apeurée de ses rêves ...

Combien, la raison même n'a d'autre sol que la musique intérieure ...



Sommaire

Gêneset pudeurs	4
Se taire ? Parler ?	7
De l'amour	10
Confidences	13
Hic et nunc ...	21
Péripéties ... circonstances	28
Ecran	31
Sehnsucht	35
Frontières	40
Parcours erratiques ... voies étroites et impasses	49
Voir, savoir ; veiller, surveiller ...	57
Traces	70
Tes bancs	73
Souvenirs	75
Leçons ...	78
Travailler	82
Nouer ce qui du temps divise	84
Provoquer	85
Enseigner	88
Enseigner derechef	92
Rentrée 1971	95
Aimer	96
Enfanter	100
Bonheur	102
Réussir	105

1. Gêneset pudeurs

Petit intermède en forme de coulpe

S'arrêter un tout petit peu ; prendre le temps de relire ce qui fut écrit et se demander le sens que tout ceci peut avoir. Non que j'eusse crainte d'écrire des sottises : qui écrit doit savoir endurer ce danger-ci où il succombera de toute manière faute de quoi il ne saurait y avoir ni d'écriture sincère ni de pensée engageante. Se demander non pas si la barre est bien tenue et que le projet initial au détour des mots et des digressions n'aurait pas été perdu en cours de route : assurément elle ne l'est pas tant la combinatoire des mots et la cohérence des raisonnements conduisent toujours loin de ce qu'on pouvait initialement imaginer ou extrapoler. Si la pensée - et c'est assurément ici qu'elle ressemble le plus à l'acte de création artistique - veut être vivante et ne pas se contenter de réciter sottement ce qui fut dit écrit et pensé auparavant, invariablement elle s'égarera ; se heurtera à des impasses, des impossibilités, des contradictions et des contrariétés avant que de peut-être, mais sans jamais en avoir l'assurance, entr'apercevoir au loin une clairière. Le programme n'est pas tenu : j'avais écrit vouloir tenter de ne pas m'appuyer sur les textes classiques de la métaphysique ! C'est en réalité impossible !

4

Non s'arrêter pour la gêne éprouvée depuis longtemps - presque toujours - du fait, par exemple de la fascination exercée par Heidegger en dépit de tout, ses relents d'un conservatisme putride, son nazisme jamais vraiment réprouvé ni même reconnu mais qui suinte pourtant par tous les interstices de sa pensée mais l'impossibilité pourtant de faire l'impasse de cette démarche tant elle semble être la seule à demeurer au XXe siècle à hauteur des Hegel, Kant ou Nietzsche qui le précèdent. Quand les autres répètent ou commentent, lui invente : comment le tenir pour rien ? Gêne encore devant son millénarisme pompier, ce messianisme qui ne s'avoue pas mais joue sur toutes les cordes de l'angoisse, de l'attente et de l'espérance ; dont tout m'écarte, et l'envie de m'en gausser ainsi que de ce style revêché, de ces traductions impossibles, de ses disciples obséquieux de vénération intempestive mais qui néanmoins m'ob-



sède ; me fascine en tout cas au point d'y toujours revenir comme s'il était ma mauvaise conscience - ou ma part d'ombre.

Fascination mais crainte en même temps : se pourrait-il que les chemins de la métaphysiques me conduisent ainsi inexorablement vers ces ombres venimeuses, ces excès qu'aucune rigueur rationnelle ni aucune démarche scientifique a fortiori ne viennent empêcher ; même pas tempérer ? Que ces chemins ne mènent nulle part n'aurait pas grande importance, mais qu'ils me mènent à tout confondre et à ne pas même reconnaître quand serait franchie la ligne ? J'en ai tellement vu de ces intellectuels - et Heidegger le premier - s'égarer, se prendre au piège de leur propre agilité intellectuelle ...

Se pourrait-il que la métaphysique fût cette pointe extrême de terre écornée et déchiquetée, projetée presque par mégarde au milieu des flots rageurs qu'un vent fouetterait trop violemment pour qu'on n'y perdît point sa raison ? Et si tout cela n'avait aucun sens ? en tout cas pas assez pour qu'on y perdît pas le sien ?

Il m'est une certitude en tout cas : pour autant qu'on dise vrai en affirmant que la philosophie, et à plus forte raison la métaphysique, ne se contentent pas à l'instar des sciences, de vouloir dire l'objet mais s'efforcent au contraire à faire le lien en dessinant le rapport que nous entretenons avec le monde, je devine qu'on ne peut tenter de métaphysique qui n'implique le sujet, ni donc l'écrire sans s'y nicher et risquer ainsi l'impudeur si aisément vulgaire ou triviale du je. Accepter de dire ces doutes avec quoi toute pensée se construit, ses craintes, ses égarements.

L'appel de Dieu

5

Il y a, dans la Métaphysique de M Conche un chapitre (p139) intitulé La voie certaine vers «Dieu». On pourrait s'attendre qu'il n'y revînt point lui qui, dès les premières pages, avait évacué la question en mettant en évidence qu'elle était aux antipodes de toute métaphysique possible. Et pourtant ... Où il rejoint, même si pour de toutes autres raisons, Heidegger qui voit dans toute théologie l'impasse de la métaphysique. Et pourtant son Geviert ressemble à s'y méprendre non à une transcendance mais en tout cas à un soubassement sacré qui viendrait répondre à la fuite des dieux ...

Nous avons à notre tour fait le projet d'une métaphysique qui fit l'économie de la transcendance gageant que ce fût possible et même souhaitable. Trop imprégné de cette culture républicaine qui eut la sagesse de reléguer le religieux dans la vie privée, et de se contenter en ne reconnaissant que des citoyens de s'appuyer plutôt sur ce qui nous rassemble et ressemble que sur ce qui nous divise, trop effaré par ce retour brutal du religieux qui contourne les règles tellement élémentaires de la civilité qu'on eût pu les croire désormais admises et au coeur de notre patrimoine commun et qui sont désormais bafouées avec la vigueur abrupte de toutes les intolérances, je cherche plus volontiers ailleurs ce qui pourrait définir et fonder l'être au monde de l'humain, même si je ne méconnaissais ni les fragilités ni les dégâts de l'humanisme triomphant et que j'y puise au contraire les motivations d'une métaphysique ; que je sache encore les dangers de tout anthropocentrisme et devine l'homme n'être jamais qu'un sublime ratage.

Et pourtant !

Même en me réfugiant derrière l'argument culturel - justifié - d'un fait religieux qui aura trop imprégné la culture occidentale pour qu'on puisse l'évacuer sans coup férir, je ne puis pas ne pas soupçonner sous ma plume une référence biblique tellement fréquente qu'elle doit bien un peu calfeutrer la nostalgie d'une piété enfouie ou la fascination - encore - devant l'assurance inquiète qu'autorise la foi.

Sourire ému en lisant Conche reprendre la distinction pascalienne entre le dieu des philosophes et des savants et celui d'Abraham, Isaac et Jacob. C'était là l'antienne de mon vieux père quand il voulait à la fois taquiner mes saillies intellectuelles qu'il respectait sans comprendre et m'y répondre plus qu'y opposer sa foi simple en une présence d'amour. Plus roublard qu'il y paraissait, il se fichait en l'aimable position où je ne pouvais l'atteindre en quittant les rives amères de la démonstration pour les contours de l'émotion. Qu'avais-je alors à lui répondre sinon l'espoir d'un jour sinon nous rejoindre, d'au moins nous scruter en face l'un de l'autre sur des rives qu'un lit rétréci aurait suffisamment rapproché pour que nous puissions nous entendre et peut-être même nous toucher ?

Pascal pointait juste : ce n'était pas seulement parce que le dieu des philosophes ressemblait par trop à une causation froide et presque mécanique ; c'était aussi parce qu'il représentait l'essence même de la fausse réponse : expliquer l'être par un autre Être, plus mystérieux encore, c'était déplacer le problème.

Mais si Dieu n'est pas une réponse il n'en demeure pas moins une question - La question.

6 Puis-je dire sans travestir que je n'ai jamais ressenti devant moi une présence, ou, au moins en avoir éprouvé le désir ? Je goûte assurément peu la retorse extrapolation qui me ferait calculer l'intérêt à croire et le peu de risque à m'y être trompé ; je ne suis pas plus avide de ces certitudes où je crains plus les torrents d'intolérance que les sources fraîches de la quiétude. Pourtant j'aime cette nuque raide qui tente d'inventer jusqu'à l'obsession et parfois le ridicule un peuple de prêtres paysans, qui scrute le biais par où être fidèle du premier geste matinal jusqu'à l'ultime caresse nocturne ; pourtant je reste interdit devant ceux-là qui surent inventer la cité céleste parfois en s'écartant du siècle, parfois en fouaillant la misère, mais toujours en cherchant à être au service ; pourtant je respecte le froid entêtement de ceux qui, compassés et roides, esquissent une vertu que la prédestination a peut-être déjà sanctionnée.

Quand elle n'est pas feinte, et transperce les entrailles, je l'avoue, la piété m'en impose.

Je sais trop les limites de la raison pour ne pas deviner que demain, tout-à-l'heure le chemin s'arrêtera net, là sur la rive qu'elle ne saura franchir. Je le préfère cependant à celui des fièvres de la certitude. J'ai nourri, comme d'autres, le rêve qu'il y eût une grève où se rejoindraient la parole de la révélation et le discours de la raison ; qu'un pont suffirait à suffisamment se faire rejoindre ce qu'il y a d'engageant dans l'être pour que l'on pût s'entendre.

Peut-être seulement cherché-je à rabibochoer les pans écartelées de mon âme, qui regimbe, se moque, s'insurge et pourfend au moindre froissement de soutane, mais devine nonobstant, espère en tout cas, la grandeur discrète de mains jointes. Je sais juste mon indéfectible réticence à l'encontre de toute église qui tôt ou tard s'interpose et brouille la lueur éclore.

Je ne sais ce qu'il faut entendre par être mais s'il se conjugue en présence, cela me va !



2. Se taire ? Parler ?

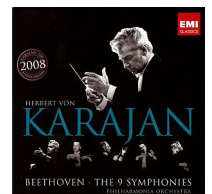
Ecrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit.
M Duras

Au mitan, entre l'ambiguïté du silence et la nécessité de transmettre s'offrir encore le luxe d'un intermède et s'interroger sur la légitimité de cet effort.

Quand la plume, d'ordinaire si paresseusement agile se pique subitement d'écornifler la page n'est-ce pas que quelque chose de décisif - ou d'intime - se joue qui répugnerait à s'exhiber ? Est-ce vraiment un hasard si les mots renâclent ainsi à jaillir sitôt qu'ils cherchent à évoquer, d'un côté le silence ; de l'autre la transmission ?

Pourquoi ce silence à quoi je ne puis me résoudre, mais me circonviennent nonobstant, pourquoi cette hantise de transmettre au risque de toutes les sottises ?

Je crois n'avoir jamais cru à cette quête obvie d'éternité à quoi Proust feint de se consacrer et si ces livres «disposés trois par trois, [veillant] comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection» (107) ne manquent pas de panache, sans doute suintent-ils trop la peur de la mort pour me convaincre. Les écrits restent dit le proverbe mais avec eux le risque des sottises qu'on y a commises, des erreurs distillées, des forfanteries perpétrées. A l'inverse, je n'ai jamais cru non plus qu'il fût possible - ni d'ailleurs souhaitable - de disparaître derrière ses oeuvres : celui qui parle ou écrit ne pourra jamais confier que son regard, sa représentation, sa pensée ou son émotion ; arguer du contraire reviendrait à se prendre pour ce démon qu'évoque Socrate ou à adopter cette posture absolue qui ne sied qu'aux dieux. Il pourra toujours argumenter, prouver, il n'en reste pas moins que ce restera sa démarche - ce qui reste encore



plus vrai pour la métaphysique - Conche a beaucoup insisté sur ce point.



Je sais le mitan être la seule ligne convenable à tenir : je l'ai compris un jour en regardant une pochette de disque de ce genre : ici le pauvre compositeur s'efface presque complètement sous le chef dont le nom en grand bleu soulignant le visage compassé répète comme une insane tautologie l'in vraisemblable usurpation. Ici, mais c'est une figure connue, l'intermédiaire bafoue le créateur, parasite d'un fracas vaniteux le lointain écho de la création et se prend pour un maître. Cesse d'être au service de

8

plus grand que soi et sature de sa fatuité l'espace ténu où bruissait la vie.

Je sens ce lieu, à la croisée, où à la fois le moi se retire et s'essaie : il m'est arrivé parfois de regretter ne pouvoir que commettre ces lignes froides où la raison trône triomphante et l'émotion cède trop souvent le pas. Je comprends un Paul Valéry quand il écrit :

Je lis mal et avec ennui les philosophes, qui sont trop longs et dont la langue m'est antipathique.

et sans doute eussé-je préféré peindre ce petit pan de mur jaune ou offrir quelque trouble à mon lecteur mais a-t-on jamais le choix de ses armes ? Mais traquer le beau ou le vrai est tout un : on finit bien par tout y sacrifier - et soi d'abord. J'aime le portrait que Mauriac fait de Proust sur son lit de mort (Je suis allé le voir sur son lit de mort rue Hamelin ... un homme qui donnait vraiment l'impression d'un dépouillement total ... on peut dire que c'était ce qui restait de quelqu'un qui avait laissé son oeuvre le dévorer jour après jour) il y a vu, à mesure que l'oeuvre prenait corps, dépérir l'homme comme si cet offertoire ultime avait été l'alchimie même par quoi le silence se faisait verbe. Celui-là, tout dandy, mondain ou snob qu'il fût, avait su d'une ombre inventer un monde. C'est cela, je crois, la grâce de la création.

Je n'oublie pas non plus ce poète de Borgès se remettant à trois reprises à l'ouvrage jusqu'à trouver le mot juste - le seul mot juste - qui pût dire la gloire et la guerre de son roi ... avant de se donner la mort et laisser son roi errer, mendiant, dans les rues de la ville. A chaque fois - Bergotte trouve que ses derniers livres sont trop secs ; le roi regrette que le poème pour brillant et épique qu'il soit, ne suscite néanmoins aucune émotion - la recherche de ce grand'oeuvre qui sache transfigurer ces quelques taches d'encre jetées sur

le parchemin, et du silence des choses laisser jaillir la vie.

Je sais les zélotes de techniques tenir désormais le haut du pavé et déverser jusqu'à l'écoeurement leur expertise désenchanteresse : on les reconnaît toujours à cette première place où ils se poussent et bousculent ; ils hantent la communication et tous ces réseaux où l'on peut les vénérer. Ceux-ci se servent mais ne servent rien ni personne : à l'affût de toute performance qui les gratifierait de quelques prébende et honneurs mêlés, ils saturent le siècle d'une détestable litanie. Ce sont ceux-là qui me donnent souvent envie de me taire - ce que j'avoue ne pas parvenir à faire - de me retirer - ce que j'ai commencé de faire depuis quelques temps déjà.

Dussé-je paraître sot ou candide je persiste à considérer la parole comme un don ; la transmission comme un service sacré. C'est pour cela sans doute que me désole tant de voir les experts saccager désormais le métier que je fais à coup de rapports, de projets et autres outils digitaux. Ils oublient, ici comme là, que la parole engage l'être. Et s'il est une croisée où se rejoignent éducation et création, méditation et oeuvre c'est bien en ceci : dans ce souci constant d'offrir à l'intelligence cette main qui s'ouvre sans la réduire jamais et le temps surtout d'éclorre

Ceux-là oublient que la παιδεία est formation qu'elle visait dans la Grèce antique à élever celui qui ne parlait pas (car c'est bien ce que signifie infans) à hauteur d'homme et concernait au moins autant les connaissances que les vertus.

9

Est-ce l'effet de l'âge ou d'un monde qui file trop vite en laissant ses sources se tarir ? je sais - je le sens - que ce que je pus écrire hier sur le silence, ou demain sur la transmission n'est plus audible. Le siècle a délaissé les âmes depuis longtemps et s'apprête à désertir l'être : il n'a plus d'yeux que pour les machines triomphantes de préférence virtuelles. Je sais pourtant qu'il n'est pas d'objet que je puisse fabriquer, d'outil que je puisse façonner qui ne finisse par s'user ou s'émousser. Que la main de l'homme est trop souvent porteuse de mort et de destruction n'était ce moment rare de la création où, dans l'atelier, ici à l'écart, ou bien sur cet écritoire, là, dans le silence, la main tremblante d'outrecuidante humilité crayonne enfin la vie et la mémoire de la vie.

Je ne sais rien de plus humain et veux en rester là.



3. De l'amour

L'honnêteté me pousse d'ailleurs à me demander pourquoi j'aborde ici la question si tard quand j'eusse pu commencer par elle. Suis-je moi-même victime de ce rationalisme étriqué qui pousse à mettre de côté l'amour comme l'un de ces sujets sur quoi il n'y aurait rien à dire ou de si confus qu'il vaudrait mieux s'en dispenser, si subjectif qu'on ne saurait rien en dire qui ne fût au mieux banal, au pire sot ; ou bien encore de cette convenance bourgeoise pour qui le moi demeure toujours haïssable sur quoi, quitte à faire la part du feu, il vaut mieux jeter un voile de discrétion ou de cette invraisemblable - et pour moi aussi insondable qu'incontournable - pudeur qui me fait toujours renâcler à évoquer ce qui m'engage le plus.



Comment oublier que j'aurai grandi dans ces contrées de l'Est, où le protestantisme avait la part belle mais où Calvin avait laissé ses traces roides, rugueuses et maussades, le judaïsme une présence désormais paisible et où le catholicisme pas loin d'être minoritaire fut bien contraint de s'essayer à la tolérance !

Comment oublier qu'ici on se mariait souvent en noir ? et que la confirmation à l'identique, au lieu de la fête glorieuse que fut la communion solennelle des catholiques rassemblait des mines graves et compassées où la joie ne semblait guère avoir droit de cité !

Dieu était partout qui se distribuait d'entre églises, temples et synagogues, allant même parfois jusqu'à se distribuer le même lieu quand nécessité s'en fit sentir (St Pierre le vieux) mais les corps demeuraient singulièrement absents ! Vin et bonne chère adoucirent bien un peu ces mines sombres mais je ne saurais jamais oublier l'enfant, à la fois effaré et fasciné, comme si là quelque secret s'ourdissait à quoi il n'avait nulle part, qui voyait ces cohortes de fidèles aux regards fuligineux et aux visages bilieux se précipiter au culte protestant de St Guillaume qui conféraient ainsi à l'amour de Dieu des allures de macabre procession qui eussent converti à l'athéisme moins enjoué que moi.

Ce n'est pas pour autant qu'avoir des sentiments fût interdit quoiqu'il en fût de plus honorables que d'autres mais indubitablement les exprimer eût été de la dernière inconvenance. Je demeure, aujourd'hui encore, ébaudi devant la volubilité, l'aménité et la pétulance de ceux qui réchauffèrent leur cœur sous des cieux plus méridionaux ; demeure gourde, comme paralysé quand il faut d'un simple geste manifester quelque affection ou tendresse : je n'oublie pas l'impuissance d'une mère pourtant aimante à embrasser ses fils autrement que de manière fugace et uniquement pour de grandes occasions et me souviens avec émotion du sursaut de retenue qu'il fallut à ce père pour ne pas dire sa fierté et son immense dévouement quand tout dans ses yeux en clamait la puissance. La braise couvrait bien en leur cœur qu'une incroyable roideur empêchait néanmoins de percer.

Je grandis comme eux et ne désappris que lentement cette paralysie du geste : le jeune homme que je fus répugna à tenir la main de sa jeune épouse en public et ne s'y résigna que si maladroitement ; le père que je fus dut à l'acharnement de ses trois filles de parvenir enfin à briser cet engourdissement. Faut-il le regretter ? je ne le crois pas même : inutile de réécrire l'histoire et si la raison voudrait que l'on découvrit une juste mesure entre la catalepsie et l'exhibition, je sais trop combien ces us, gravés au coeur de notre enfance, composent trop indélébilement cette musique intérieure qui longe notre chemin comme autant de fondrières que nous enjambons si maladroitement.

Je sais aujourd'hui qu'il me faudra revenir et sur cette pudeur et sur cette intimité à quoi j'avais déjà consacré quelques lignes : elles constituent tellement les jalons, je le sais aujourd'hui pour l'avoir longtemps oublié, à partir de quoi l'individu s'éploie. Dans ce redoutable jeu d'équilibre où le je invente son identité tout en maintenant le lien avec l'autre ; dans cette invraisemblable boucle de rétroaction où il lui faut à la fois se distinguer et se reconnaître, se séparer et se lier à l'autre sans quoi il ne serait que putride illusion ; se diviser et réunir, où je conçois plus que jamais le grand oeuvre de l'être, oui, dans cette spirale indéfiniment lovée, pudeur et intimité m'apparaissent à la fois comme la seule combinaison pour ne point se dissoudre, mais la seule offrande encore pour ne point se cloîtrer.

Dois-je l'avouer ? ces pages sur le silence, plus encore celles sur la transmission me furent de celles écrites, les plus ardues à achever comme si de trop approcher ce qui me touche au plus près m'avait fait redouter de trop dévoiler : tenter la métaphysique, décidément, abat trop vite les paravents rationnels derrière quoi j'avais coutume de me réfugier. Conche, décidément à raison.

Je demeure sans doute cet enfant qui rêvait à la fenêtre de sa grand-mère : cessons-nous d'ailleurs jamais d'être cet enfant perdu ? le devons-nous d'ailleurs ?

Coincé entre deux mondes aussi inquiets l'un que l'autre qui suintaient trop la tragédie paresseusement tue mais pour cela entêtante, pour l'un ; trop la misère aride pour ne pas chercher à l'enjoliver, mais pour cela tellement contrefaite, pour l'autre ; deux mondes pourtant dont je participais indéniablement mais me demeuraient tellement étrangers, cependant. Mondes sans doute trop étriés que mes parents furent dès qu'ils le purent, pour s'en inventer un autre, étrangement semblable, où le silence de l'un et l'aimable affection de l'autre formèrent cet autre rempart qui me sépara longtemps de moi-même.

Oui, je demeure, spectateur presque encore innocent, devant ce manège qu'on appelle la vie que je parviens parfois à presque comprendre mais où je demeure malhabile à tourner sans ce haut-le coeur qui transpire parfois le dégoût souvent le vertige.

Saurais-je évoquer mes amours, leurs illusions de puissance, leurs verdicts implacables



de torpeurs ? évidemment, non ! Tout juste puis-je concéder cette puissance d'exister où Spinoza concevait la joie, ce moment rare où la main au lieu de demeurer gourde, parvint enfin à saisir ; où je conçois pour ma part l'incarnation. Ce moment rare où le dualisme feint de s'effacer qui condamnait ce corps trop lourd au vulgaire et l'esprit si virtuel à la paralysie, ce miracle où être-là possède enfin un sens.



4. Confidences

Tu autem eras interior intimo meo et superior summo meo.

Parce qu'il faut savoir partir parfois de ce qu'il y a de plus dru et souvent de plus opaque dans ce vécu qui fait le tissu de la métaphysique que nous voulons esquisser. Que, décidément, on y peut parvenir par le haut, sans doute, et les théories donc qui fleurirent depuis l'aube grecque ; mais par le bas également, par cette expérience que nous nourrissons au moins autant que subissons de notre être au monde.

La certitude d'une présence

Foi, conviction, certitude ? Assurance du charbonnier, pari hasardé par intérêt pas toujours glorieux, fruit d'un raisonnement qu'au moins depuis Kant(3) l'on sait n'être pas concluant ? Comment rendre compte de ce rapport à Dieu dont on hésite à dire qu'il est l'objet d'une croyance, qui peut n'être que celui d'une habitude autrefois acquise sur le banc des évidences les plus élémentaires ; qui est parfois l'expérience d'une présence. J'ai, je l'avoue, toujours été reconnaissant à Kant d'avoir désormais permis de ne plus pouvoir considérer le croyant comme un imbécile, non plus que le mécréant comme un salaud. Après lui, toute tentative rationnelle de preuve de l'existence de Dieu est vouée à l'échec, à quoi il eût bien fallu autrement se résoudre ; depuis lui, au moins, la tolérance est de mise... à défaut d'être toujours une réalité !



Pour autant, comment réfuter chez l'autre le sentiment de cette présence ? Ce serait conveniente et terriblement efficace suspicion que de déceler chez lui, à l'envi, ou bien paresse intellectuelle, ou bien encore peur panique devant les contradictions du monde qui pousserait à chercher dans un au-delà consolations ou certitude, ou bien encore détermination forte de l'idéologie dominante dont la caractéristique, justement, serait de balayer toute idéologie dominée ... Mais, précisément, c'est ici soupçon qui vise non tant à contredire l'argument de l'autre qu'à le nier, à ruiner la pertinence de sa position ou, pire, à le délégitimer en son être même. On ne fera jamais que toute interprétation à la Freud ou Nietzsche - qui dégradèrent ainsi la foi en simple symptôme soit d'une faiblesse soit d'un refoulement - n'équivalassent pas en même temps à une dénégation de l'autre et un bien pratique subterfuge permettant de s'éviter le dialogue voire la critique - en tout cas la considération - de l'autre. Derrière tous ces subtiles arguties, parfois bien troublantes, il y a, implicite, ceci : il est impossible de prouver Dieu ; donc, puisque tu y crois néanmoins, c'est que tu es soit victime, soit malade !

Alors, affronter ce sentiment de présence, quand même. Conche n'a assurément pas tort de relever qu'il change tout, et oriente la réflexion plutôt vers la théologie que la métaphysique ; ni donc de considérer que les philosophies au moins jusqu'à Kant ne fussent que des théologies déguisées. Est-il pour autant juste de les balayer d'un revers de manche

? Possible, oui, parce que toute métaphysique, il l'aura assez dit, s'appuie de toute manière sur une pétition de principe et demeure pour cela toujours celle d'un individu ! Mais c'est affirmer en même temps qu'une métaphysique demeure possible qui tienne en considération cette présence ressentie, en face de soi, d'un Dieu.

Elle me gêne d'autant moins qu'après tout, le message qui en découle, la morale qui s'en prescrit, a toutes les valeurs humanistes voulues.

Ma plume hésite quand il s'agit d'évoquer Dieu, même quand elle ne cherche qu'à esquisser le sentiment de sa présence. Il est, sans conteste, la borne ultime où échoue notre raison à le saisir ou prouver. Comment après tout faire entrer l'infini de l'être dans le fini de la pensée, des concepts, des mots. Mais l'essentiel n'est sans doute même pas ici. Peut-être dans le risque de rabattre le divin sur l'humain par cette constante disposition de notre entendement qui conclut toujours de ce qu'il ne connaît pas à partir de ce qu'il connaît, qu'évoquait déjà Spinoza dans l'Appendice du De deo. (4) et de manquer ainsi son objet par l'acte même de le vouloir saisir. Mais surtout pour la part d'intime qui s'y niche. On pourrait croire que ce fût nos habitudes républicaines qui nous enseignèrent à classer la foi dans l'ordre de la vie privée ; en réalité il en va de bien autre chose dont témoigne assez bien l'apparente contradiction pouvant exister entre un Augustin qui fait de Dieu le plus intime à soi, et S Weil celui qui de nous serait le plus éloigné. Trivialement exprimé, la question ne tient pas tant dans le doute jeté sur ce sentiment où se calfeutraient je ne sais quel refoulements, sublimations ou exutoires, elle réside dans ce que l'on fait de ce sentiment.

Que peut bien vouloir dire aimer Dieu ?

Exprimer l'indicible

Je sais aujourd'hui ce qu'exprimer veut dire, à la difficulté chaque fois ressentie de dire ce qui appartient à l'intime ; je comprends aujourd'hui, en tentant maladroitement de l'écrire combien le lien qui me rive au divin relève pour moi de cette intimité. Dans exprimer il y a bien sûr cet ex qui dit le mouvement de sortie, il y a surtout ce premo - presser, comprimer - qui vient tout droit de *τρεμω* - trembler, s'agiter. Exprimer, par le geste dur de la pensée, par la compression qu'imposent les mots, par la compression, la torsion que trahit à peine le co-agitare d'où nous avons tiré le cogito, c'est d'abord un incroyable effort que l'on s'impose à faire jaillir ce qui était comprimé. Ce n'est pas moi qui tremble à dire ce qui était implicite ou caché, c'est ce caché-là qui tremble d'ainsi fuser ... Ce qui fait l'intime, ne sort, ne se montre et manifeste c'est-à-dire n'existe que dans ce tremblement. Où j'entrevois la collusion incroyable entre cette vérité que le grec nomme *αληθεια* qui peut être entendue alors comme passage tremblant du caché au non caché et ce qu'il peut y avoir de crainte dans le geste même de l'expression. La difficulté ressentie ici à mettre des mots sur cet intime-ci n'est donc pas (seulement) le résultat intempestif de quelque pudeur héritée d'une éducation austère où la méfiance à



l'égard du moi aurait sa part, comme je le crus, elle tient en l'acte lui-même : ordonner selon l'ordre des raisons et du discours ce qui initialement s'offre d'un seul tenant ne va ni sans écartèlement ni sans séparation : pour passer ainsi du gris et immédiat au clair et distinct il en va de trop de torsions et souffrances, d'esprit comme de corps. Hegel n'a pas tort assurément d'affirmer que l'acte de penser est tout sauf spontané ; celui d'exprimer l'est déjà ; l'est toujours ; et je retrouve cet effort jusque dans les corps contorsionnés du chercheur qui se voûte sur la feuille ou le grimoire, gratte et interprète un texte ou tente de reconstituer avec peine et souffrance, doute et incertitudes, le sens d'un fragment. (6)

Mais c'est une chose de se colleter avec les ronces de la méthode, les affres de l'incertitude et les pièges du langage, c'en est une autre d'embrasser du regard ce qui précisément se dérobe ... de qui ne se nomme pas autrement que comme Qui est voire comme celui qui est, qui était, et qui vient, le Tout Puissant - εγω ειμι το αλφα και το Ω, λεγει κυριος ο θεος, ο ων και ο ην και ο ερχομενος, ο παντοκρατωρ -

Comment dire qui ne se nomme pas ? ni surtout en vain ?

La question, répétons-nous, n'est pas celle de prouver : que ce soit impossible, l'enfant que je fus l'ignorait évidemment mais je ne puis oublier le soulagement ressenti à ma première lecture de Kant. Dieu n'était pas un concept que pussent décortiquer les diverses théories, non plus qu'une cause ordinaire qu'on pût simplement ranger à sa place première dans l'enchaînement des faits. Que le monde eût une cause comme n'importe quelle chose qui s'offrait à mon jeune regard ne me posait pas de problème particulier et je crois bien que Comte avait raison en supposant que tout enfant fut assez spontanément théologique ; non ce qui me hantait alors c'était bien, je crois, cette trouble évidence d'un être que j'étais convié à aimer mais qui me paraissait si terriblement absent, si implacablement silencieux ... Qui pesait là toujours sans y être jamais.

Elle est plutôt dans ce lien si aisément difficile qui ne relève pas du sentiment même si l'émotion y a sa part ; qui ne se réduit pas à la contemplation même si le regard y participe : on n'aime pas Dieu assurément comme on aime une femme, un ami ou un enfant et si cet amour-ci participe de l'engagement, avions-nous dit, ainsi que de la grâce, s'y niche en tout cas aussi quelque chose relevant de l'écoute. Le registre de la pensée tourne presque toujours autour de la vision - théorie ; évidence ; contemplation - pourtant ... : de la donation de la loi au Sinaï à l'épisode du Golgotha, il n'est pas une théophanie qui ne se donne à entendre et repousse au loin ce qui s'offre à la vue. Ce que, même, confirment la tradition de la petite voix de la



conscience morale intérieure ou bien encore le récit que fait Platon du démon de Socrate.

En réalité Dieu ne se voit pas, ne doit surtout pas se voir faute d'être pétrifié sur place et même l' élu, le prophète, ne le peut. En revanche, il s'entend et sa parole s'accompagne souvent de tonnerre ou d'éclairs, de ciels menaçants(7) . Or ce passage d'un registre à un autre est loin d'être anodin : écouter la parole c'est bien faire silence pour que rien autour de soi ne vienne parasiter la parole ; c'est entrer en soi-même d'où toutes les figures de sages, d'anachorètes ou bien encore de moines qui se retirent du monde, se mettent à l'écart, au moins provisoirement ; c'est enfin obéir dont le sens premier est bien celui d'écouter ou de relayer la parole.

Wiesel, dans un passage déjà cité(8) évoque la torture morale que l'on inflige à son héros en lui interdisant de parler, même à soi-même ; et donc aussi de penser. La souffrance, ici, commence dès lors que les mots, l'ordre donc de la pensée comme du langage cessent de pouvoir relayer les images. Wiesel a vu ce passage à la limite : ici, parce que contraint, il est le destructeur de la conscience individuelle ; là, parce que volontaire, il est entrée en soi et découverte.

16

A l'instar de la vue, l'ouïe, puisque organe des sens, relève de l'intuitif parce qu'offre à entendre de manière mélangée et sans truchement aucun - immédiatement. Organe précieux où la plus fluette des voix n'est jamais écrasée par le brouhaha ambiant et où la mélodie grêle du violon enrichit harmonieusement la masse orchestrale qui ne la nie jamais au même titre que le petit pan de mur si bien peint en jaune, presque invisible au premier abord, subitement donne sens et vie à la vue de Delft .

Oui, je le crois bien, ce qui fait cet indicible-ci, qui fonde la relation à Dieu, relève bien de l'intuitif, d'un intuitif qui dépasse pourtant de loin le domaine étriqué et souvent fallacieux de l'empirique.

Ce que l'allemand nomme *Empfindung* - émotion, sensation, sensibilité - dans cet étrange configuration où trouver -finden- est lié à une particule signifiant séparation, distance ou privation ; ce que le grec nomme *αἴσθησις* (où résonne encore ce qui souffle et exhale *αἰσθω*) - ce que le latin nomme *intuier* - avoir le regard sur - tous ces termes qui semblent tous renvoyer à l'appréhension immédiate - et donc seulement sensible selon Kant - d'un objet traduisent pourtant cette même idée troublante d'un processus où l'on eût déjà trouvé avant même que d'avoir cherché.

Un processus, oui, en dépit de l'immédiateté, parce que ce qui se donne ici, mérite d'être trouvé et exige cette contorsion de l'âme où je vois conversion plutôt. Prêter l'oreille, parce qu'il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ainsi que communément l'on dit, est bien cet acte, volontaire de la conscience qui à la fois sélectionne et synthétise et qui tour à tour, à l'instar des portraits d'Arcimboldo voit ou bien un visage, ou bien les fruits dont il est composé mais où, contrairement à la photo que l'on peut prendre, le point fait sur le détail ne rendrait jamais floue la vision d'ensemble. L'allemand *Empfindung* dit donc vrai en affirmant à la fois l'écart et la trouvaille, le distant et le proche entremêlé comme si celui qui trouvait se devait nécessairement écarter en un premier temps - ne dit-on pas que voir bien c'est voir de loin - ou que ce qui s'éprouve précisément ne se donnât pas mais au contraire se trouvât non tant par effort que par ce retournement de l'âme qui s'y focaliserait, par ce tremblement où se joue moins la crainte que la vibration de la corde sous l'archet.

Où je comprends subitement pourquoi aimer et craindre Dieu sont exactement synonymes dans les textes vétéro-testamentaires : il y a bien quelque chose ressemblant à l'éclosion de l'être - ce qu'avait vu Heidegger - mais dans ce sens très particulier où ce qui se donne à entendre exige que l'on se mette dans d'heureuse disposition pour le saisir. Il ne suffit pas de voir pour savoir, c'était déjà le pont aux ânes des sciences expérimentales ; ce l'est plus encore ici : il ne suffit pas d'entendre pour comprendre. Tout est ici, déjà offert ; en nous, sans doute, à quoi il faut consentir.

Obéir au sens courant revient à se soumettre, à exécuter un ordre qui vous est donné et laisse ainsi entendre une soumission qui semble passablement aller à l'encontre de l'engagement volontaire que nous avons relevé, contredire d'ailleurs totalement le principe même du libre-arbitre : après tout, si Dieu l'avait voulu, il aurait parfaitement pu créer des êtres totalement enracinés en leur nature, dépourvus de tout arbitre et soumis à une nature, tels les animaux dont ils n'eussent pu s'écarter jamais. L'épisode de la désobéissance originelle montrait bien qu'elle était possible. C'est bien ainsi en terme de liberté qu'il faut entendre le terme obéir, en terme de servitude volontaire comme l'eût dit La Boétie.

Certes, cette idée concerne le politique mais elle est aisément exportable ici.

J'aime assez l'idée qu'il n'est de servitude finalement que consentie, que ce soit par intérêt, habitude ou pseudo-réalisme. L'histoire le montre à foison, et rien que l'effondrement du bloc de l'Est dans les années 90 montre combien les peuples et les États satellites regimbèrent au moment exact où ils estimèrent le maître désormais trop faible pour réagir ; la Révolution de 89 illustre à l'identique combien le tournant décisif fut pris dès lors qu'on cessa de percevoir le Roi comme l'oint du Seigneur qu'il eût fallu tout au mieux conseiller plus habilement, mais qu'on le considéra plutôt comme un tyran défenseur non point du peuple mais d'une caste de privilégiés.

17

L'enfant que je fus, aux colères redoutables bientôt assagies, dut bien apprendre un code quand bien même ne fut-il pas toujours explicité ; avait-il le sentiment d'obéir ? pas vraiment ! au fond, ce qui reste commun à la relation parentale et divine c'est le sentiment évident de la bienveillance de celui qui ordonne. Jamais celle d'une quelconque tyrannie qui obligerait à agir contre sa nature, contre soi.

Je comprends tout à coup ce qu'il y a de foi dans cette écoute-ci qui s'entend comme obéissance : il y va de la confiance d'abord. De celle que spontanément l'on accorde . Je comprends subitement ce qui d'effort tremblant s'y joue : lever la garde, cesser de se méfier, oui, sans doute, (se) donner comme il est d'usage dans la relation d'amour c'est d'abord cesser de faire de soi la mesure de toute chose, cesser de dire non et apprendre cet art si délicat de dire oui. De consentir. Où j'aime que la sensation ait sa part comme la musique l'y trouve dans l'accord qu'elle instaure. Comment être soi sans nier incontinent ? Voici assurément l'exercice le plus délicat, le plus moralement nécessaire, inscrit au plus profond de l'être. Échapper aux pièges de la dialectique qui ne fait jamais que déplacer les aires du conflit, trouver l'alchimie précieuse par où l'affirmation de sa propre liberté résonne enfin comme un oui ... faire confiance et écouter ainsi ce qui au plus intérieur vous appelle vers le lointain et vous exhausse.

Aimer

J'ai toujours eu un respect scrupuleux pour ceux que leur foi a transformés, pour ceux dont le chemin, définitivement obvié, se nourrit de cette quête mais l'oeil plutôt ombrageux jeté sur ceux pour qui la croyance demeure une simple convenance, sociale ou même personnelle, confortable en tout cas. Je crois bien que la foi pose au moins autant de questions qu'elle n'offre de réponses.

Quelle peut être la présence de celui qui est si loin, si manifestement supérieur et extérieur au monde, et qui échappe ainsi à toutes les limites dont nous grevons nos efforts, nos sincérités et jusqu'à nos générosités ? Comment s'adresser à lui, sans avoir l'air de quémander, sans risquer de tout ramener à soi lors que tout nous devrait pousser à répondre par le don ? Que pouvons-nous, sinon dire merci, en réponse à l'infini du don ?

Comme tout enfant, je suppose, je dus bien un peu le rapprocher de ce père dont il partageait distance, silence mais soigneuse attention ; un père que j'aimais bien sûr mais dont la muette souffrance m'intriguait, que j'eusse évidemment aimé apaiser, mais m'éloignait tant je craignis toujours d'être importun, intempestif et troubler une cicatrice qui peinait à se refermer. Est-ce de cette distance sans cesse jouxtée que je conçus le vœu, qui ne m'a jamais quitté, d'à défaut de pouvoir être une grâce, d'au moins tâcher en ma vie de n'être pas un poids ?



18

On aime son père sans trop se poser de question, comme si c'était là chose naturelle ni sans trop pouvoir discerner ce qui de l'autorité ou de la bienveillance, ou encore seulement de l'origine mystérieuse est ici objet d'affection. En est-il de même pour Dieu ?

Comment me le représentais-je enfant ? Pas, je crois, ou comme une lumière aveuglante qui à la fois attirait mais maintenait à distance ; même si vraisemblablement durent bien s'y interposer quelques gravures de Doré et plus tard les fresques de Michel Ange. Mais, après tout, que demande-t-on à l'enfant sinon d'être sage, ce qui dans la bouche des parents équivaut à ne pas perturber l'ordonnement familial, à obéir et donc respecter les préceptes inculqués. En faut-il de la maladresse, de la cruauté ou de l'indifférence pour qu'un enfant en vienne à renier son père ! Il représente incontestablement, pour l'enfant, un cadre, à la fois rassurant, parce que protecteur, et normatif : auteur, il est celui qui consacre, qui augmente. Je comprends bien ce qui dans cette configuration peut susciter la critique nietzschéenne où cette autorité suscite rapidement la confor-

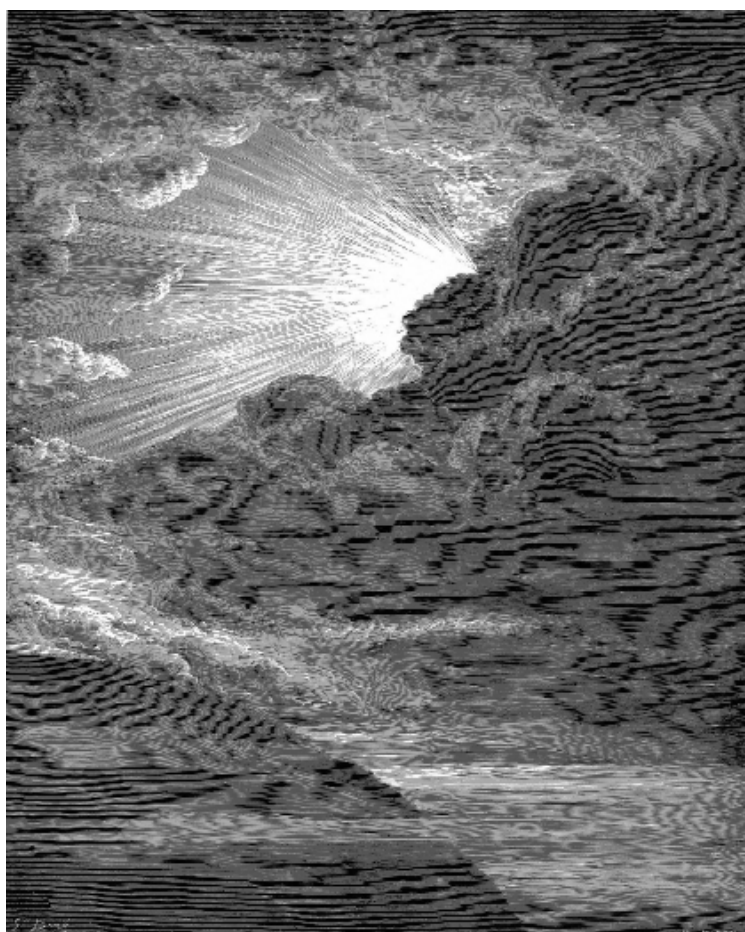


table et tellement rassurante sérénité de qui sait où il va, où il doit aller ; représente la grande consolation pour qui ne supporte pas les contradictions du monde ... ni sa propre faiblesse.

Pour autant, du père à Dieu, il y a ce gouffre immense de l'absence et du silence, même s'il est, ça et là déchiré quelque fois par la parole miraculeuse des prophètes : il y a cette profonde incertitude du chemin à emprunter ou, plutôt, cette implacable certitude de n'être jamais à la hauteur ...

Entendre

Parce qu'il est, toujours, qui résonne et trouble le quiet ordonnancement de nos existences, cette voix à écouter que ni nos suffisances, ni nos habitudes ne parviennent jamais à étouffer complètement.

Il y a toujours, là, au dehors, loin peut-être mais encore perceptible, quelqu'un qui parle.

N'être pas seul au monde !

Car c'est ceci, aussi, que suggère le sentiment de la présence. Avoir, au devant de soi, quelqu'un à qui parler, demander sans doute, qui offre réponse. Remonter d'un cran l'ordre des principes, s'éviter d'usurper la place de prince du monde, c'est apprendre à être libre sans nécessairement être autonome, celui qui se fixerait à lui-même ses propres normes. C'est, incontestablement, se donner des assises sans pour autant que ce fût plus rassurant. On sait au moins depuis Feuerbach qu'il n'est de conscience que face à une autre conscience et combien un Je solitaire ne saurait subsister. Sans doute est-ce vrai aussi de notre humanité qui a besoin, en face d'elle, d'une voix qui la reconnaisse pour ce qu'elle est et devient.

19

Avoir toujours devant soi un point de mire ou un auteur qui vous augmente et qui, tel l'horizon, semblera reculer à mesure que l'on avance et demeurer en tout cas à égale distance de soi, c'est cela écouter ou obéir. Où se joue moins la pulsion que l'impulsion, cet aiguillon qui sans cesse incite ou invite à reprendre le chemin et n'accorder au repos que le strict interstice qu'exige notre faiblesse.

Être, c'est répondre à l'appel de l'être.

Réponse facile diront les esprits chagrins qui y soupçonneront la débile incapacité à se suffire à soi-même ; en réalité la nécessaire inquiétude de l'être qui ne parvient à échapper aux outrances du pouvoir qu'en s'interdisant jamais de se croire accompli.

*Pour tout acte, le considérer sous l'aspect non de l'objet, mais de l'impulsion. Non pas : à quelle fin ? Mais : d'où cela vient-il ?
S Weil, La pesanteur et la grâce*

J'aime assez cette idée que ce qui vous appelle en même temps vous approche et éloigne, vous



convoque et repousse - ce qu'encore une fois suggère *Empfindung*. Qu'il ne soit pas de fin accessible, qu'ainsi la quête prévalût sur la conquête, qu'il ne soit d'être qu'en devenir, en chemin, qu'il soit moins d'humanité que d'hominescence, qu'il soit moins d'être que d'invention de l'être et que dans ce venir-ci se déploie la convenance au moins autant que le consentement, oui tout ceci a un nom, qui est lui aussi musical : l'harmonie.

Écouter c'est devenir ; or le devenir est la musique de l'être.



5. Hic et nunc ...

L'allemand a un très joli mot pour dire ceci : Sehnsucht ; le français le pense comme nostalgie où résonne la douleur grecque mais aussi νοστέω - revenir, mais aussi partir, comme si ceci revenait au même.

Qui part sans un pincement ? Qui, d'ailleurs, le pourrait ?

Le mot éducation le suggère : dans nos parcours, tout sonne comme expulsion. Tous, un jour, nous partons, plus ou moins loin mais ce que nous délaissions en réalité est moins un espace, moins cette terre qui nous vit naître, laquelle, après tout, n'aura été tout au mieux qu'aléatoire, qu'un temps - celui de notre enfance.

Heimlich

Je tiens pourtant cet exil pour décisif ; bien plus irréversible que ces déplacements qui nous firent changer de ville, de région, parfois de pays, au gré de nos études, de nos emplois. J'eus la chance de n'y avoir jamais été contraint : pas une ville, pas une région que je n'eusse choisie - ou cru choisir ; nulle contrainte, économique ou politique qui m'eût fait abandonner mon pays ; rien ! L'allure d'une vie heureuse en somme, qui ne se drapa en tout cas point dans les surplis du tragique.

Rien qui fût à dire ou avouer ? je m'interroge néanmoins sur cette constante impulsion qui m'aura fait ne pas tenir en place : hormis les mutations paternelles que je dus bien un peu subir qui me firent délaisser l'Alsace pour la Lorraine mosellane, puis pour Nancy, quel débordement fallut-il pour m'entraîner ainsi toujours plus à l'Ouest, de Paris à Chartres avant d'échouer - c'est le mot - dans la Sarthe ? Moi qui voyage si peu, d'être trop casanier, comme on dit, moins par peur que par paresse, mais surtout goût excessif de mon chez-moi où seul je me sens bien être ...

Le tiens-je de mes accointances germaniques, je ne sais ? La dilection pour le Heim y est effectivement très forte, tellement prégnante qu'il sert de suffixe à de nombreux villages ... Le traduire par foyer ne dirait pas tout ; par domicile, pas assez ; par intérieur s'en approche quelque peu. Il se niche quelque chose de la familiarité, de l'intimité, autant que de la racine dans ce terme-ci. J'entends encore ma mère s'étonner que les parisiens se contentassent de logements si étriqués et les considérer avec autant de réprobation que de complainte : il n'y habitent pas, disait-elle, mais se contentent d'y dormir ; c'est pour cela qu'ils sont toujours dehors.



Il y aurait donc un art germanique de l'habiter : nous y revoici !

Dans cette distribution entre intérieur et extérieur, je devine qu'il y eut dans les propos maternels quelque chose qui ressembla à une morale, qu'elle n'avouait pas, mais qui la hantait. Le Heim, peu ou prou, devait être l'émanation d'une vie intérieure ; un habitat étriqué, froid, ou, d'ailleurs, trop scrupuleusement ordonné devait bien être un peu le signe inquiétant d'une vie intérieure pauvre. S'il n'y parvenait pas, l'échec engageait toute une vie et la mission qui avait échoué à la gardienne du foyer.

Je le saisis tout-à-coup à me souvenir d'elle : dans cet art de l'habiter, il y eut incontestablement un privilège presque exclusif accordé à l'intérieur sur l'extérieur. Effet culturel d'une cité plus autoritaire que libératrice et d'emplois tellement peu satisfaisants en dépit d'une idéologie qui en fit un devoir autant moral que matériel ? Prénance encore très forte du sentiment et de la pratique religieuse, d'autant plus engageante d'ailleurs qu'il vous mettait toujours en face et sous le regard de l'autre en ces terres où le protestant damait le pion au catholique sous le regard parfois étonné du juif ? comment savoir ?

Je viens en tout cas d'une contrée où courir les affaires du monde revenait à n'avoir pas de vie intérieure et se lisait dans l'indigence du Heim ! Je viens en tout cas d'une famille où l'on privilégiait toujours l'intérieur sur l'extérieur. J'en porte encre les traces.



Peut-être, après tout, n'était-ce qu'une névrose parentale habilement couverte d'us régionaux et de préceptes moraux bien convenients en l'occurrence ... Les affres paternelles le prédisposèrent assez peu à voir le monde autrement que comme une menace inéluctable. Les roides assises maternelles, l'entêtant devoir toujours grevé de faiblesses qui marqua sa propre enfance firent d'elle le thuriféraire inlassable de la chaleur contre l'engelure du monde. Freud, en son temps, avec l'incroyable étroitesse de ses préjugés viennois, avait couché sur un lit de Procuste les fonctions masculines et féminines selon cette même ligne intérieur/extérieur adjugeant à l'homme l'autorité et raison du siècle, à la mère, tendresse et protection. Je ne suis pas certain que la femme existât vraiment ...

Les blessures de mon père béaient trop encore que son silence ne parvint jamais à panser pour qu'il revêtît ce rôle que la bienséance bourgeoise lui avait pourtant dévolu. Je le réalise soudainement : dans ma famille, en réalité, d'extérieur il n'y eut point. La sphère du Heim occupait tout l'espace : nous habitions juste à côté de l'école où mon père enseignait et où nous apprenions. Elle n'était ainsi que la pointe avancée d'une intimité que nous ne délaissions jamais.

Nous n'habitions pas le monde et le monde ne nous habitait pas. Fut ce une bulle protectrice ? non pas même ! Au delà de la ligne, rien ; rien en tout cas qui vaille.

Il y eut bien des vacances, mais des déplacements bien plus que des voyages : nous passâmes nos étés - tous nos étés - au même endroit où nous retrouvions nos grands-parents ; nos vacances intermédiaires à Strasbourg chez eux. Nous ne visitons pas le monde : ma mère, simplement, déplaçait son Heim en d'autres lieux. En réalité nous n'allions nulle part. Nous allions bien à l'étranger mais la frontière nous était tellement accoutumée qu'elle ne pouvait offrir aucun dépaysement.

Pour moi, non, décidément, cette terre d'origine, n'occupa aucun espace et me sembla pour l'éternité identique à elle-même

L'espace est infini ; pourtant nous y découpons des territoires, des frontières et si souvent nos haines. Enfant, de les côtoyer journellement je regardais ces frontières que gardaient encore des douaniers avec ce mélange de fascination et de crainte qui caractérise la candeur. La flèche s'était arrêtée ici, à Strasbourg, où je naquis; elle aurait pu se ficher sur une autre terre, presque la même, un peu plus loin, sur l'autre berge du fleuve. Je suis né français; j'aurais pu naître allemand. Le hasard ici était naturel.

Les miens, depuis de très nombreuses générations échouèrent dans ce même espace: ils naquirent pourtant allemands. Le hasard ici avait été historique ou culturel comme on préfère dire parfois. Bel-liqueux, en vérité.

Je sais la raison faire ombrageux ménage avec le hasard et les sciences s'évertuent à en repousser les limites. Il en faut des lignes s'entrecroisant, des causes s'enroulant, s'inversant ou s'enchevêtrant pour accoucher de ce moi si chétif et de si peu d'importance dont nous sommes pourtant si stupidement fiers ... Il n'est peut-être nulle logique qui débouchât sur la nature humaine et l'idée m'effleure parfois que la terre où l'on naît ne soit ni un lieu, ni même un moment ; une icône, seulement.

Ici et maintenant.

Une simple circonstance.

Tous nous cherchons notre identité, la revendiquons ou la défendons. Ou croyons sottement devoir le faire. Ou pire encore, nous entichons à la face de l'autre de l'avoir décelée. Identité ! nous avons même une carte pour cela qui nous rattache à une race enfuie, à une mémoire enfouie. Elle mentionne un nom, un lieu et une date comme si la lignée et le temps suffisaient à nous définir. Je crains au contraire qu'ils ne nous perdent. Quand je veux dire mon identité, je m'écorche plutôt sur bien plus de questions que je ne trouve de réponse.

Je veux ici écrire cette question. Pourquoi toujours l'ici se dérobe sous mes pas; pourquoi le maintenant ne me console non plus que l'auparavant.

Unheimlich

Contraint et forcé, ou bien volontaire enthousiaste, il fallut bien un jour partir. Le havre offert n'était qu'un chemin qu'on ne peut que dévaler mais jamais remonter autrement qu'en songes. Je l'ai écrit et le crois profondément : nous ne sommes pas de ce monde ; non plus d'ici que d'ailleurs. Et si peu de notre temps.

Certes, les aléas du chavirage nous firent parler telle langue plutôt que telle autre ; ponctuer, hâbleurs et rodomonts, nos moindres inclinaisons de gestes trop volubiles pour l'étroitesse de nos pensées ou bien au contraire emmurer nos émotions dans une re-

tenue taiseuse qui se voudrait humble mais ne parvient qu'à être timide ; bien sûr d'être né ici nous fit nous enrober d'autant de rites que de musiques, nos gestes et nos élans. Pourtant, tout ceci qui nous fit éclore n'aura été que clairière matinale, trop calme pour n'être pas inquiétante ; trop sereine pour n'être pas troublante.

Nous intéressons-nous véritablement aux choses, au monde ? Bien sûr nous partons mais n'est-ce pas pour déplacer ailleurs cette clairière utérine que nous redoutons tant de voir s'éloigner ? Nous allons faire notre vie, tenter de grandir et d'être autonome : décidément il ne sera jamais question que de nous comme si le monde n'était que terrain où s'ébattre, espace à assujettir et que nous fussions seuls, toujours, sans autre mire que cette douleur originaire. Or si le chemin vaut promesse d'ailleurs, qu'il dessine un destin de s'inventer ainsi une vocation, il ne vaut pourtant que pour le départ : j'aime que le latin *devenio* dise à la fois aboutir et venir de, suggère en même temps les deux extrémités de la trajectoire. L'une ne vaut que par l'autre ; il ne saurait être de ligne sans ces deux extrémités qui, en rêve ou réalité, se rejoignent toujours. Montaigne s'agaçait de ceux-là qui ne savent voyager ni reconnaître l'insolite qui prennent l'aller pour le venir ... mais n'est-ce point ce que tous nous faisons avec plus ou moins d'ouverture d'esprit certes, mais en désapprenant si rarement d'ériger notre moi pourtant si fragile en méridien d'origine ? Il ne saurait décidément être de regard projeté en avant, téméraire ou angoissé, qui d'un même tenant ne se fût déjà retourné en arrière ...

24

Eve presque toujours porte à rebours son regard effrayé. Et si ensemble, ils partent conquérir le monde et le saturer de leurs traces, que ces deux-là peuvent à tout le moins se consoler de n'être pas seuls, ils traîneront pourtant devant eux, invariablement, cette douleur à peine muette d'une origine enfouie. Cette certitude d'avoir tout perdu ; la crainte de n'être plus rien ...

Je veux bien admettre que cette nostalgie soit motrice ; ou bien croire que ce souvenir un peu flou mais vivace d'un désir inconnu d'avoir été déjà comblé fût ce rêve entêtant qui nous incitât à poursuivre incontinent notre marche ; ou bien enfin supposer qu'aux détours des ornières, au delà des brumes matinales camouflant si insidieusement l'horizon pour l'effort de la découverte, quelque réminiscence parfois s'incruste en nous qui nous offre une destinée. Les rois furent guidés par une étoile qui les conduisit vers Béthléem, et Moïse de même regardait le ciel - nos visées, toujours, tracent notre origine. Il n'empêche : douleur il y a, qui demeure et suinte.

Qui part, d'abord, rêve de revenir.

Ces traces que nous nous entêtons de laisser et dont nous couvrons le bruit du monde ne sont au fond que d'ultimes rémanences et l'aller ne vaut décidément que pour cet impossible retour ...

Je les imagine, tous les deux, regarder la province perdue, contrits sans doute ; mais réinventant l'espoir parce que tout simplement murmurait encore la vie

Qui s'éloigne, ne part ainsi jamais les mains vides mais les larmes lourdes de ces réminiscences.

Est-ce pour cela, pour cette suave douleur que nous nous entêtons à clamer nos origines ? laissant sottement accroire que nous serions quand tout en nous hurle de devenir ou d'éclosions ? étaler nos identités que nous jetons comme autant d'offenses à l'autre de ne pas les partager ?



Comment dire cette identité exsudant de toute part ? comment supporter la perte qu'exige d'advenir ?

Et la joie digne du dénuement ?

Qui ne recherche ses traces, ses racines ? L'enfant regarde sa mère et devine, sous l'affection lasse d'un sourire mille fois répété, les délices presque gommées d'une genèse enfouie. L'homme mûr rapporte des histoires de famille qui n'intéressent personne que sa nostalgie. Le grand-père raconte ses guerres aux petits-enfants qui les répéteront dans la cour de récréation comme si un peu de sa gloire rejaillissait sur eux - à moins de s'agacer déjà de ce vieillard par trop rabâcheur. Le vieil écrivain enfin, court après sa jeunesse et tente sous la plume déjà tremblante de réinventer les lustres nostalgiques d'une enfance presque éteinte.

Quant à moi, j'ai trop longtemps cru n'avoir pas de passé : j'aurais aimé, comme tout enfant, passer mes vacances dans la vieille demeure familiale, retrouver le cheval à bascule ou la voiture à pédale que mon père aurait commencé de casser; j'aurais aimé, ah ça oui, ! me promener le long des sentiers où autrefois mon père s'était éveillé aux charmes de la nature; j'aurais aimé jusqu'aux jours pluvieux que l'été réserve souvent aux trop longues vacances scolaires; j'aurais aimé, sans qu'on m'en donnât nécessairement l'autorisation, fureter dans la poussière d'armoires trop abîmées pour avoir l'honneur encore d'une chambre à coucher, et y dénicher quelque vieux livre interdit aux vignettes troublantes où j'eusse écorné les mystères de la vie. J'aurais aimé me travestir de nippes baroques extirpées de quelque coffre oublié, me faire corsaire à l'affût de trésors mirifiques ou hidalgo ténébreux enivrant quelques vierges d'un tango initiatique.

Mais de cela, rien ou presque!

Ma famille a succombé aux désastres de deux guerres, ne laissant surnager que le regret d'une aisance passée, quelques photographies et le goût amer de traces effacées. Rien ne reste des splendeurs bourgeoises passées: l'horreur fit son office qui faucha les hommes et détruisit les choses.

Quand je vins au monde, il ne restait déjà plus rien, ni personne. Naître juif, en cette seconde moitié de siècle, m'aura certes épargné l'horreur et la souffrance, mais certainement pas la difficulté d'être. Il eût été facile bien sûr de me draper dans le tragique holocauste et donner à mon personnage la profondeur de ceux que l'angoisse étreint et dépenaille. Sans doute le fis-je quand, adolescent, je cherchais où poser mes pas et tentais d'inventer une identité qui ne fût pas totalement oiseuse. Mais quand le temps n'a plus rien d'épique,

il ne reste plus qu'à briller par soi-même. Quand le temps se dérobe, qui n'offre aucune aspérité où s'accrocher, aucune trace par où se repérer, ni aucun promontoire où se grandir, la glissade est tellement séduisante où se laisser à sombrer, que la mollesse bourgeoise prendrait presque des allures de grandeur !

Non, être juif m'a seulement marqué par la vacuité imposée. Quand autour de moi je voyais les amis se réunir aux grandes occasions familiales en de vastes tablées tapageuses, un rien vulgaires mais tellement riantes, mes dix doigts suffisaient à compter ceux qui, vers Noël, se rassemblaient autour de nous.

Ma famille se réduisait à presque rien: huit personnages qui souriaient de nos joies et facéties enfantines mais jamais ne riaient comme l'on peut rire quand on croit encore que la vie toujours est belle et que les difficultés se résolvent. Non que nous fussions tristes, mais l'ombre toujours semblait voiler les regards et saccader les gestes.

Douleurs ...

26

Qui part néanmoins souffre. Emmène avec lui un monde de visages, de relations, de savoir-faire ; un univers de paysages, intérieurs ou non. Qu'en sera-t-il si un jour il devait revenir ? Personne ne l'aura attendu ; personne ne le reconnaîtra. Le fouettera cette certitude pourtant tellement évidente, le tourmentera cette péremptoire cruauté d'un monde - son monde - qui ne l'aura ni plus attendu qu'espéré. Étranger parmi les siens comme il le fut de sa terre d'accueil souvent inhospitalière, le voici, déchiré ; d'entre-deux ; exilé deux fois. Le sot imbu d'une gloire rodomonte que fustige Montaigne se trompe de n'être en réalité jamais parti en dépit des distances qu'il eût parcourues : l'aller ne vaut décidément pas retour.

Je suis parti ainsi, un jour, plus heureux que fier, de n'imaginer pas pouvoir demeurer. Il faudra plus tard inventer une esthétique du parcours et tricher un peu en brodant un fil de trame dans ce qui ne fut assurément qu'hésitations ou errances ; que je supposais alors simplement dans l'ordre des choses. Tenter de s'éloigner sans rompre ; partir mais demeurer un peu - rester voisins. Le temps fit le reste qui creusa fissures et silences que je ne parvins pas toujours à combler. Aujourd'hui seulement qu'ils ne sont plus là, je sais avec certitude que le regard projeté en arrière n'enrobera plus jamais qu'un imaginaire.

Coincé d'entre roche et crevasse, le présent est sentier qui se dérobe. Pis qu'une blessure purulente ou qu'une sape poreuse, il est ce corps même qui perd. Curieuse conformation de nos âmes, étonnantes contorsions de nos membres qui nous font sans cesse tourner et retourner mais espérer gagner quand en vérité tout s'égare ; redouter perdre.

Affronter en réalité le regard de l'autre et, pour la première fois, ne s'y pas reconnaître. Enfant, rencontrais-je jamais l'autre ? je n'en suis pas certain, calfeutrés que nous restâmes sous l'oeil bienveillant des nôtres. Fut ce une grâce ou bien au contraire une invraisemblable gageure, je ne sais mais les voûtes de mon enfance furent antres d'innocence : doublement. Non seulement j'y fus toujours épaulé, même pour les ires démesurées que je ne parvenais pas à contenir, mais surtout l'on s'abstint d'y juger. Reconnaissance folle

à l'endroit de ceux-ci qui sont partis, à qui je dois tant : m'avoir appris qu'il ne suffisait pas de pardonner ; qu'il importait de ne jamais juger.

L'innocence est ici, dans cet au delà de l'horizon : ne pas commettre le mal n'y est rien ; ne pas même le savoir. L'exil est là : quand subitement le regard se porte sur vous et juge - qu'il approuve ou condamne, qu'importe au fond ! Qui juge vous aura toujours déjà placé au dehors, de l'autre côté de la ligne.

Telle est la rencontre de l'autre : avant d'être celle de la différence, celle du jugement. Grandir, c'est sortir : rencontrer mais accepter, affronter mais aimer nonobstant jusqu'aux aspérités de cette ligne qui tranche, divise plus souvent qu'elle ne réunit.



6. Péripéties ... circonstances

Comment être juif ? Mais qu'est-ce qu'être juif ?

Trois fois j'aurai ainsi été marqué par l'aléatoire et le mélange. Né alsacien, je sours d'une terre qui n'existe que de son hésitation nationale. Né juif, j'appartiens à un peuple à la fois déterminé et impuissant qui jamais ne sut graver l'écorce terrestre d'aucune empreinte. Né de juifs survivants, j'appartiens à une souche déracinée qui s'éloigne et se meurt.

Tous, nous cherchons pourtant nos racines ; au besoin les inventons-nous ! Il y a de l'instinct là-dessous. Non pas celui grégaire par lequel nous assouvissons notre faiblesse, en nous calfeutrant dans la meute - mais il est vrai que le troupeau est rassurant ! Qu'il est tellement confortable d'être de quelque part ! Pourtant il faudrait être sot pour oublier jamais combien le clan sait à l'occasion se faire meurtrier et montrer passablement terrifiant. Non ! Cet instinct-ci n'est pas bestial. Il relève de l'âme et non du corps et exhausse plutôt la sublime nostalgie de l'être que l'engourdissement des chairs.

28

Quel le citadin ne regarde avec une ironie mêlée d'envie la communauté villageoise se rendre à l'église, le dimanche matin ? Qui ne devine que derrière la parole religieuse évidente, s'insinue d'autant plus profondément qu'inconsciente, l'adhérence au sol et aux hommes ? Il n'est pas de communauté sans communion et rien n'a encore remplacé ce que la religion a désormais désappris de transmettre.

Je sais aujourd'hui qu'il n'est pas de grandeur d'âme sans amour de l'homme dans l'homme, si frustré ou rugueux soit-il. Ce qui manquait à l' ancestrale adhésion n'était pas la fierté d'être d'ici et de maintenant, mais seulement - faut-il avouer combien la violence de l'histoire se niche dans ce seulement ? - oui, le respect de ceux qui par hasard avait échoué de l'autre côté ; de l'autre côté du village, de la barrière ou de la frontière.

D'instinct, nous cherchons à être reconnus pour ce que nous sommes ; non exclusivement pour ce que nous faisons ou possédons. J'aime dans le regard de l'autre ce qui m'incite à en devenir l'interlocuteur.

La parole métamorphose et nous exhausse. Je sais de vieux récits racontant l'effroi des animaux devant l'avènement de cette bête curieusement dégingandée que Dieu venait de créer ; je sais surtout combien la Parole divine subitement nous extirpait de la forêt.

Il y a de la grandeur dans la parole que l'on adresse : même vulgaire, même banale, elle retient encore dans son sein quelque chose de l'écho créateur. Nous parlons trop et mal, sans doute ; mais cette médiocrité vaut encore mieux que le crépitement des armes ou le silence du dédain. Nous écrivons plus rarement encore, mais la difficulté même de la plume à mériter la page, en souligne le sacré.

Péripétie mais anodine qui vous marque cependant. Sans doute aurais-je pu, comme d'autres mentionner la première fois où la morgue un peu niaise de l'enfance me fit essuyer un sale juif qui me surprit, certes ; mais tous nous connûmes ceci sans même être certain d'en avoir souffert.

Arendt ne dit pas autre chose pour ce qui la concerne : ce que je vécus dans l'Alsace des années 50 ne fut pas très différent de ce qu'elle éprouva dans le Reich allemand du début du XXe.

Comment habiter un peuple qu'on ne nomme même pas ?

Mais j'aurais pu tout aussi bien narrer mon arrivée en terre française, à Nancy, et le regard joyeusement méfiant ou méprisant qu'on jeta à l'intrus arrivant en cours d'année dans une classe Terminale où il ne fut pas bienvenu. Où, pour cet accent que je ne me connaissais pas, on me traita de boche. C'était la même histoire, plus anodine seulement ; moins chargée d'histoire et de haine ; seulement plus lourdement surplombée de bêtise.



Que voyons-nous en définitive du monde, ou de l'autre qui ne fût déjà filtré par le prisme de nos préjugés, hantises ; au mieux de nos concepts ? Je ne sais que ceci, appris de Kant, souffert dans chacune des mains tendues. C'est affaire de connaissance, bien sûr, qui interdit à quiconque de se prévaloir d'un absolu - qui devrait au moins conduire à un peu de tolérance. Mais c'est affaire de chair et de sang ; de sol mais de sable ; de pulsions mais d'expulsions : j'aurai beau m'échiner à vouloir saisir les choses, non pas même les comprendre, seulement les désirer tenir entre mes mains, qu'elles se seront déjà dérobées devant mes bras à peine tendus. J'aurai beau parcourir le monde, il s'éloigne tel l'horizon à mesure que je m'en veux approcher.

J'ai aimé alors la philosophie - mais pourquoi employé-je l'imparfait ? - pour cette huilité teintée de prudence où elle m'obligeait même si je n'ignorais pas le refuge qu'elle m'offrait. Je n'avais décidément délaissé la soie originale que pour m'en tisser une autre : non plus ici que là je ne me déplaçais. Y mesure-t-on assez l'empilement d'impuissances : ne pouvoir ni saisir ni comprendre ; ne parvenir pas mieux à exprimer ses sensations qu'à ressentir celle des autres ; notre entendement demeure limité, soit ! mais notre corps est une forteresse.

Et si l'expulsion initiale n'était en fin de compte qu'un enfermement ?

Circonstances : le mot le suggère, nous nous tenons autour, entourons mais ne pénétrons jamais. Nous nous tenons sur le sol et quand même nous chercherions à creuser,

demeurons pourtant à la surface - ce que dit assez bien epistémè - επιστημη. L'autre est une circonstance de l'âme que n'ouvre aucune frontière.

Car ce n'est pas l'autre que l'on rencontre d'emblée ; mais son regard. Au mieux circonspect ; souvent suspicieux ; presque toujours exclusif. M Serres a raison, il y va ici de la vue. Mais c'est au fond d'évidence : il fallait bien que préalablement quelqu'un surgisse avec ses petites boîtes et vous y range pour apparaître tel. L'étranger est dans la tête de qui regarde avant d'être dans la réalité.

Nous demeurons ainsi prisonniers de nos catégories et je m'interroge sur ce que ce mot - κ α τ η γ ο ρ ι α - comporte d'accusation : il n'est pas de procès qui ne débute par un profil de l'accusé ni une définition des circonstances. Il n'est pas de pensée qui ne s'attache d'abord à poser son objet et donc à le définir. Accuser c'est d'abord mettre en évidence, révéler. Ce n'est assurément pas dans les détails que se niche le diable mais bien dans cette frontière que l'on trace pour diviser, régner ou simplement comprendre. Dès lors que je sors de mon antre et, volontaire ou non, aventurier ou expulsé, je pars à la découverte du monde et de l'autre, je passe, incontinent, du nominatif à l'accusatif. Combien de générosité, d'empire sur soi faut-il à chacun pour y gommer la réprimande et en exhausser la reconnaissance ? Non, décidément, ce que j'approche ou qui je rencontre, d'abord je le repousse, le jette au loin, et si je tourne autour, circonspect et suspicieux, ce sera sans doute par inquiétude et peur de curiosité entremêlée.

30

Je ne connais pourtant pas d'autre voie pour en être nonobstant l'hôte que de lui parler. Je découvre subitement que le regard porté, les yeux lentement dessillés, avaient déjà fait leur office. L'autre, en face de moi, dans une posture d'ailleurs identique à la mienne, n'aura pu me voir que parce que je me serai préalablement présenté à sa vue ; que pour m'en être approché. Voir, c'est être vu. Ne pas l'oublier, va au delà de la simple reconnaissance d'une réciprocité qui nous instaurerait dans notre humanité commune ; dépasse amplement l'exigence où nous nous mettons de dépasser nos préventions réciproques : c'est être conscient que nous faisant mutuellement écran nous sommes chacun pour notre part, la possibilité de l'autre ; c'est, surtout, comprendre que loin d'être un obstacle dirimant, cet écran derrière quoi nous nous tenons, est en réalité la possibilité même du regard.

Il n'est pas un texte biblique qui ne rappelle que la vue de Dieu est insoutenable et combien nous serions pétrifiés si nous devions l'affronter. Il n'est pas un texte grec, qui, à sa façon, ne dise identiquement l'écran que nous devons ériger pour nous protéger d'un chaos trop prégnant. Contrairement à ce que nous crûmes longtemps, l'intuition elle-même ne saurait être immédiate : toujours la lumière traverse un prisme qui nous la rend supportable. Autant dire, qu'au lieu de nous désespérer de ne pouvoir pas atteindre l'absolu, nous ferions mieux de nous réjouir de cette mise à l'écart, de cette distance toujours déjà insinuée qui nous rend l'approche possible.

L'autre, comme le monde, sont circonstance de l'âme.

Alors, oui, même si ceci est trivial, la suspicion de l'autre, m'est au moins garantie de devoir l'approcher.



7. Ecran

L'écran, le plus évident, tient à l'écart ; au recul que l'on prend pour seulement n'être pas écrasé par l'objet. Il en va de la connaissance comme du désir qui ne s'enclenchent qu'au lointain. Trop peu de recul empêche de rien savoir ou même seulement voir : ce qui fit le sagace mais dogmatique Comte récuser toute possibilité d'une science humaine. On se connaît si peu, si mal : je ne m'imaginais ainsi pas avoir un accent ; on se s'écoute pas ; on ne s'entend jamais. Mais ce qui relève de l'âme vaut aussi pour la physique. Assurément Diogène avait tort de quêter la sagesse dans la proximité immédiate des choses : il se fit damer le pion par un enfant quelconque buvant l'eau de la fontaine à même ses mains quand lui croyait encore avoir besoin d'une écuelle. Non, c'est Thalès qui montre le chemin, dont la servante de Thrace peut bien sottement se moquer et deux millénaires de sens commun avec elle : le puits où il n'était peut-être pas tombé mais seulement descendu était ce prisme qui lui permit de voir ce que trop de lumière empêchait sinon de contempler. Nietzsche peut bien se moquer de la malhabileté des philosophes : il faut bien reculer pour n'être pas aveuglé. Et si un tout petit peu de connaissances devait se payer d'impuissance, serait ce si grave que cela .

Nous savions depuis longtemps que voir et comprendre c'était distinguer et Descartes en fit même le critère de l'évidence ; ce que nous n'avions peut-être pas assez voulu comprendre c'est combien ils étaient moins synonymes de lumière que d'ombre ou que – plus exactement - de leur distribution dans l'espace de notre perspective. L'idéal de la connaissance sera longtemps demeuré pour nous dans la sortie de la caverne : et si, au contraire, elle passait par elle ? Nos villes modernes ne dégorge-elles pas de trop d'éclairage pour laisser même entr'apercevoir un ciel étoilé ? Adorateurs impénitents de lumières, nous en avons fait gerbes de flammes. nous avons oublié combien aux matins printaniers, la lueur bleutée du ciel aveugle nos yeux encore embués de sommeil. L'expulsion de l'Eden a sans doute ce sens aussi : cet écart qui autorise enfin de se tenir devant l'être sans être pétrifié, d'éployer enfin ses mains ...

L'acte originaire balance ainsi entre la parole et la vision. D'un côté, Dieu me parle, me conseille et laisse nommer : j'existe d'être le récipiendaire de sa Parole. Subitement extirpé des limbes, parce qu'on me parle, j'advieus comme celui qui peut entendre, écouter ou récuser. Je nais de cette parole même et j'aime à me souvenir qu'il n'est pas de mère qui ne s'adressât à son nouveau-né bien avant qu'il ne puisse comprendre comme si, par avance, le signal exhaussait en lui le signe.

De l'autre, il me voit et, parfois - tragique angoisse - il détourne son regard. Qu'advient-il si d'aventure il devait se désintéresser de sa création ? c'est bien cette question - et nulle autre - qui tarauda ceux qui vécurent l'enfer génocidaire. Ces deux moments ne sont pas équivalents même s'ils participent ensemble de la grâce créatrice.

Par le premier, je suis exposé ; mais par le second je suis expulsé. Successivement appelé puis repoussé. Ce qui se conçoit assez aisément : on aura toujours bien fait de faire l'éloge de la vision comme figure éponyme de la connaissance : elle offre effectivement le monde, d'un seul tenant mais à distance pour le mieux pouvoir saisir quand au contraire goût, tou-

cher, odorat supposent la proximité de l'objet : il n'est qu'à observer cette allégorie du goût pour saisir, par cette profusion offerte de tableaux, de bustes ou d'instruments scientifiques pour comprendre combien la vue est de l'ordre du foisonnement, de l'exubérance ; pour ne pas dire de l'allégresse. La vue n'est pas sans calme et porte en elle quelque chose de l'écho fracassant de la



geste originelle. Tout y est offert, d'un seul tenant, dans un maelstrom incroyable. Mais comment ne pas y discerner la prépondérance de l'œuvre : il y a bien, au loin, à peine suggérée à l'arrière-plan quelques bribes de paysage mais il est urbain. Comme si notre vue ne nous offrait jamais que notre propre reflet. Voici qui se succèdent, placées dans un désordre qui seul suggère encore le vacarme initial, toutes les facettes du prisme humain qui se sera toujours déjà interposé ... Identique écart - mise à l'écart ? - nous ne sortons décidément jamais de nous-mêmes : l'existence n'est pas extase !

32

Grande illusion que cette croyance d'une vue plus réaliste que l'entendement : l'abstraction sans doute moins chatoyante que l'image offerte en dit pourtant tellement plus long que cette dernière mais quelle erreur d'imaginer qu'elle fût plus vraie ! Est-ce pour cette raison que je lui préférerais alors l'exercice ingrat de la pensée ? je ne sais, devant avouer néanmoins la paralysie de mon œil ignorant longtemps quoi faire de cette débauche de couleurs entremêlées. J'appris lentement à l'appriivoiser grâce à une photo - un prisme derechef ; un écran, toujours. Je le savais bien un peu - il ne suffisait pas de regarder pour voir - mais jamais autant qu'au travers de ce qui se nomme si sagacement objectif, je ne perçus combien le regard participait de l'acte créateur. Combiner, articuler, mettre en perspective, c'est déjà trier, classer, insinuer une catégorie mais c'est surtout enrichir d'une coloration humaine - tellement humaine, l'humble sienne propre - ce qui dès lors cesse de simplement s'offrir pour désormais s'édifier. Croître.

Être, ceci ou cela, celui-ci ou celui-là, revient ainsi à délimiter, à tronquer. Je croyais ne rien pouvoir dire de l'être sans le mutiler ; ni rien esquisser de l'autre sans l'élaguer ; ni même rien saisir de moi sans m'escamoter. Et, pourtant, sitôt que je m'astreins à non pas seulement regarder mais désirer voir, sitôt que le dessin s'esquisse en dessein, subitement j'augmente l'être plutôt que le rogner - et c'est bien après tout le sens d'acteur (augeo) ... celui qui augmente. Dès lors cet écran dont je redoutais la réfraction, ce prisme dont je dénonçais la césure - *πρισμα* ne provient-il pas de *πριζειν* signifiant scier ? - loin d'être ce qui diminue, devient au contraire ce qui accroît. Le regard est bien l'étoffe de l'être.

Ce qui de nous, créés, a d'inchoatif (*cresco*) nous fait ne jamais coïncider ni à ce que nous sommes, ni à ce que nous laissons paraître ; encore moins à ce que l'autre de nous veut bien admettre. En constante errance - oui, nous différons - nous voici condamnés à être

libre - j'ai aimé je l'avoue cette oxymore sartrienne - pour ce qu'elle nous enjoignait d'être nos propres auteurs, nos propres augmentateurs. L'objet jamais ne sera plus ni mieux que le dessein que je m'en fus esquissé- le plus souvent tellement moins de subir mes mains malhabiles. L'œuvre, au contraire, toujours augmentée du regard de qui la reçoit, demeure vivante en ceci de ne pouvoir être ni achevée ni cernée ni même définie.

Avec toute l'humilité qui y sied, la certitude d'en rester à jamais éloigné et le risque presque fatal d'y déchoir, se vivre comme si nous étions œuvre d'art : quelque chose comme une signification que l'on tenterait d'incruster sans cesse dans les replis de l'être mais qui ne manquerait pourtant jamais de s'esquiver ; quelque chose comme un regard que l'on s'entêterait de proposer au risque de le craindre demain dénié, ou une encoignure d'ombre et de désir d'autant plus éclatante que soustraite ...

Je comprends mieux pourquoi Dieu s'avisa de laisser l'homme nommer lui-même animaux et oiseaux (Gn, 2,19) : pour l'en faire le maître ? sans doute le monde ainsi fut-il mis à sa disposition pour qu'il s'en repaisse. Pour en faire le gardien, le jardinier ? plus certainement, lui qui tracera des lignes et des champs, des parterres et des enclos, et y nichera ainsi quelque chose de sa marque, de sa trace ; de sa souillure mais violence aussi. L'homme a regardé puis nommé ; au même titre, à son humble niveau certes que Dieu créa, sépara, nomma et vit que c'était bon, l'homme regarde et nomme, appelle et scinde.

Ecran qui protège mais fait voir ; écran qui réunit mais fait bifurquer ; écran qui fait voir ...

Les miens ... si maladroits qu'ils pussent être parfois à embrasser le monde, si craintifs qu'ils durent être pour s'être ainsi calfeutrés furent impropres à nous apprendre le monde autrement que pour s'en prémunir. J'imagine mal mon père avoir pu un jour me dire «et tu seras un homme, mon fils» ...

Eux, non plus, ne me dirent pas à quelle lignée j'appartenais ... Comment le découvris-je ? à l'occasion d'une injure, ou par déduction en recoupant quelques propos épars surpris ici et là dans ces conversations d'adultes qui nous dépassaient mais qu'aux rares réunions de famille nous endurions néanmoins ... ou tout simplement par cette propension enfantine à douter parfois de sa parentèle ?

Ceci avait-il d'ailleurs importance pour eux ? Y écumait bien trop d'angoisse, de désespérance... J'appris d'eux - et ma reconnaissance en est infinie - qu'il n'est pas d'autre voie que la sienne propre et qu'à vouloir courir les traces anciennes d'appartenances enfouies on encourait plus de danger à se perdre que d'espoir de se trouver. Ils m'avaient enseigné la responsabilité - cette certitude que nous étions seuls à pouvoir - devoir ? - affronter notre destin ; seuls devant l'être. Que le reste importait peu : ils avaient pour les mirages du siècle, non pas mépris mais insondable incompréhension.

J'en ai conservé la certitude que rien n'était plus précieux que de pouvoir sans honte se regarder en face ; que rien n'était plus sot que

de s'enrober de fierté.

M'avaient-ils protégé ? sans doute pas, trop peu prémuni que je fus contre les aspérités du monde. Mais qui l'est jamais ? Mais le viatique était suffisant pour la main offerte où je me sentis engagé.



8. Sehnsucht

Nostalgie, oui, sans que n'y pointent ni regret ni véritablement souffrance ; tout juste ce délicieux pincement qui fait croire parfois qu'à être parti, on eût perdu quelque chose d'essentiel, qui tînt tant à soi qu'à ne pas tenter de le retrouver et vouloir le cultiver, on manquerait sinon de trahir, au moins de devenir étranger à soi-même - inquiétant !



Je gage que nous ne survivons qu'à rêver d'un Paradis que nous croyons perdu ou bien au contraire espérons édifier demain. Qu'il y aille d'une pente conservatrice ici, et d'une inclination progressiste, là, ne me fait aucun doute qui nous habitent tour à tour - et déchirent parfois. Erreur cruelle et mortifère que d'aller quérir dans la race déclinée ou la terre labourée quelque vérité enfuie qu'il suffît à déraciner pour recouvrer une plénitude quiète ; cécité douloureuse pourtant que d'imaginer à l'inverse qu'il pût s'inventer un avenir qui niât ses entrailles. Surdités symétriques que de ne jurer que par l'espace ou de ne présumer que du temps. On ne survit pas de ses pertes non plus que ne se nourrit de ses attentes. Oui, j'en suis désormais convaincu : ces deux pentes nous gouvernent, non pas même tour à tour mais simultanément. Il ne se peut pas que même le conservateur le plus acariâtre ne se surprenne, faute de se nier lui-même, à escompter demain quelque fruit de son labeur ; que même l'utopiste le plus chevronné ou le rationalisme le plus précautionneux parvienne jamais à étouffer cette voix qui murmure et scande.

L'adolescent que je fus n'avait que d'avenir vers quoi tendre ; l'adulte vieillissant que je suis désormais n'a plus que de lointains échos à épier. Il dut bien être un moment où les deux se joignirent aimablement ... où l'exil fut maximal.

Qui traverse le fleuve à la nage, bravant les courants, doit bien être à l'apogée de la désertion, quand au milieu du gué, il n'a pas plus de raisons de rebrousser chemin que de poursuivre son effort. Descartes nous apprit, qu'égaré en forêt, il n'était rien de plus sot que d'aller ça et là, que la seule piste qui vaille demeurerait d'aller tout droit, contre vents et marées - en dépit de tous les doutes. Aller tout droit, avancer toujours ; ne surtout jamais s'arrêter ; marcher encore et ne s'essouffler jamais - nos cœurs sont emplis de ces doctes préceptes. L'enfant, lui, peut encore se précipiter dans les jupes maternelles pour se consoler de ses peines ou de ses audaces.

Le vieillard n'est plus qu'attente nostalgique. Eux, n'ont pas de mérite : la sagesse leur est évidente. Chacune de mes filles dessina ainsi ces figures d'aller et retour lors de ces inévitables promenades dominicales comme si l'intrépidité de leurs pas encore malhabiles dût immédiatement se compenser d'affection assurée. L'aller ne vaut pas retour, certes,

mais l'impose. Au septentrion de ces errances, le vieil homme quant à lui se confond de ses rémanences enfantines. Non décidément nous ne nous éloignons jamais de nos seuils originaires et quand bien même les aurions-nous reniés ou simplement oubliés qu'ils ne cesseraient subrepticement d'émerger pourtant au détour de nos moindres haltes.

Il est des paysages, trop intérieurs ; des musiques trop intimes pour n'être pas la trace la plus archaïque que laissèrent pour nous le premier visage entr'aperçu, le premier paysage qui nous abrita ou le rythme scandé du cœur maternel. Je rêve parfois que la mélodie de nos voix en épouserait incontinent le tempo ... Quand s'apaise enfin le brouhaha de nos vies adultes, quand se furent assouvis les cris, pleurs et rires de nos enfants, éteint le grondement de la ville, estompées les paroles inutiles que nos labeurs auront imposées, il est faux de croire que serait enfin le temps de la paix intérieure : non, quand s'éteignent lentement les lumières de la vie, remonte comme un irrésistible reflux, le brouhaha immense des abysses.

Décidément on ne part jamais vraiment. Et d'ailleurs change-t-on véritablement ?

36

Rien ne put jamais remplacer cette sensation presque utérine de quiétude que je ressentais sitôt que je foulais le sol alsacien. Les paysages de l'Est manquent souvent de splendeur et de grâce ; pourquoi donc, alors, ce ravissement quand, passé Saverne, la route subitement s'incurve et descend vers la plaine. Venant de Paris, l'Alsace paraît presque cachée derrière son contrefort vosgien, femme pudiquement voilée aux regards indiscrets. J'ai toujours aimé cette route pour la surprise qu'elle réserve. La plaine y apparaît brusquement sans que rien, cent mètres auparavant, ne l'annonce de quelque signe prémonitoire. C'est ainsi que j'imaginai l'Éden.



*nulle part,
presque par
mégarde ;
toujours par
miracle ; ou,
qu'enfant,
je rêvais des
royaumes
féériques,
non pas châ-
teau-fort
dominant
la vallée de
quelque ac-
cident ro-*

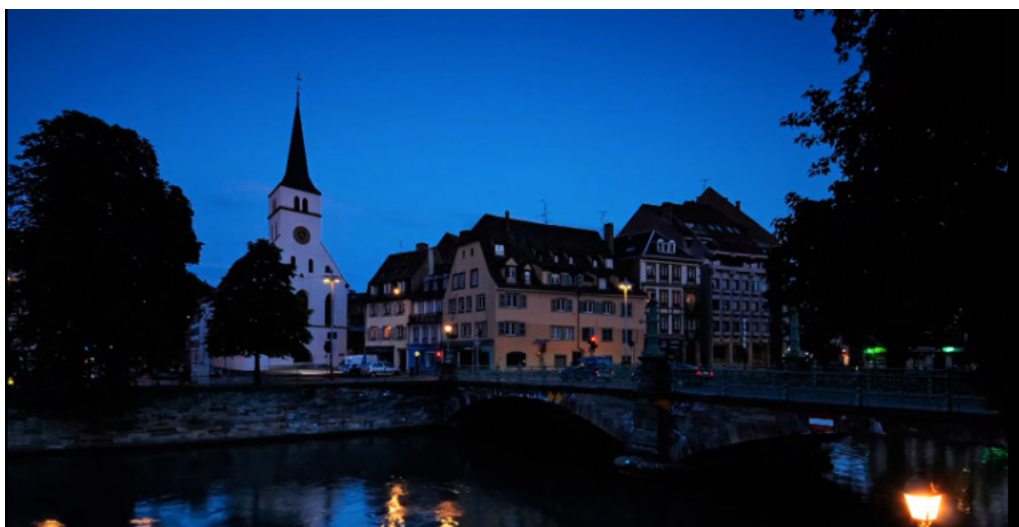
cheux mais plutôt palais rutilant lové au creux d'une anse, soustrait à la convoitise humaine par les brumes matinales, paresseuses à se lever.

Sur l'autoroute, fiché à cet endroit, un panneau marron : Vous êtes en Alsace - Pardi ! C'est dans la descente même vers la plaine que montait en moi la douce certitude d'être chez moi. Quand enfin, la route s'achève en une ample courbe qui épouse la voie de chemin de

fer, surgit fièrement la cathédrale, signature rassurante de mon espace intérieur.

Cet espace est urbain, ce qu'il m'arrive parfois de regretter; mais Strasbourg reste encore un de ces rares lieux que je puis parcourir où chaque pierre, chaque carrefour, chaque odeur me rappelle aux miens et à la magie de mon enfance.

La Rue des Veaux, puis la Rue des Frères : tel était le chemin, toujours empressé, d'une grand-mère qui ne sut jamais se promener en ville sans s'essouffler. Le Quai Rouget de l'Isle, longtemps avant d'évoquer l'hymne patriotique, fait plutôt se bousculer en moi les images sages mais froides de promenades le long de l'Ill avec cette autre grand-mère qui nous chérissait sans nous savoir aimer. L'église Saint-Guillaume, en face de laquelle nous logions. scanda souvent de son carillon les matinées dominicales où, prostré à la fenêtre, je tentais de comprendre



cette théorie de protestants à la nuque aussi raide que sévère.

Car l'Alsace ce fut aussi ceci dont je n'étais pas peu fier: une terre de mélange où l'on se sentirait d'autant plus libre que le catholique n'y fut jamais seul, ni même dominant. Toujours. il lui fallut faire bon ménage avec le protestant, mais le juifsurtout, qu'ici l'on ne pouvait expulser. Je le crois, la terre alsacienne est protestante qui serait trop acide si par chance le vin n'en était venu réchauffer l'excessive sévérité. Cette terre, oui, est religieuse; mais elle n'est pas fervente. Pour l'être, il eût fallu que le protestant ne la labourât point de sa piété roide et triste. Il y a laissé des sillons trop profonds pour que la modernité les efface.

Il y a de la grandeur dans cette réserve-là, mais que le sentier est rocailleux, ronceux même qui mène à ces âmes. Car Strasbourg, c'est aussi ce Vendredi Saint. férié, où l'église Saint Guillaume offre une Passion de Jean-Sébastien Bach aux fidèles mais aux mélomanes aussi. J'ai toujours aimé cette ferveur baroque, cette explosion enthousiaste d'arpèges et de contreponts, à laquelle l'Alsace sait donner un

je-ne-sais-quoi de tristesse inconsolable. Rien ne lui sied mieux que cette nudité pâle du temps protestant; mais rien n'étreint plus que ce crescendo final de la Saint Jean, choral puis chœur, où l'âme s'élève vers Dieu en une irrésistible ascension que ne vient pourtant ponctuer aucun applaudissement. La maison de Dieu ne saurait tolérer aucune manifestation de contentement profane ! Cette foi triste mordorée de crainte, a la grandeur du tragique ; elle n'en a pas la puissance. Tout au plus aura-t-elle coloré l'espace de mon enfance d'un indicible lest par quoi la vie m'apparut toujours plus comme un devoir que comme une joie.

Jeune homme, je cessais de revenir à Strasbourg, gardant pour moi la nostalgie de cette Jérusalem intérieure. Trop affairé de prouver ma francitude, trop intellectuel aussi pour me préoccuper d'autre chose que d'idées, je laissais malencontreusement s'éteindre la voix qui pût me faire entendre, ma race et ses exigences. Il fallut une visite impromptue à une parente moribonde pour soudainement me sentir orphelin d'une Alsace sottement délaissée. Pour la première fois, la plongée sur Saverne ne m'ouvrit aucun espace : rien, je ne ressentis rien ; pas même quelque rémanence d'enfance ; ni même une couleur ou une saveur qui me rattachât à cette terre.

38

Dans l'innocente fatuité de mes certitudes juvéniles, j'avais cru tout prévoir: j'avais senti mon âme s'éloigner des berges de mon enfance ; je n'avais pas soupçonné qu'un jour j'en souffrirais.

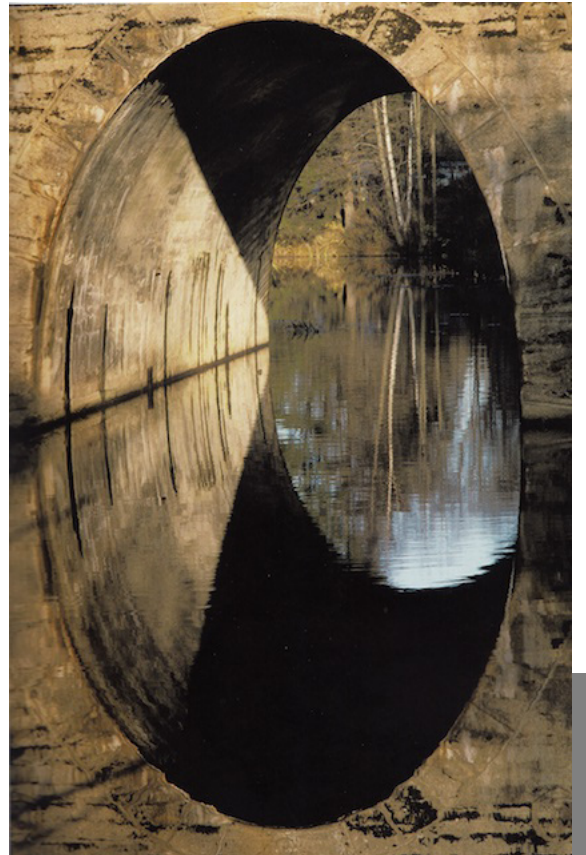
Alors, vraiment, je me sentis perdu. Paris n'était jamais devenu le lieu de mes ambitions et Strasbourg soudain resta muet. A trop avoir désiré m'intégrer, je me dissolvais dans un creuset cosmopolite. Il ne me restait rien. Du moins le crus-je.

Je courus alors tous les itinéraires connus de Strasbourg qui pussent éveiller le souvenir d'une odeur, la rémanence d'une couleur, ou le lointain écho d'un désir enfoui. Mais rien. Ni Place Broglie où enfant l'on me menait au marché de Noël, ni la Rue du Dôme au coin de laquelle ma grand-mère m'achetait un de ces Bretzels dont je raffolais tant. J'errais à la recherche d'une émotion, mais la ville s'affairait anonyme, loin de moi et de mon enfance. Le chemin de la conquête n'avait donc été qu'un lent effeuillage qui me laissait nu, sale et triste, tel Job au bord d'une route où personne ne passera plus et qui ne mène nulle part. J'avais atteint la pauvreté extrême: celle de l'âme. Je pouvais encore me consoler d'avoir été l'artisan d'une déshérence. Inconsolé, je n'avais plus qu'à m'inventer d'autres horizons.

Il tient à ceci, l'exil, à ce mitan du chemin, en cet instant étrange où passé et futur paraissent si étroitement se jouxter qu'ils en escamotent le présent. Je crois n'avoir jamais su ce qu'était la puissance et si je l'ai quelque fois subodorée, ne l'ai en tout cas pas goûtée : trop de forfanterie s'y terre, d'illusions s'y fomentent, trop d'intempérance s'y ourdit. Il m'amuse parfois de songer à ce soupir populaire - ah si jeunesse savait, si vieillesse pouvait !

- et de supposer que d'entre ces courbes croisées doit bien s'implémenter une apside fugace où la puissance n'eût pas encore commencé de défaillir et la sagesse à son imminent apex, combien cet instant fugitif sera toujours déjà évaporé avant même qu'on en prît conscience. Combien il ne saurait se fomentier d'ascension fière qui ne se conduise à la pente aussi péniblement dévalée, que derechef l'allégorie de l'ubac porte promesse de l'adret. Sous l'impératif de la mesure grecque se cache règle plus fondatrice encore où ombre et lumière se disputeraient la symétrie de leur empire ; où nulle main offerte ne resterait indéfiniment vide réinventant l'ambivalence de l'hospitalité ; où le cercle invariablement se fermerait d'avoir enrichi l'origine d'autant de périphéries que de circonstances ; où l'aller fût accomplissement du retour.

Exister, c'est se tenir en ce mitan, en équilibre précaire d'entre ces points que nous relions de nos bras malhabilement tendus - juste avant de chuter, d'un côté ou de l'autre - redoutant d'ailleurs qu'ils ne revinssent au même. C'est se tenir devant ce miroir qui ne concède d'image qu'inversée sans avouer laquelle, de celle-ci ou de l'autre, à la symétrie du fil, fût plus authentique. Je sais aujourd'hui ce que cette symétrie révèle de volume, d'épaisseur ; d'à la fois pesanteur et grâce ; combien dans cette stéréonomie - la seule compensation de notre vue biaisée autant que tronquée - se déploie la force de l'œuvre.



Alors oui, l'allemand dit plus juste en disant avec Sehnsucht, tension et recherche que le français qui laisse encore filer la douleur grecque. Il y va de plus de délices et désirs que de béances ; de plus de mouvements que de tourments. La nostalgie dit seulement le chemin qui pour n'aller effectivement nulle part dessine pourtant toutes les circonvolutions, attermoissements et pulsions qui font l'être. Dit la réponse de l'être à la geste originaire en faisant se répliquer expulsion et impulsion de part et d'autre du miroir pour la générosité de leur symétrie.

Qui fait de nos existences, à proprement parler, une circonstance.



9. Frontières

J'aime les frontières pour les avoir si longtemps côtoyées : quoique gardées encore par des douaniers, elles étaient, je le reconnais, des passages, mais déjà plus des obstacles. Elles nous enseignent la vanité des différences. Rien n'est plus édifiant que de naître frontalier, d'être le fils bâtard de lignées différentes : la douleur s'y incruste souvent, c'est vrai, et la haine s'y love, trouvant ici un terrain de prédilection. Le mot, il faut le concéder dit tellement la chose militaire qui s'y terre : pointe avancée des armées, ou seulement camp militaire qui garde ou surveille. Oui, certes, les frontières se déplacent, accusant les aléas des fortunes guerrières toujours si fragiles.

Pourtant !

Le gaucher que je fus, même non contrarié, dut bien apprendre ces ustensiles qui n'étaient pas conçus pour lui et découvrir ainsi qu'il n'était pas la norme ; très tôt, j'ai vu - plutôt qu'appris - la différence qui pouvait se présenter sous des formes très diverses : un parler ; une façon de se comporter ; un paysage urbain ... Qu'importe, très tôt la frontière me donna le contraste à voir, puis à méditer ; comme ce qui saute aux yeux ; comme ce qui se fait voir puis oublier ... peut-être tout simplement comme ce qui rend possible la vue.

40

Naturelles ou pas...



Né dans l'Est de la France, elles bornèrent mes craintes et mes rêves.

Celle de la Brême d'Or, d'abord, en Moselle, qui, à partir de Forbach achève la RN 3 et se poursuit sous un autre nom vers Sarrebruck. Frontière aujourd'hui disparue par effet de Schengen, mais frontière si peu naturelle qu'hormis le poste douanier et le paysage urbain, rien ne la marquait véritablement.

Frontières tellement paradoxales qui subsistent d'autant plus qu'elles ne signifient plus rien : sur cette photo de 1911 on voit bien d'un côté le tram fraîchement inauguré qui s'arrêtait à la Brême d'Or, de l'autre, en contre-bas, dessinant un arc de cercle en son Brême

terminus, cette autre ligne qui menait à Sarrebruck. 1911 ! le territoire est allemand et pourtant la discontinuité reste marquée comme pour inconsciemment se prémunir contre les aléas de l'histoire. Je l'ai emprunté ce tram jaune qui existait encore dans les années 60 lorsque mes parents nous emmenaient, mon frère et moi, pour une après-midi dans ce jardin franco-allemand fraîchement inauguré qui se voulait célébrer la réconciliation. Le trajet était un peu chaotique: trolleybus d'abord jusqu'à la frontière, passage de celle-ci à pied avec sortie des cartes d'identité et regards impressionnants des douaniers, puis, après descente d'un petit escalier, montée dans ce tramway que je me rappelle jaune et bruyant, comme je les aime. Souvenirs vagues, mais joyeux pour ce qu'ils appelaient de festivités, mais qui montrent combien, alors, les frontières étaient bien devenues ce qui réunit - même malaisément - plus ce qui oppose. Frontière ouverte, quoique encore contrôlée, qui me fascinait, sans que je susse alors le définir, pour la différence à quoi elle nous conviait : tout subitement changeait - les panneaux indicateurs, les lignes sur la route, alors jaunes en France, blanches en Allemagne, les phares des voitures... leurs couleurs aussi tellement plus criardes là qu'ici ...

Tout changeait et pourtant nous n'avions franchi aucun pont !

celle du Rhin ensuite.

Naturelle, celle-ci marquée par le si majestueux Rhin que l'on dit romantique. Celle-ci je l'aurai plus souvent franchie en train qu'en voiture - quand nous partions en vacances. Elle était marquée alors par le contrôle des papiers en gare de Strasbourg - que mon père n'anticipait jamais sans une sourde appréhension qu'il eut du mal à ne pas nous communiquer !



Le pont de Kehl - pont de l'Europe désormais - aura été plusieurs fois détruit, bombardé au gré des deux guerres mondiales. Traces qu'il porte des liaisons dangereuses qu'installe tout pont ; figure même de la cible en conséquence. Nombreuses sont les photos d'avant 14 qui le montre portant même tramway - un tramway que l'on s'appête pourtant à reconstruire demain ... L'histoire, frénétique, si surchargée de bruit et de fureur, finalement dessine de tels allers et retours, semble tellement entichée de reconstruire ce qu'elle avait détruit, qu'on en vient à se demander si le mouvement qu'elle propulse n'était pas illusoire concession à nos vanités.

Ici, point de ces signes, à peine perceptibles, que la soldatesque ou l'autorité publique avaient bien été contraintes de ficher dans le sol ; point de ces panneaux ou bornes d'un autre temps pour marquer ce que la nature avait négligé de distinguer - signes incontestables de limites qui doivent tout à l'histoire et si peu à la dure résistance des choses ; tant

aux pulsions impétueuses du pouvoir et rien ou presque au silence de la terre.



A peine, comme une doublure redondante et presque vulgaire, ce poste frontière, à même le pont, venant ralentir bien plus qu'endiguer un flux que terre comme histoire appellent. Les frontières passent ou se déplacent, s'effacent parfois, comme en ces moments de paix où l'on aura consenti à mettre l'accent plutôt sur

ce qui nous réunit que divise, mais elles nous semblent tellement nécessaires que nous répugnons souvent à les gommer définitivement.

42

Je ne tiens pas pour anodin que nous eussions plus aisément effacé celle de la monnaie que celles de la terre !

Elles forment cet écran dont nous croyons avoir tant besoin que nous le surchargeons de signes et de traces quand même l'espace y avait pourtant répugné. Preuve, je crois, que ces limites, purs fruits de nos imaginaires autant que catégories de notre entendement, en se donnant à voir, demeurent surtout ce qui donne à voir - et à penser. Peut-être, après tout, ne sont-elles que l'épreuve imposée à notre humanité.

Je sais plus de guerres fomentées que de paix nouées en ces lieux de jointure. En ces lieux de fondation - surtout. Celui-ci trace un sillon et sous la terre sacrée ainsi inventée, enterre, vivante, une mère, une source ; une origine ; celui-là bâtit un rempart au pied duquel, rites invariables, il sacrifiera quelque oblat. Tous, finalement, marquent leur identité rêvée, d'une différence qu'incarne la ligne. Mais, en même temps, comment oublier que ces fondateurs, souvent jumeaux, ne font en réalité que déplacer le problème, en créant une différence plus imaginée que réelle, pour mieux rassembler derrière soi contre une différence supposée adverse ? Comment tenir pour négligeable cette propension, si intimement liée à notre être, à imiter l'autre, où Girard voit l'origine de nos comportements violents ? Comment oublier alors, ce marquage si scrupuleux visant, pour mieux le nommer et mettre à l'écart, cet ennemi supposé qui vous ressemblait tant. Des chapeaux pointus médiévaux aux étoiles jaunes, les juifs en leur his-



toire en firent trop la tragique expérience.

Oui, décidément, les frontières ne sont que des marqueurs visant à séparer ce qui est uni ; des images affaiblies ou de simples duplications ou bien parfois, si rarement, de véritables rencontres ? Je vois plus de murs derrière quoi l'on imagina pouvoir se protéger que de jointures nouées : pour un christianisme qui réussit la rencontre d'Athènes et de Jérusalem, combien de Berlin ?

C'est que la frontière occupe un espace qui n'est pas nul. Elle a tant d'épaisseur qu'elle se ménage parfois un interstice où l'homme n'a pas lieu d'être. C'est une question de règle, comme au tennis où la ligne fait encore partie du court ; une question de logique et de géométrie, comme on voudra. La ligne qui démarque est-elle un non lieu ou bien fait-elle partie de l'un des deux territoires qu'elle segmente.

On pourrait naïvement la croire concrète, puisque naturelle : elle ne l'est pas qui résulte de savants calculs et si, le plus souvent, elle suit une ligne médiane partageant équitablement le fleuve, parfois, elle s'écarte, laissant à l'un ou à l'autre telle île, tel Talweg ... J'aime assez que, même naturelle, la ligne ne fût qu'une aimable abstraction.



43

C'est qu'en réalité toute frontière cache trois strates simultanées correspondant aux trois fonctions que nous en escomptons : à l'intérieur, elle protège et signe l'espace de l'intimité ; à l'extérieur, elle se hérisse d'autant de menaces qu'elle ne redoute d'agresseur ; mais au centre, poreux, jouxtant les deux extrémités, naissent ces échanges qui font la frontière pouvoir n'être jamais définitivement fermée, savoir à sa manière singulière conjuguer défense et offense.

Je le tiens ici pour une loi de la guerre : que ses deux bornes viennent à s'éloigner, que la distance entre ces deux bornes vienne à s'enfler, et alors, au lieu de ces failles, fentes et fissures s'installe démesurément l'espace affreux de mort où l'homme n'a plus lieu d'être, non plus que la vie. Tellement plus lieu d'être que le paysage n'y mérite même plus son nom

Je le tiens pour une loi de la vie qui n'est, après tout, que la jointure, improbable sans doute, incertaine, assurément, fragile sans conteste, mais d'une résistance surprenante cependant, d'entre un milieu intérieur et un milieu extérieur : que l'organisme cesse de pouvoir conjuguer ses impératifs contradictoires d'à la fois s'adapter constamment mais de demeurer lui-même cependant, qu'il privilégie en s'enfermant, la résistance, ou bien au contraire s'aventure trop à l'extérieur au mépris du danger, bref qu'il sous-estime ce qui de lui est devenir, interstice, relation, et alors, oui, il disparaît.

Je le tiens pour une règle métaphysique : il n'est aucun privilège à accorder à l'une ou l'autre de ces injonctions de l'être ; de ces strates imbriquées qui nous constituent. Ce n'est, au reste, qu'à cette condition, impérieuse, que l'écran à la fois protège, laisse à voir et savoir. `

Qu'à cette seule condition que la frontière est vivante ; viable.

Ici, plutôt cette noble coulée où se love le Rhin, dessinant ainsi une plaine qui, besogneusement, s'entête à réunir autant que séparer les deux pans arrachés d'un massif déjà vieilli.

Gué aussi vieux que l'histoire peut le transcrire, que les latins repérèrent comme limite les protégeant des Germains, mais que les celtes occupèrent avant eux, en arrière de quoi s'érigea Strasbourg, voici lieu d'affront et de convoitise - un de ces lieux où l'histoire aime à s'attarder pour nouer son cycle infernal. En certaines journées de grâce printanière, du plus généreux d'un ciel limpide, la Forêt Noire ponctue le dôme des églises strasbourgeoises ; il eût suffi qu'on se retournât pour, à l'inverse ou à l'identique, les pentes encore neigeuses des Vosges enrobent les édifices.



44

Oui, la frontière n'est jamais infranchissable qui à la fois sépare et réunit : l'autre rive, l'autre côté, reste toujours visible. Pendant géographique, site miroir, assurément, comme l'illustre cette géographie en vis-à-vis qui fait le Rhin briser en deux le même massif, comme si la Forêt Noire n'était que le négatif photographique de nos Vosges à nous - ou bien l'inverse. Et que le bleu répondît au noir comme une bravade ou une promesse.

Michel Serres y soupçonne une figure de l'universel pour ce que le pont ni d'un côté ni de l'autre serait ce qui réunit, rassemble. Comme la figure même du logos. Être sur le pont c'est échapper à l'espace euclidien pour conquérir celui abstrait du concept ! Le pont est pensée ! Je ne saurais trop oublier ce que mon grand-père me disait qui se souvenait qu'à l'époque de la drôle de guerre on pouvait voir les allemands s'entraîner et se préparer quand de ce côté-ci l'on se contenta d'attendre.

Oui la frontière pour naturelle qu'elle soit, se contente de rendre visible l'ailleurs, l'autre ; de marquer l'écart ne serait-ce que pour rendre désirable l'effort de le réduire, ou nécessaire celui de l'accroître. Le pont, alors, nous renvoie cette autre image de nous-même.

Alors il se fait introspection.

Cette photo où pointe la flèche de la cathédrale vue de la rive allemande me fait songer à la fois au regard de l'autre, ce rêve allemand de reconquérir un espace, une université, une terre qui lui semblait d'autant plus sienne que tellement proche mais, en même temps, à ce si nécessaire recul que l'on doit prendre la conscience pour s'essayer à l'objecti-



tivité. Et combien, subitement, le même semble si différent, si autre. Je n'y vois ni aliénation ni altération : seulement qu'entre nous et le réel, qu'entre nous et nous-mêmes, se nichent tant de représentations, tant d'images et de concepts, tant d'écrans, que sans doute nous ne le pouvons atteindre jamais, que la réalité est ce qui s'échappe, fuit et s'effiloche que maladroitement la pensée tente seulement de nouer ; ou d'empêcher de se dénouer.

Me fait songer à cette expérience si troublante du quart de centimètre : essayons-nous ne serait-ce qu'une seconde, de regarder l'autre, si connu, tant aimé, tellement proche, en se décalant d'un tout petit quart de centimètre; comme si nous ne l'avions jamais vu ou connu !

Comme soudain il nous semble étrange ! Étranger ! Comme soudain nous inquiète de n'avoir qu'à si légèrement déplacer notre oeil pour subitement voir ce que nous ne voulions pas voir; entendre tout ce que notre intimité néanmoins n'aura cessé de nous discrètement vociférer ! Comme soudain nous nous surprenons de n'avoir qu'un insensible petit glissement à perpétrer pour repartir au combat, tenter de séduire ou simplement s'éloigner comme si la vigueur de nos amours, la force de nos attaches ne tenaient qu'à ces intimes distances que nous craignons de franchir. Et comme, subtilement nos frontières se révèlent pour ce qu'elles ne cessèrent jamais d'être : intérieures ! Quelle énergie faut-il alors pour s'en retourner sur l'autre rive, et recouvrer ce regard habituel ! Nous ne tenons pas au temps présent, disait Pascal, fustigeant nos distractions : nous ne tenons à l'espace proche que par ce lien trop ténu que par vertigineuse lâcheté nous dé-sapprenons de dénouer.

Ces liens sont des ponts et comme tous les ponts, un jour, ils cèdent - à moins qu'on ne les détruise ! Nous tenons si peu au monde !

45

C'est effectivement une grâce que de franchir cette rive, et de porter le regard d'ailleurs. J'aime les tables épaisses d'étranger, écrivit Montaigne. C'est pour cela que la pensée participe de si près du voyage, de l'errance. C'est pour cela que je perçois comme une grâce d'être né, là, aux limites : pour n'avoir jamais le pouvoir de dire je suis d'ici ! je suis cela !

Oui! toute pensée est un pont - une traduction. Et pour ce qu'elle participe elle-aussi au militaire (l'épistémè)... une très probable trahison.

Elle est bien ici la plus redoutable de nos frontières : intérieure. Le front dit étymologiquement le visage, le siège de nos sentiments et de notre âme : aux limites, militaires il se doit, la frontière ne traduit pas autre chose qui nous ressemble à défaut de toujours nous rassembler.

Tite-Live avait donc bien vu juste en faisant tracer et outrepasser la frontière par des ju-maux : envers et avers d'une même pièce, c'est dans ce passage que se joue notre histoire.

Je ne sais si toutes les frontières nous sont ainsi proches; elle n'en demeurent pas moins toujours des approches.

Je comprends mieux pourquoi l'on dit qu'il faut aimer son prochain : non pas l'autre mais celui qui s'approche. Parce qu'il n'est pas d'autre truchement, pour effacer les frontières, que de tracer des sentiers et d'outrepasser ; toujours!

Ma génération n'a jamais connu de guerre et, adolescents, nous affectionnions tous de mépriser la soldatesque, oubliant que notre culture politique eût dû nous faire aimer l'armée populaire. Je lis dans l'histoire de mon grand père un patriotisme énervé à l'extrême que mes maîtres gauchistes m'avaient désappris de respecter pour la mort stupide qu'inéluctablement il provoquait. Que l'a-t-il aimée cette France qui pourtant fut bien chiche ; que l'a-t-il honnie cette Allemagne par qui le scandale et la honte survinrent ! Quand ma génération pense Europe et compte la grande réconciliation pour un fait naturel et si simplement nécessaire, comment le comprendre ?

C'est vrai, mes lectures et ma connaissance de ta période m'ont toujours plutôt entraîné vers le lyrisme généreux d'un Jaurès que vers le bellicisme acariâtre d'un Poincaré. Et l'ironie veut que notre époque ait ainsi gommé frontières et guerres, celles mêmes qui vous écrasèrent.

Il en parla beaucoup de cette frontière. Pour lui, parce que resté du mauvais côté, elle était ce qui empêchait le ciel d'être bleu, les filles d'être jolies, et le temps d'être quiet. Il lui importait d'ailleurs moins de la supprimer que de la déplacer, là, un peu plus à l'Est; quand nous rêvons souvent de la survoler.

46

Enfant, je vécus le long des mêmes lignes que le hasard des mutations paternelles nous fit parcourir. Il en est, dit-on, de naturelles et il est exact que jamais le Rhin ne m'avait frappé qui barrait si puissamment l'espace en deux rives à peine conciliables d'être tellement semblables. Mais il en est d'autres toutes fictives qui ne cessaient pas de me surprendre.

Je vécus ainsi des villes mosellanes, biffées en deux, Je sais des rues symboliquement coupées par une barrière. De l'autre côté, l'Allemagne. Rien, pas même une guérite de douanier, qui conférât quelque solennité au terme du territoire ! La barrière rouge et blanche ne se prolonge même pas jusqu'au trottoir. Plus loin, une Nationale bordée à droite par une haie de troènes chétifs et malades, jaunis prématurément par les gaz d'échappement; ça et là, comme pour mieux souligner la vanité des politiques, des passages forcés par des piétons peu scrupuleux. D'un côté la France ; de l'autre l'Allemagne.

J'aimai me promener là. La frontière était invisible mais tout en découlait. Rien n'était tracé à l'identique. Ici, sur la route, des bandes jaunes ; là, blanches ; ici, des maisons sales et noires, là, un je ne sais quoi de propre qui m'agaçait déjà et à quoi toujours j'identifiais l'Allemagne. Là surtout, un cinéma où se pressait la population turbulente des samedis soirs car on y projetait de ces films, introuvables en France, qu'on appelait encore cochons; de ceux qui nous faisaient envier mais aussi mépriser ces allemands qui, par une bien étroite et médiocre porte, venaient de rentrer dans la modernité, quand nous,

Français, traînions encore derrière nous l'endémique nostalgie d'une république sociale et humaine.

L'espace était uni qui, pourtant, trahissait des géométries incompatibles. La frontière, implacable et invisible, répartissait les déplacements et les tâches, les richesses et la monnaie le long d'une improbable ligne.

Que compris-je alors de la frontière et de sa logique ? J'avais entériné le nom d'Allemagne comme on tolère le nom du bourgeois. Comment comprendre que l'étrangeté soit si coutumière et néanmoins demeure ? Que la différence soit aussi bien incrustée dans la gemme de l'identité ? La langue même ne pouvait suffire à marquer l'altérité tant mes camarades - ou ma grand-mère quand nous allions la retrouver - parlaient le même patois.

C'est une règle de géométrie autant que de bon sens : la ligne à la fois sépare et unit les espaces qu'elle dessine. Ce que je suis, sans doute, est-il également bâti de ce que je ne suis pas, ou pas encore. Les matériaux sont épars qui constituent l'édifice ; sait-on jamais quel impossible mélange l'être exige pour seulement advenir ?

C'est une règle d'esthétique, enfin : l'essentiel jamais ne se voit mais souligne seulement ce que le regard doit observer ou la sensibilité éprouver. Le secret de la mixture, l'essence de la beauté. toujours se dérobent.

Il n'est pas de recette en art, il n'en est pas non plus du devenir.

Tout juste sais-je désormais ce qu'il faut de haines frôlées, de barrières infranchissables, de regards voilés et de poings serrés, restés dans la poche plutôt que d'être tendus. pour qu'éclate seulement la différence non comme une menace mais comme une promesse.

Les frontières de nos anciens étaient sottes car on ne voyait qu'elles. En fait, seules comptent celles, intimes, par quoi l'on se reconnaît. Assurément ils se battirent pour rien - ou presque -. Nous avons tous cru que ce fut la frontière qui nous avait édifiés alternativement allemand et français. Ce fut plutôt l'inverse : nos désirs, nos rêves et parfois nos rancœurs, fiers et bravaches tracèrent lourdement le sillon en cette terre qu'on avait omis d'aimer.

Être de quelque part. Être quelqu'un. Il n'est pas différentes façons d'y parvenir. On est ou l'on devient. J'aurais dû écrire: où l'on parvient. Parvenir c'est réaliser son être par quelque réussite sociale, c'est, encore, être reconnu par les autres. Je ne m'étonne pas que notre siècle ait à ce point vanté l'excellence de l'ambition professionnelle. A défaut d'être de quelque part, il ne nous reste plus qu'à être quelqu'un. Le métier où l'homme se croit obligé de briller, n'est pas seulement source de revenus mais demeure surtout le réservoir moderne d'identité. Quelque chose comme une citerne

où l'on puiserait sans cesse comme pour mieux fuir l'angoisse de la nullité. On n'exerce plus une activité professionnelle, on cherche à y coller pour mieux y adhérer. Mais si le fût lentement bonifie le vin, le métier, lui, use avec une précision méthodique tout effort vers le devenir. La logique moderne nous a entraînés dans la folle efficacité de l'acte ; nous a éloignés de la lente quête de l'être.

Les frontières aujourd'hui sont sociales et la guerre, économique: je ne suis pas sûr que nous ayons gagné au change. La vie y gagne, mais la tension vers l'être ?

L'enfant lentement réalise son être en prenant conscience des différences et des territoires. Je n'ai compris l'Alsace qu'en la quittant. Je me croyais Français; c'est en regagnant l'intérieur, comme on dit par chez moi, que je sentis combien peu je l'étais, combien en tout cas tout ceci n'aurait jamais que le sens que je voudrais bien lui donner.



10. Parcours erratiques ... voies étroites et impasses

De la joie, oui, de n'être pas ceci ou cela, de n'être pas d'ici ou de là, de ne pas tout voir, de ne pas même le pouvoir ni d'ailleurs le vouloir ; de se refuser à l'absolu - tout juste de s'insinuer dans les fibres poreuses de l'infini.

Mais pourquoi avoir alors voulu emprunter les chemins sinueux de la philosophie ?

Tout n'est peut-être qu'affaire de rencontres, de hasard ou de circonstances si l'on veut bien entendre par là, répétons-le, ces postures répétées qui nous font tourner en rond, souvent, en tout cas autour d'une voix qui tourmente, d'un paysage qui scande ou d'un rythme qui éblouit et que nous ne savons ni ne voulons étouffer. Il y aurait quelque présomption, voire délire joliment romantique à évoquer une vocation. Personne, ni un père sourcilieux ni une puissance céleste ne se sera penché sur mon berceau, n'aura hanté mes rêves d'adolescents, pour m'indiquer la route à suivre. Non, simplement, comme il arrive parfois, un enseignant qui se présenta avec seulement plus de présence - de charisme ? - et qui subitement plaque sur vos doutes la force d'une évidence ... J'eus ainsi la chance de savoir tôt où je voulais aller ...

49

J'avais pourtant choisi une route qui m'éloignait : en ces temps où l'on eut troqué la Vulgate contre un casuistique autrement plus implacable, où la moindre recherche, le doute le plus ténu paraissait trahison ou médiocrité petite-bourgeoise ... Je venais de quitter la foi paisible et bienveillante des miens qui comprirent mal pourquoi je m'aventurais à quérir ailleurs ce que je détenais déjà et voici que je me retrouvais engoncé dans un cénacle impétueux où la vindicte le disputait à une générosité trouble. J'y appris à débattre, à contourner les pièges d'une dialectique trop contorsionniste pour n'être pas sulfureuse, des étonnements infinis devant l'engouement mis à briser, refouler sans jamais fonder ; me pris parfois au plaisir des débats sans fins ...

Dira-t-on jamais assez les délices castratrices d'une époque qui mit cul par dessus tête, la morale bourgeoise - mais n'était-ce pas un pléonisme ? : cet humanisme qu'il fallait dépasser de n'avoir été qu'une illusion classique ; la république qui n'avait jamais su qu'être arme torve retournée contre la classe ouvrière. On y entonnait avec une ferveur digne des plus grands inquisiteurs la puissance de la structure et la nécessité de la dictature. Y crus-je ? Non pas ! Y participais-je ? Un peu ...

J'y étais mais n'en étais pas. C'est de cette époque que date mon incapacité à adhérer à quoi que ce soit : la crainte d'y voir rognée ma liberté ? oui sans doute. Mais l'incapacité de me retrouver totalement dans une *δοξα* dont certes je partageais ici et là quelques préceptes mais dont le trop savant - et si rugueux - ordonnancement me faisait frémir : rejoindre ainsi mes camarades, accepter de me laisser former dans ces écoles du parti qui pour la règle épurée, austère et tranchante semblaient devoir imiter les renoncements les plus mystiques des couvents médiévaux, qui pour l'enthousiaste observance d'une parole intacte qu'il eût suffi de relire et d'interpréter contrefaisaient trop la componction suintante des séminaires que la morgue du siècle avait désertés.

Mais surtout l'effroi devant le nous ! Je ne savais dire nous, ne le pouvais ni ne le voulais. Toute la violence du monde s'y drape et se rengorge de ce nous que je ne puis entendre sans une profonde tristesse. Avec lui, tout le tranchant de la certitude et la propension in-

croyable à épurer et bientôt émonder d'entre ceux qui surent rester dans la ligne ... et les autres, tous les autres. Avec lui, la périlleuse fatuité de parler au nom de tous, la mégalomanie impardonnable d'avoir cru réussir l'alchimie secrète du vrai et du groupe. Qui dit nous, s'avance et bientôt devance, dit la règle et bientôt dirige. Et dicte bientôt ce qu'il aurait fallu penser si nous n'avions été faibles. Un ennemi ? sans doute ; un danger, assurément.

C'était un de ces jours où je proclamais ma judéité et m'étonnais que la leur fût si feutrée, si étouffée dans le bronze du quotidien. J'avais au hasard des rencontres et des combats de ma jeunesse, tempéré mon ardeur guerrière et essuyé bien des questions. En ces temps révolus maintenant où le combat semblait limpide contre l'odieux impérialisme américain, où la guerre le disputait à la lutte, du Viêt-nam au Proche-Orient, de manifestations en assemblées générales, en ces temps où le mal était si simplement capitaliste même si le bien, plus ambigu était socialiste, sans pourtant se confondre avec l'URSS, en ces temps où la bourgeoisie veule et sotte semblait étouffer la jeunesse française et brider ses universités ; en ces temps-là, je dus bien affronter l'aporie scandaleuse d'un Israël qui campait, pour la première fois de son histoire, du mauvais côté de la frontière. Il était de bon ton d'être pro-palestinien. Il me fallait choisir d'être contre les miens. Dois-je dire que je souffris de ces moments où le devoir scabreusement écartèle en d'impossibles alternatives ?

50

- « Vous, les juifs... »

Ainsi commençaient souvent les invectives de mes camarades, pas toujours charitables, ravis de me sentir dans l'embarras, vite enclins à me sommer de choisir entre le sang et la raison.

Pour eux, encore et toujours, le juif était l'autre. Celui que l'on combattait. Il n'y avait évidemment aucune haine raciale, juste une ferme opposition politique. Du moins le croyait-on. J'aurais aimé leur dire leur totale méprise. Pourquoi ne posaient-ils jamais la seule vraie question qui valût d'être posée ?

- Que veut dire, pour toi, aujourd'hui, d'être juif ?

Elle m'eût embarrassé, sûrement, cette question presque impossible qui trame notre parcours et fonde notre sensibilité ; au moins eût-elle placé l'enjeu où justement il se posait, loin au-delà des antagonismes politiques, au cœur d'une antienne sacrée que l'industrielle raison de la modernité a cessé d'entendre.

Mais cette question, personne ne me la posa jamais. Le juif ne les intéressait qu'autant qu'on lui pût faire reproche. Il est l'essence même de ce que l'on reproche.

Je n'en avais sans doute alors que le pressentiment : sous l'invective doctrinaire, n'était rien d'autre qu'une représentation simplifiée à l'extrême - manichéenne pour tout dire - où le vrai jamais ne se mêlait d'illusion, où ne subsistait aucune alternative d'entre servir la grande cause - joliment parée de vertus prolétariennes - et la trahison pure et simple. J'avais, revêtu seulement de la grande leçon kantienne et me heurtais, sans l'admettre

toujours, à la plus anguleuse des intolérances, ébloui que je fus par la grandeur d'un idéal de libération ... Et il m'arriva, plus souvent qu'à mon tour, de me dire pourvu que ces gens-là, jamais, n'accèdent au pouvoir !

C'est Hume, décidément, qui avait eu raison : cette petite phrase, surprise dans le *Traité sur la Nature humaine*, que je lus alors non par envie mais par devoir - un empiriste pouvait-il écrire autre chose qu'un éloge pré-capitaliste du pragmatisme ? On n'est jamais tolérant par vertu, mais par la seule conscience que nous acquérons de l'impossibilité d'une vérité définitive. Oui, bien sûr ! Cette leçon je ne l'oublierai jamais pour la menace qu'elle suppose.

N'accéderions-nous qu'au prolégomènes d'une vérité que nous serions déjà des tyrans !

Tant, après tout, qu'il ne se fut agi que de brocarder l'idée d'homme et, d'autour des trois grandes humiliations freudiennes, d'à partir des structures élémentaires ou de l'archéologie du savoir, ou bien encore du déterminisme systémique des infrastructures économiques, l'exercice était salubre, en tout cas plutôt roboratif et eut tout pour enthousiasmer des jeunes esprits en mal de pertinence. Mais dès lors que ce travail du soupçon délaissait les travées de nos amphis pour envahir le monde réel, la fin de l'homme prenait subitement des couleurs insupportables.

Ceux-là venaient seulement de réinventer une nouvelle sainte trinité ! Pouvais-je comprendre alors ce qui dans cette révolte-là se jouait de mimétisme gémellaire ; combien à ce jeu, ils ne firent que déplacer l'hydre antique de l'empire, ne firent que changer les paroles d'un effroyable refrain.

Non, décidément, je ne pouvais en être même si je défilais encore avec eux. Les batailles infinies où l'on se jetait imperturbablement tous les ismes imaginables à la figure de l'autre me devinrent de plus en plus étrangères : je n'avais pas délaissé Charybde pour adorer Scylla.

Est-ce pour cela qu'en philosophie je délaissai progressivement le politique pour l'épistémologie puis celle-ci pour la métaphysique ? Sans doute. Je voulus décidément comprendre ce que penser signifiait et impliquait. Ces terres, apparemment moins mondaines ne m'en furent pas moins troublantes pour autant.

L'épreuve avait été salubre qui me mit en face de la vérité de l'autre. Voici des jeunes gens, certes, intrépides, généreux et enthousiastes à l'excès, sans doute, mais pétris de savoir, rompus à la plus fine des dialectiques qui néanmoins tombèrent dans le piège. Le même que celui où tomba Heidegger !

Comment ? La pensée la plus profonde, la raison la plus prudente qui soit, l'ascèse la plus rigoureuse de la preuve, le souci le plus humble de la démonstration ne suffisaient donc pas à éviter sinon l'erreur, au moins l'horreur ? La grande leçon cartésienne était donc fallacieuse ? Celle des Lumières illusoire ? Quoi, la raison ne ferait donc finalement que véhiculer les préjugés les plus infâmes le long de la chaîne des raisons ? Que la raison fût incapable d'atteindre l'absolu était leçon qui me convenait qui me ramenait à mes attaches les plus intimes mais qu'elle fût impuissante à vous prémunir au moins contre la haine, la violence me reste, aujourd'hui encore blessure béante dont je ne suis pas certain de m'être remis jamais.

Où était le chemin, puisque je m'entêtais à supposer encore qu'il y en eût un, où était la méthode, puisque je m'obstinai à supposer nécessaires quête et prudence ? Entre les deux écueils d'une contemplation ivre de parousie et d'une action folle d'efficacité, devait bien pouvoir se frayer un sentier, ronceux sans doute, pentu et épuisant à n'en pas douter, mais

une voie quand même ...

Je l'entends encore, mon père, s'inquiétant de la voie philosophique que j'avais empruntée : oh ce n'était pas pour les médiocres perspectives professionnelles qu'il redouta d'autant moins qu'elles prirent les formes de l'enseignement où de me voir suivre ses traces devait bien un peu le réjouir. Non c'était bien plutôt pour les sèches limites de la raison où il n'envisageait qu'un médiocre outil incontournable sans doute mais à manier avec circonspection, presque avec méfiance, avec un doigté dont il ne me sentais pas encore capable. Se fourvoyer, tel est le verbe qu'il employa ! Tu vas te fourvoyer. Il était sûr que dans l'affaire j'allais bientôt bifurquer ; m'éloigner ; me perdre. Cette foi qui faisait toute sa vie muette, cette confiance qui lui était l'ultime viatique lui interdisant de désespérer, s'éployait tellement à l'écart de tout raisonnement, si puissamment au-delà de toute émotion en même temps, qu'il ne l'imagina pas autrement que comme cette énergie qui autorise encore de mettre un pas devant l'autre. Il n'avait pas oublié et ne le pouvait pas. Je l'entends encore répéter l'antienne pascalienne : au dieu des philosophes et des savants, trop mécanique, trop froid, il préférerait assurément celui d'Abraham, Isaac et Jacob. Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? (1 Cor, 1,20) Ce chemin, pour lui, était impasse.

52

Je ne pouvais lui donner tout à fait tort ; ne me résolus pas à lui donner raison. Il y avait dans le φιλεῖν de philosophie assez de puissance, l'espérais-je tout au moins, pour colorer d'humanité cette σοφία qui confine si souvent, il est vrai, à la folie ...

Que cherchais-je alors que je ne quête encore sinon cette voie étroite où se jouxteraient enfin l'appel du large et le souci de l'autre ? Je ne crois pas avoir voulu jamais atteindre quelque vérité que ce soit, de la pressentir trop aveuglante mais ignore trop peu le repère qu'elle nous offre et la borne où elle nous retient pour en faire fi. D'entre le lien de religion, et sa distorsion dans la négligence il doit bien y avoir un milieu - juste ou non !

C'est ce point, qu'aujourd'hui encore je cherche, cette croisée ou cette frontière qui borde ou cet écran qui révèle autant que protège ...

M'aura longtemps fasciné la tentative augustinienne de faire se jouxter, fût ce à la fin, Cité de Dieu et Cité des hommes : il y avait bien l'idée que si la révélation était incontournable et que l'homme n'eût pu découvrir tout seul le vrai, néanmoins ce qui est ainsi offert ne peut pas ne pas être ni cohérent, ni logique, ni donc accessible à la raison ; que si ce que l'une propose déborde en tout lieu ce que déniche l'autre, en revanche elle le contient nécessairement ; que, dans l'épaisseur de cette ligne de partage entre sacré et profane, un tiers inclus devait bien s'insinuer, une porosité qui, même unilatéralement, laisserait filtrer quelque chose de la sapidité de l'ombre ... Je n'arrivais pas à me résoudre à l'idée qu'il ne nous appartînt que d'attendre, espérer et recevoir ; que l'humanité de l'homme se jouât si définitivement sans nous.

Je ne voulais pas, je ne le supporte toujours pas, n'avoir demain le choix qu'entre les cyniques et les tyrans ...

Saisissement

Je n'aurais pas tout dit si je n'ajoutais combien l'évidement de toute espérance me fit rejoindre mon père, autrement qu'il ne crut, sans doute autrement qu'il ne l'espéra. Les

lignes souvent se brisent, parfois définitivement : mis au défi de l'horreur, comment se soustraire ? C'était ici l'autre pendant, anodin, qui me constitua.

Pourquoi donc me sentis-je juif alors même que mes parents si longtemps tentèrent de l'oublier; que je ne fus pas initié aux choses de la religion; que nous vécûmes isolés de tout et de tous, en particulier de la communauté ? Rien n'aurait du m'y alerter et s'il est vrai que l'adolescent chercha en moi à s'affirmer, à définir une identité qui lui fût assez propre pour se singulariser de sa famille, assez proche pour trouver le réconfort du groupe, j'avais tôt trouvé dans la pensée qui m'appelait et la politique qui me séduisait, de quoi étancher le goût de la révolte et la soif de reconnaissance.

Grandi dans un milieu plutôt réaliste que mystique, dans un temps où la consommation enfin offrait ses premières délices, j'eusse pu tout aussi bien épouser mon époque et me faire médecin. Quelque chose en moi dut bien s'y refuser et préférer l'interrogation et l'incertitude. Pour n'avoir jamais barboté que dans l'univers de l'école, pour avoir toujours respecté le modèle paternel de l'instituteur, je n'avais, adolescent, jamais envisagé d'embrasser d'autre carrière que d'enseignement. Les ambitions professionnelles de la jeunesse fluctuent souvent, elles traduisent cependant un moment dans la formation de l'être. Ce fut chez moi une constante. Tout au plus hésitais-je sur la discipline à enseigner mais comment expliquer que, dès les premières minutes, je me sentis chez moi en philosophie comme si c'était là le terrain où m'éclorre ? Non pas gonflé de certitude, mais trempé de questions, infinies.

Je n'ai jamais su distinguer ma double quête de la philosophie et de la judéité. Elles puisent à la même source et assoient la même inquiétude ; le même effroi.

J'ignore si le mal existe, ni même si l'enfant peut y croire quand, dans les contes, on lui en dessine les avatars sorciers ou démoniaques ; je me souviens seulement combien me blessa la révélation de la méchanceté humaine. J'avais été surprotégé dans un espace trop calme où nul étranger à la famille n'entrait, un espace consacré seulement à la quête du savoir et à la tendresse.

Je parcourais, serein, le chemin de la maison à l'école, qui n'était pas bien long. J'avais huit ans, peut-être neuf. Cette époque me semble tellement lointaine ; ne m'en restent que quelques écueils, mais surtout l'impression d'un temps que rien ne venait scander si ce n'est le changement annuel de maître et de classe; d'un temps étale, sans fin, presque éternel à force d'être calme : presque ennuyeux à force d'être heureux.

Le temps prend corps, dit-on, à mesure que l'enfant rencontre et comprend la mort. Ce n'est pas elle pourtant que j'affrontai alors mais la méchanceté, bête, incompréhensible. Injuste !

- Sale juif !

Je l'entends encore cette injonction que nous fûmes pourtant des millions à essayer, qu'on espérait impossible à prononcer encore; qui le fut pourtant. Si vite, après !

Pourquoi, en quelles circonstances, je l'ai oublié. Que pus-je bien avoir fait à cet enfant qui méritât si cinglante réponse ? Rien, sans doute mais qu'importe !

Ce cri, de haine boursoflée, vient de très loin. On ne me fera pas croire que l'enfant comprît ce qu'il proférait; il répétait une vieille honte, la croyant savante; il voulait parler comme les adultes; il n'était déjà plus qu'un vieillard podagre. Je l'entendis, surpris; sans doute pleurais-je. Cette parole voulut me souiller, elle m'anoblit; me donna un peuple, une histoire, une nouvelle famille. Je croyais être seul, nous étions des millions. Ici, derrière moi, avec moi, essuyant les larmes de la désespérance humaine.

54

J'en parlais à mon père. Je voulus comprendre. Fut-ce alors qu'il m'expliqua pour la première fois l'histoire juive, ou était-ce seulement là que je la compris. Je sais seulement que la tristesse qui m'envahit alors, embourba mes rêves d'enfant. Je crois bien que ma judéité s'éveilla ainsi. Le hasard voulut que quelques semaines plus tard on projeta au cinéma du quartier un film sur les camps. Mon père, m'emmena, quoiqu'il lui en coûtât.

J'avais été trop jeune jusque là pour qu'on m'instruisît du génocide. Je savais très vaguement la souffrance des juifs durant la guerre; que mon grand-père n'en revint pas. Mais rien de plus que cette abstraction-là qui singulièrement manquait de consistance pour l'enfant que n'avait pas encore souillé la méchanceté humaine.

Ce fut comme une terreur. Mon père voulut certainement ce choc, qu'aucun mot ne peut transcrire. Ce sont ces images, noir sur blanc, que la grisaille emportait parfois; ce sont ces corps maléfiques, jetés, déchiquetés comme s'il se fût agit de sacs, ce sont ces regards si peu humains, hurlant de peur, pas de haine; c'est tout cela qui fit de moi ce que je suis: un juif, une interminable interrogation.

Ce fut comme une révélation, non de celles qui illuminent une existence et vous entraînent loin en avant dans l'accomplissement d'une mission, mais de celles qui inondent de torpeur, qui brisent en deux le temps de l'enfance, qui vous projettent dans un océan de questions insolubles; de celles qui, prématurément, vous vieillissent.

Ce fut comme une promesse. Ne jamais oublier, quand même je l'aurais pu; en parler; porter le fardeau avec fierté et joie; être un témoin, incessant.

Il est des images qu'on n'oublie pas. Celles-ci aspirèrent toute mon

enfance. Quoique je ne fusse jamais malheureux, elles empêchèrent mes sourires d'être désormais insouciantes.

Mon apprentissage de l'histoire, mes excursions dans la politique, mes lectures philosophiques me firent exprimer autrement cette terreur archaïque que la modernité avait ressuscitée ; mais rien ne me la fit jamais comprendre parce qu'elle est l'irrationnel même.

Les mots sont dangereux à quoi l'on s'accoutume. Les juristes puis les philosophes s'emparèrent goulûment du mot génocide. Il sonnait bien; il était précis; il caractérisait si bien la singularité extrême de l'événement historique. Mais justement ! Si l'on peut parfois s'habituer au mot, toujours la chose effraie. Génocide sonne comme suicide ou régicide dont il est une flexion, une section dans l'ordre de la mort.

Mais les camps furent autre chose: la mort elle-même. La camarade au mal alliée, fauchant jusqu'à l'extase l'ordre de la vie.

Au-delà des mots, des images et des souvenirs, au-delà des justifications, des explications et des regrets, il y eût désormais, ici, au creux de mon ventre, cette pesanteur qui m'arrache à la terre.

Plus jamais mon regard ne fut le même. Mon pas, insensiblement, s'était déplacé.

55

Oui, assurément, mon engagement en philosophie que je vécus comme une ardente inclination est indissolublement lié non pas tant à ma judéité qu'à l'évidence torpide du génocide. J'avais là, devant moi, le mal absolu : comment ne pas concevoir qu'alors devait bien se tenir en face un bien absolu, irrécusable ; fulminant ? Cet absolu que j'avais précautionneusement mis de côté dans un aimable scepticisme qui pour n'être que de méthode n'en tempérait pas moins mes ardeurs, cet absolu dont je craignais tant les effluves était là, devant moi et je n'y pouvais rien. Surtout pas l'esquiver.

J'en tirais ceci qui me sert encore de viatique :

Il n'est pas d'au delà de l'humanisme. Que l'humain soit une misérable petite chose ratée est possible même si l'on peut tout aussi bien arguer que l'histoire de son avènement vient à peine de commencer. Ce sont là les deux versants du même effroi devant cet être susceptible parfois du plus noble, si souvent du pire. Qu'on le considère comme un être encore engoncé dans une animalité qu'il peine à dépasser, ou au contraire comme celui qui, rétif à toute parole, aurait tourné le dos à l'Etre, qu'on le perçoive comme se hissant maladroitement ou au contraire comme chutant irrémédiablement, ne dit-on pas finalement le même devenir inachevé, le même entre-deux ; la même frontière ? Ce que je sais en revanche c'est que lui tourner le dos, feindre de le dépasser fait à coup sûr dévaler une spirale infernale. Non l'humain n'est pas une valeur ; tout juste un repère ; le seul, assuré. Kant avait raison ; deux fois.

Il n'est pas d'humanité possible contre la culture non plus que contre la pensée. Je ne connais pas d'autre voie, fût-elle malaisée. Je n'ignore rien de ses limites, rien de ses exclu-

sives ; rien non plus de ses dangers. Certes, l'intelligence la plus acérée pouvait conduire aux mêmes exactions, aux mêmes débordements que la vulgarité indélébile de la haine sotte et minable. Bien sûr, il faudrait chercher ailleurs de quoi se prémunir. Sans doute y a-t-il dans les sagesse anciennes, dans les quêtes mystiques ou même seulement la foi sincère, des voix intenses à en faire trembler l'âme : je n'ignore pas, non plus que ses ravages, la méfiance que les Églises nourrissent à l'endroit des sciences, de la connaissance lui préférant la foi simple du charbonnier, la piété authentique du simple d'esprit ...

Mais on ne lutte pas impunément contre la pensée et, soyons en certains, les contempteurs de la culture ne sont jamais fréquentables ... Je ne tolérerai décidément ni les morts au nom du vrai, ni la mort du vrai.

Il y a un chemin. Parménide le suggérait qui de l'être conduit à la pensée. Celui, que maladroitement, depuis, j'emprunte. J'aime à écrire ce verbe qui suggère assez combien nous ne maîtrisons que peu, mais ne sommes propriétaires de rien. Le chemin ne nous appartient pas, bien au contraire. N'y pas trop laisser de souillure ; le laisser intact pour que demain, peut-être, d'autres le suivent



11. Voir, savoir ; veiller, surveiller ...

C'en est presque fini de ce parcours où il s'agissait au fond de dire, à travers mon propre parcours, ce que voulais dire, pour moi habiter et comment fut vécue cette certitude de n'être ni d'ici ni de là. Comment habiter aura signifié d'abord partir ; puis être enfermé ; être protégé pour devenir ; se tenir en équilibre nostalgique ; à la fois protéger, défendre et se mettre en danger ; et, du côté de la pensée, ne pouvoir adhérer à rien. Reste à dire ce que veut dire habiter sa pensée

Au risque de paraître trivial encore faut-il rappeler que savoir suppose toujours distance - qui, à sa façon, vaut exil. Savoir c'est toujours savoir quelque chose, certes, mais c'est toujours quelqu'un qui sait - ou le croit - quelque chose. Mais surtout quelqu'un, qui se pense comme un sujet face à un objet, qu'il pose comme un objet. Il n'est de bonne connaissance que du clair et du distinct affirmait Descartes : oui ! mais la première distinction demeure cette mise à distance - ce qui vaut identiquement pour la conscience et le désir.

57

Préalables en forme d'apories

Tout ici semble simple et de bon aloi : je suis en face de cet objet que j'ai distingué, cerné et de cet objet mis à distance, je tire une connaissance et produis un discours, écrit ou non, qu'on nommera selon sa pertinence, opinion ou savoir, philosophie, science ...

Tout ici pourtant me fit toujours question :

- le sujet d'abord : pourquoi donc nommer ainsi - sub-jectus, qui est jeté dessous - celui qui se veut au contraire autonome, auteur de ses actes, de ses désirs, de ses volitions comme de ses connaissances acquises, c'est-à-dire tout le contraire de qui serait soumis ? Certes, - voici question de grammaire comme de logique - il est support d'attributs et se présente comme un je qui sous les apparences diverses et changeantes présenterait une certaine permanence ; certes, il se veut substance, comme le dit Aristote, ce qui se tient en-dessous, c'est-à-dire ce qui est ou très exactement ce qui continue à être ce qu'il était (a) mais voici qu'il s'entend comme ce qui se tient, ce qui se maintient, se pose sans que nécessairement ceci se voie, comme ce qui peut-être se cache sous les apparences. Écran, encore et toujours. M Serres (b) en a dit quelques mots mais ce fut en présentant la théorie de Girard et dans ce contexte même : c'était pour suggérer qu'effectivement ce sujet, loin d'être toujours acteur, était aussi celui qui subissait - éloge ou opprobre - le regard et la violence de l'autre.

Me voici, ainsi, sujet de la connaissance mais sujet qui se dérobe, qui s'éloigne ; sujet,

en tout cas, tout sauf évident ; tellement peu qu'il fera bientôt l'objet de méditation, d'analyse, d'introspection. Sujet étrange dès lors que la philosophie s'en saisit mais qui ne parvient à exister qu'en se dupliquant, en devenant lui-même objet : mais que vaut ce je qui pense et que vaut ce que je pense ?

Ce sujet qui se regarde, ce moi dont Pascal disait qu'il était haïssable, mais qui pourtant ne cesse de se regarder et interroger, au risque du narcissisme, ce moi dont nous ne parvenons pas à sortir pour autant que ni nos perceptions, ni nos représentations, ni nos idées enfin, ne sauraient jamais être autre chose que les nôtres, que nous ne parviendrons jamais à sortir de nous-mêmes pour atteindre l'objet en soi, ce moi qui se veut à la fois bien le plus précieux - pouvons-nous accomplir autre chose que notre propre existence ? - mais se révèle prison qui nous reclut, sépare et empêche de jamais atteindre l'autre demeurant à distance, de tout et de lui-même, ce moi, oui, décidément se tient à distance et se dérobe dès lors que je crois le saisir.



58

Je sais aujourd'hui que ce sujet est un piège sans cesser néanmoins d'être l'unique horizon. Le peu que je puis - parvenons-nous jamais à avoir prise sur les choses, sur le monde ? - c'est sur moi-même et tout en l'occurrence m'y invite. Et, parce que, narcissiques comme nous ne pouvons que l'être ou anthropocentriques si l'on préfère, il n'est pas d'issue hors de ce sujet, je n'entrevois pas d'autre chemin que de considérer l'autre, et le monde avec lui sans doute, comme un sujet que je ne chercherais pas à soumettre ...

- l'objet, ensuite : plus simple en apparence, il est ce qui est jeté contre moi (ob) c'est-à-dire ce qui résiste alors même qu'il est, au contraire, ce que je désire saisir (comprendre ou dominer). Il est, la langue le dit merveilleusement, ce sur quoi porte mon effort, ma tension, mon désir ou mon discours ... Mais l'objet n'est pas simple pour autant : il demeure, dans le savoir, ce à quoi je dois me fier ou plier - je ne suis, après tout, objectif que si mon discours coïncide et donc se soumet à ce qui est là, devant moi (veritas est adæquatio intellectus et rei) ; mais est, en même temps ce que dans l'acte, la technique, je veux dominer, décortiquer, utiliser ; assimiler c'est-à-dire précisément me soumettre. Mais ce serait trop simple si mon rapport à l'objet se résumait à cette attitude différente selon la pensée et l'acte. Si l'objet est ce qui se pose là devant et en réalité contre moi, s'il est à proprement parler ce que je ne suis pas, s'il est dans l'ordre du vivant par exemple, ce milieu extérieur à quoi je dois bien m'adapter pour survivre, je ne puis en fait m'affirmer face à cet objet qui me nie de n'être pas moi qu'en niant à mon tour ce qui me nie. La spirale dialectique commence, sans fin, de dépassement en dépassement : à ce jeu, où la violence a sa part, chacun résiste à l'assimilation de l'autre mais on devine bien - autre forme que prend notre narcissisme - que si notre histoire tend difficilement à gommer les aspérités de ce grand combat avec l'autre, elle ne sut ni d'ailleurs ne voulut l'entreprendre à l'égard de l'objet. Reconnaître l'autre comme un sujet c'est sans doute le reconnaître comme un visage, comme un autre moi-même et s'engager, en le mettant paradoxalement à distance, à s'approcher de lui sans le nier ; à l'inverse considérer comme objet revient purement et simplement à le mettre à ma disposition ; à l'arraisonner comme l'eût écrit Heidegger, à le réifier. On a

parlé en son temps de désenchantement du monde : oui, de cesser d'y voir un être pour n'y considérer plus que la chose, de quitter insensiblement ce que Comte nommait fétichisme pour se targuer d'atteindre le positif, le scientifique ou le réalisme, nous avons fait de l'objet, non plus un être à part, à distance, mais une chose, inerte, à disposition.

L'objet est ainsi à la fois, non pas contradictoirement mais paradoxalement, en même temps et tour à tour, ce qui me résiste et ne me résiste pas.

Il ne me fait aucun doute sur ce que la mégalomanie humaine qui se résume tout entière dans le devenir comme maître et possesseur de la Nature, réside dans ce grand combat où l'homme comme sujet entend être seul au monde, seul sujet, quitte à scier la branche sur quoi il est assis et rompre la chaîne qui le lie à l'être.

S'il est, à cet égard, raison supplémentaire d'avoir choisi la voie de la pensée plutôt que les vertiges de l'action, ce serait encore celle-ci d'y devoir mettre l'objet à distance pour l'entendre, de se savoir ne jamais pouvoir l'épuiser ni donc le dominer ...

- la distance enfin : je l'ai évoquée déjà, qui semble être à la fois condition et limite. Elle est affaire de tenue en tout cas. Disto, c'est se tenir à l'écart mais c'est aussi être différent. La même tenue que l'on retrouve dans l'épistémologie. Le même écart que l'on déniche dans distinction. Mais je remarque, non sans intérêt, que si distinction désigne aussi l'élégance et la prestance sociale, tout comme mundus, mais en grec désignait aussi l'ornement des femmes, tinguo indique le fait de mouiller, de teindre ou d'amollir ... Cette distinction, cette mise à l'écart qui me permet de penser les choses en ne restant pas dans le confus et le chaos, est effectivement un acte, une posture : où je me tiens mais en réalité me pose, me fiche à l'écart et où je décolore, désenjolive le monde ; le détrempe et, si l'on suit le sens grec, le durcit. Il y a de l'exil dans cette mise à distance ; il y a de l'écran dans cette séparation. Tout à l'air de se passer comme si la connaissance n'était possible que de loin, et partiellement et c'est bien après tout le cas. Dans l'acte de connaître, il y a ce je n'en suis pas qui me fait étranger à ceci même que je cherche à approcher. Qui me constitue en même temps que me rend impuissant (c) Il n'est rien de plus beau, mais tragique aussi, que cette quête de ce qui fuit ou s'enfuit à mesure qu'on le veut approcher. Qui pense à la fois se tient coi et crie - victime autant que prédateur - préservé seulement du pire par son impuissance même.

Philosopher ?

Le goût de la philosophie me vint de là : tout ensemble de la découverte de la judéité, du goût de la distance et faut-il l'avouer, d'une franche réticence à l'action.

Mais aujourd'hui, je sais y trouver l'origine inconsciente de mon penchant pour la métaphysique, autant que de ma répugnance à agir. L'action reste pour moi une épreuve où je dois incessamment contraindre mon âme faute d'un sujet qui puisse l'assumer. Lorsque j'écris «je», j'ai la certitude qu'il ne s'agit en fin de compte que d'un

artifice grammatical ; mais j'en ignore toujours le sens ontologique. Il manquera toujours au verbe son principe moteur. Je marche, mange, dors et maintenant, j'écris. Avec quelle suffisance pourrais-je donc prétendre être la source de toutes ces actions quand celle-ci est tellement souterraine qui toujours se dérobe et ne se laisse repérer que pour mieux m'échapper encore.

Il m'eût fallu un sourcier. J'en ai rêvé de ces hommes parcourant les terres de long en large, leur étonnant bâton dans les mains. Chez Pagnol, l'eau finit toujours par jaillir ; mais il n'est pas de sourcier de l'âme ; tout au plus des prêtres en qui je redoute plutôt le fossoyeur. A vouloir infiniment remonter le cours des fleuves jusqu'au point insécable où fuse la naissance et suinte l'eau, on s'expose seulement à ne plus rien voir ni entendre. Pas plus que la flèche ne s'arrête d'avoir atteint la limite de l'espace, pas plus ne s'élance-t-elle d'un point défini. Car il n'est pas d'autre origine que l'infini de nos désirs.

J'ai vu ainsi naître chacune de mes filles mais je sais bien que leur origine s'étend bien en deçà de cet instant émouvant, où comprimées et fripées, elles s'extirpèrent de leur asile originaire. Leur histoire aura commencé neuf mois auparavant dans la rencontre inopinée de deux corps ; mais cette union avait déjà été ensemencée dans un regard ému, subitement éveillé à la tendresse. Qui peut me garantir qu'elle ne se préparait pas depuis longtemps, depuis toujours ? L'origine, la funeste habitude qui nous étirent de tout vouloir expliquer par le début, en croyant y trouver la cause ; oui, l'origine est un leurre où nous nous berçons.

Tout fuit ; tout passe et m'échappe. J'aurais, comme tout un chacun, aimé proclamer l'ensemencement si rassurant. Au lieu de cela, l'infini encore s'enfonce où je voulais un terme.

Mais être juif et le découvrir me donna le vertige. S'y enfouir, c'est plonger au sein des temps, au plus ancien de l'être. Être juif, c'est participer à la seconde même qui suivit la création. Mais n'est-ce pas, aussi, et sans le vouloir, répéter une défaillance originelle ?

Parce que j'avais voulu comprendre la philosophie, j'appris le grec ; pourquoi ne m'initiais-je point à l'hébreu ? Commercer avec des sonorités si étrangement orientales m'ouvrit l'ivresse de l'éternité, me plongea dans ces récits où Dieu n'était pas encore cet être bonasse qui toujours pardonne, ni déjà plus ce potentat trop froid qui comptabilisait les errances ; mais, enfin, ce partenaire qu'avec passion l'on révère.

Mais la langue n'est pas tout qui peut exprimer la pensée mais si malaisément l'être. J'ai, c'est vrai, le sentiment que toujours nous manque cette proximité d'avec le sacré, qui seule peut offrir le souffle de poursuivre plutôt que la rage de vaincre. J'ai assurément la conviction que l'homme n'est jamais aussi grand qu'en mesurant le fossé

monstrueux que rien ne comble jamais, qui le sépare de la grandeur simple de Dieu.

La foi s'éveilla en moi avec l'antique question de l'être, comme pour mon père alors. Nos parcours s'en virent étoffés même si souvent, ils s'écartèrent alors de la norme sociale d'une époque qui désapprit si vite l'être. Mais parce que mon père découvrit dieu sans sa judéité, il nous traça le chemin vers celui ci mais gomma en même temps les couleurs de celle-là.

On ne peut décidément pas être à la fois celui qui cueille la rose et celui qui la contemple. L'action pèse aussi sûrement que la passion: l'engrenage y est aussi bien huilé qui vous entraîne au-delà de toute prévision. On peut aimer se mesurer aux hommes; on peut aimer le pouvoir sur les choses et les êtres; on peut aimer tout court. Mais il est faux qu'un homme puisse jamais conjuguer ensemble ces amours-là ! Il est des hommes qui bandent tous leurs muscles dans la seule perspective du pouvoir. Savent-ils que leur âme s'en distend d'autant ?

Ce divorce de l'action et de la pensée m'effare. Il n'y a pas si longtemps au fond, la pensée grecque s'éveillait autour de l'exigence sublime du Connais-toi toi-même ! Un temps où l'on pouvait encore traduire Sophia par sagesse et non pas seulement par savoir. Nous savons aujourd'hui beaucoup sur le monde, mais presque rien sur nous. La philosophie n'a pas tenu sa promesse. Il n'y a pas si longtemps au fond, et presque en même temps, un Dieu parla aux hommes qui délivra un message de paix et d'amour. Un temps où l'on pouvait encore évoquer l'amour sans être ni rêveur, ni ridicule. Nous savons aujourd'hui que seule la violence ne périt pas. La religion n'a pas tenu sa promesse.

Tout reprendre

Le savoir a partie liée avec la vision : tout notre vocabulaire le proclame - théorie, évidence, contemplation, intuition ...- mais n'échappe pas pour autant de la division. Le geste même de la pensée, parce qu'à sa manière elle est action, c'est d'abord de distinguer, d'analyser, de découper. Son rêve, à la fin, celui de la grande synthèse, serait de réunir mais quand elle y parvient, elle se fait dogme.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le savoir (scientifique) est éparpillé entre des zones différentes (physique, chimie, biologie ...) qui ne communiquent pas toujours bien entre elles et n'ont en réalité de commun que le langage mathématique qu'elles utilisent. Très loin, et de plus en plus de la grande synthèse rêvée au XIXe, très loin de toute dogmatique.

C'est sans doute en ceci que Conche aura eu raison : entre une pensée qui se veut résolument philosophique et la foi, il y a radicale incompatibilité ; Bachelard n'avait pas dit autre chose à propos des sciences.

Oui, il me fallait tout reprendre : je ne pouvais décidément pas, d'un côté, me défier des dogmes en tout genre auxquels je fus confronté et, de l'autre, fonder toute ma démarche sur un credo. C'eût été encourager ce que je dénonçais. Il eût de toute manière été malhonnête de prétendre chercher ce que je croyais posséder. C'eût été en outre me condamner à la glose, à l'interprétation, au commentaire. Il me fallut prendre mon parti de l'éparpillement des savoirs et demeurer vigilant devant toute synthèse trop bien huilée pour n'être ni dangereuse ni malhonnête.

On n'entre décidément pas en philosophie en faisant comme si ! Tricher se voit ! Aucune solution n'est à rechercher dans le cahier du maître comme le rappelait Bergson : de ce point de vue en tout cas Descartes reste indépassable. Il n'est pas vrai que nous puissions faire l'économie de cet arasement initial.



Ce ne me fut pas un travail mais un engagement ; il n'a pas de cesse et n'en peut avoir. Curieux chemin en tout cas où l'on est en brillante compagnie - il y a bien pire commerce que celui de Platon, Spinoza, Anaximandre ou Conche ... - mais où l'on demeure pourtant invariablement seul. On ne pense pas bien dans le brouhaha de la place publique : l'image n'est pas fausse qui fait du philosophe cet être à l'écart qui paradoxalement s'éloigne d'autant plus qu'il cherche à s'approcher de l'humain ... Exil, encore. Écart des vanités du monde, ce qui n'est pas grave ; des autres souvent ; des siens, ce qui l'est beaucoup plus ; et, parfois, perte totale de la sensation de la durée comme si rien des trépidations du siècle ne pouvait altérer cette quête étale qui contrefaisait parfois l'éternité. Je mis longtemps à trouver non une vérité mais un chemin ; ceci a un nom : méthode. La tâche m'en fut assurément facilitée par la faillite globale de ces grands systèmes qui m'avaient néanmoins

appris à me poser, me battre et débattre. Subitement, après les engouements frénétiques pour les idéologies ... la grande débandade, la désertion et, parfois, la trahison. Il faudrait sans doute écrire l'histoire de cette abdication en rase campagne qui vit la victoire, par défaut mais par lâcheté aussi, du pragmatisme libéral le plus éhonté ; toujours est-il qu'on cessa ici et là de croire ; on n'en pensa pas mieux pour autant. Les uns se mirent à compter ; d'autres à s'affairer ; certains même s'entichèrent de diriger. Le silence de la médiocrité plana sur le désengagement de tous. Fin de l'histoire !

Au moins pus-je m'ébattre à ma guise sans craindre le regard sourcilieux de celui-ci ou celui-là. Dans le camp des déserteurs, les aveugles étaient rois ...

Mais on ne bâtit rien sur du sable : Descartes l'avait joliment esquissé. Il faut un point d'appui !

Le mien fut quelque chose que j'ose à peine nommer voix intérieure et pourtant il s'agit bien de cela. Quoique je fasse ou pense, quand bien même je l'eusse préalablement passé au crible de la critique ou à l'acide du doute, je ne pouvais faire fi de ce sentiment - mais en était-ce un ? - que ce fût juste ou non - dans les deux sens du terme. Je l'avais compris depuis longtemps : il n'est pas une de nos actions qui ne suppose une évaluation implicite - une idéologie ou une métaphysique ; pas une de nos pensées qui ne porte en elle un axiome préalable. Or tout ensemble, évaluation, idéologie, métaphysique, axiome, tout ceci m'entraînait toujours dans le même sens. J'eus beau me dire que c'était ici l'ultime rémanence d'un Sur-moi que je n'eusse pas suffisamment décrypté, ou la viscosité de préjugés plus

résistants que je ne l'eusse désiré, leurs voix sussuraient toujours. Oh je n'étais pas le seul : après tout Socrate n'évoquait-il pas son démon ?

Cette voix avait tout de l'immédiat : non pas le fruit de quelque raisonnement ou de quelque observation ; quelque chose au contraire d'originale, toujours déjà présent comme une pierre d'achoppement où j'échouais sempiternellement, une voix que je ne pouvais taire. Un scandale, oui, ce que le grec nomme σκανδαλον - piège, obstacle pour faire tomber. Pouvais-je oublier que Kant avait barré la route d'une intuition intellectuelle, d'un mode d'appréhension qui fût immédiat comme l'est l'intuition sensible, mais portant sur l'idée, l'abstrait sans pour autant être le fruit de la transaction d'un raisonnement, d'une déduction, d'une argumentation ? Elle était là, pourtant, qui résonnait.

Qu'était cette voix que ne pouvais s'éteindre ? de quelles abysses ou de quelles hauteurs surgissait-elle ? de quelles illusions ?

Je ne pouvais cependant pas oublier que c'était ce même terme - σκανδαλον - que l'on retrouvait dans 1 Pierre, 2,8

L'honneur est donc pour vous, qui croyez. Mais, pour les incrédules, La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient Est devenue la principale de l'angle,

Et une pierre d'achoppement Et un rocher de scandale; ils s'y heurtent pour n'avoir pas cru à la parole, et c'est à cela qu'ils sont destinés.

D'achoppement la pierre était devenue d'angle : la même inversion qu'entre la sagesse et la folie (1Cor,1,25) !

Piège ou soutènement ?

Voir, savoir ? valse hésitation entre voir et entendre

La langue nomme cela intuition qu'elle ne distingue pas toujours, au moins dans l'usage courant de prémonition. Avoir de l'intuition y revient souvent à anticiper, prévoir mais toujours avec cette idée que le raisonnement n'y eût aucune part. L'allemand quant à lui dit Empfindung - Kant utilise ce terme notamment. S'y entend trouver justement, plutôt que de chercher, mais aussi découvrir, rencontrer liée à la particule emp la particule - éloignement, encore et toujours. Intuier, en revanche, suggère plutôt l'image, le regard mais attentif que l'on porte sur quelque chose quand l'intuitio désigne l'image réfléchie par le miroir.

L'intuition hésite ainsi entre image et son, qui auraient néanmoins en commun d'être des instantanés ; des flashes et, pourquoi pas, des aveuglements.

S'agit-il de cette imagination scientifique qu'évoque Bachelard par exemple et qui fait la démarche rigoureuse partir en réalité toujours de la fin - de cette hypothèse surgie non pas de nulle part puisqu'elle s'appuie sur tout le corpus de connaissances et d'expériences déjà acquis, mais d'on ne sait où tant elle échappe au labeur et à l'effort, toujours inédite, souvent intempestive ? Mais est-ce un hasard si on l'appelle imagination cette faculté de se former des représentations abstraites ? Est-ce véritablement un hasard si elle jouxte si intimement ce qui fait le prix de l'art et le mystère de la création ?

La pensée est toujours pensée de quelque chose qui ne m'est peut-être pas donné - au sens où quelque puissance céleste en ferait présent ou bien vous y appellerait, mais à coup sûr qui s'incruste aux prémisses de toute démarche, comme un principe, ou un axiome. Voici l'alpha. Qui demande à être analysé, prouvé ou vérifié, et se retrouve donc à la fin, comme conclusion. Voici l'omega.

1e récit : le don de la loi au Sinaï

Première configuration - apparemment la plus dogmatique - celle de la Révélation où le principe se présente comme un donné irrécusable ... et d'abord une exception. Même si la parole est transmise par le truchement d'un intermédiaire prophétique, Dieu y intervient directement. Moïse est prophète (d) : interprète des dieux dit le dictionnaire, non, plutôt transmetteur. On peut y considérer la figure emblématique de tous les dogmatismes et, certes, les interprétations littérales qui en furent faites n'y contreviennent vraiment pas ; on peut aussi, simplement, y voir posé le fondement de la loi, le principe de la loi et entendre alors la révélation comme la simple mise en évidence de la nature axiomatique de toute pensée, de toute philosophie, de tout droit.

Mais il y a plus : cette histoire prend place sur les hauteurs, sur une montagne. Elle est, dans l'ordre de l'exhaussement le point extrême accessible ; un point limite - celui, précisément que la tour de Babel avait transgressé. Cet épisode, en même temps qu'il dit la loi transmise ; en même temps qu'il préfigure tous les actes de transmission, en même temps qu'il consacre la prééminence de la Parole sur l'acte violent, dit la frontière en même temps qu'il fonde une alliance, en même temps qu'il est lien.

Une frontière, oui, qui sépare le divin de l'humain, une frontière symbolisée par le Sinaï, mais une frontière à nouveau qui laisse apparaître ses trois couches :

64

- au bord intérieur ce qui protège : Dieu ne se montre que de dos. (Ex, 33,18-23)

- au mitan, Moïse qui est le grand traducteur mais qui avant de transmettre fait passer du registre de la lumière et donc de la vue à celui de la parole et donc de l'ouïe.

- au bord extérieur, ce qui défend, interdit, menace contre toute intrusion, le peuple maintenu à l'écart au pied de la Montagne, la colère divine lors de l'épisode du Veau d'or mais surtout ce buisson ardent qui aveugle, cette face de Dieu qui ne se pourrait voir sans périr ...

Comment oublier que, repoussant le peuple au pied de la montagne, Dieu se laissa bien moins voir qu'entendre ... Moïse peut bien s'approcher, il sera ébloui et ne verra finalement Dieu que de dos, s'il entendit sa voix tonitruante.

Voici relation étonnante : la frontière entre le divin et l'humain est marquée et dans l'épaisseur de son trait, il y a bien cette porosité qui par semi-conduction laisse passer le message, laisse tonner la parole. En revanche, la vision reste impuissante

: la lumière aveugle et marque comme si l'ouïe était, contrairement à nos habitudes de pensée, faculté plus ample, plus féconde.



Dieu est celui qui voit mais ne peut être vu - semi-conduction ; celui qui parle et peut être entendu - dialogue, réciprocité. A sa façon, le récit raconte, au moins du point de vue de l'homme, l'immense supériorité de l'ouïe sur la vue

2e récit : Panoptès

Le grand rêve d'un J Bentham aura été, on le sait, de voir sans être vu ; celui de Junon de surveiller son intempérant époux.

M Foucault dans Surveiller et Punir avait en son temps montré ce qui pouvait se jouer de pouvoir dans la visibilité et l'exigence de transparence sociale que réalise l'invention de la police. Punir efficacement et justement impliquait de tout savoir et donc de tout voir. L'ironie et le grand effort d'arasement rationnel feront que la surveillance - prison - deviendra la forme emblématique de la punition, tout juste distincte en durée selon la gravité de la faute commise. La vue est ici figure autant de prévention que de sanction. Une figure de pouvoir. Semi-conduction encore, puisqu'il s'agit pour une autorité qui se voudrait efficace de voir sans être vu. Celui qui est sujet, soumis, c'est justement celui qui reste toujours visible, repérable.

La vue est ici auxiliaire du pouvoir au moins autant que du savoir.

Mais plus riche d'interprétations sans doute que cette histoire réelle, celle que reprend Ovide dans ses Métamorphoses. Junon, agacée par les infidélités de son divin époux cherche à le prendre sur le fait. Elle a besoin pour cela de quelqu'un qui ne se laisserait pas abuser par les constantes métamorphoses de Jupiter, de quelqu'un qui verrait tout, tout le temps. Il s'agit de Panoptès - aussi nommé Argos - qui a la particularité d'avoir des yeux sur tout le corps ce qui lui permet de voir tout, tout le temps aussi puisque lorsqu'une partie de ses yeux est endormie, l'autre veille. Bentham, assurément, devait connaître cette histoire : c'est après tout la même que celle de nos hôpitaux, prisons ou école ...

65

Voici Jupiter pris au piège de la vue - à proprement parler, surveillé. Panoptès le voit se métamorphosant et donc n'est trompé ni par l'agilité ni par la ruse. Tout savoir c'est tout voir. La vue, suprême dispositif du pouvoir ? Pas sûr ! Jupiter, ne s'avouant pas vaincu, fit appel à Mercure (Hermès) le dieu des messagers, des commerçants et des voleurs mais aussi l'inventeur de la musique. Le voici charmant Panoptès de cette musique inédite qu'il n'avait jamais entendue ... et l'endormant ou, selon les versions, l'émouvant tellement qu'il en eût tous ses yeux embués de larmes. Il ne lui reste plus qu'à le tuer.

Voici l'audio prenant le pas sur le visuel. Le discours sur l'image. Nous n'en sommes jamais revenu. L'âge classique, rationaliste jusqu'aux délices, n'aura de cesse de déconsidérer les sens pour la part fallacieuse qu'ils véhiculaient : l'image n'était plus seulement faible, elle devint trompeuse. Savons-nous, qu'en jetant ainsi le discrédit sur elle nous ne faisons pourtant que reprendre les termes de l'antique discorde de l'iconoclasme que le second concile de Nicée (787) n'épuisera pas.

3e récit : le poète juif assassiné

Le héros Paltiel Kossover, pris dans la tourmente des purges staliniennes, se voit condamné à ne pas parler, pas même à penser - celle-ci n'est-elle pas un dialogue intérieur aux dires de Platon ? Il est condamné à la pire des tortures, pour un poète, mais pour tout homme, assurément, ne plus pouvoir passer à l'acte de la parole. Comment oublier ce passage de Wiesel qui m'aura tant marqué, que je crois l'avoir cité ici à de nombreuses reprises et ne savoir m'en détacher vraiment :

Le Rabbi de Worke se trompe. Il dit que le cri le plus haut est celui qu'on contient. Non. C'est celui qu'on n'entend pas ; c'est le cri qu'on voit.

La torture absolue, suggère-t-il, c'est quand le chemin de la parole est barré. Autre façon de dire, comme le laissait entendre Ovide que l'ouïe prévaut sur l'image. Un peu comme si l'humanité de l'homme se jouait plus sur les sons que sur les images ou que dans le partage entre le divin et l'humain, l'image fût la prérogative de ce dernier ou que, puisque représentation du réel de toute manière il y a, celle que pût offrir la musique parce qu'universelle, ou la parole, parce qu'abstraite, fût plus ample, riche et, finalement fidèle, que l'image si brouillonne, confuse et entremêlée - si fallacieuse, pour tout dire. Ou que le silence fût toujours signe de mort ce que l'on sait vrai tant pour les relations humaines que politiques. Il n'est pas vrai que l'on puisse faire silence, fût ce dans sa tête : ce qui raisonne fait en réalité vacarme immense. C'est être que faire musique.

Mais il dit plus : l'épouvante quand les images cessent de se transformer en mots !

Oui, il y a un chemin mais il est unilatéral - semi-conduction ai-je écrit : l'acte de la création va de la Lumière éblouissante à la parole, mais pour moi, le chemin est barré qui va du lux fiat à l'effervescence de la lumière. Qui me crée et parle me considère au moins comme un être susceptible d'entendre, de comprendre, de choisir, d'obéir ou d'aller ailleurs. Sa parole me constitue. Vouloir remonter au delà de la Parole, se nicher sur le promontoire de l'infini, c'est, au-delà de toute logique vouloir penser au-delà des principes, remonter à l'instant d'avant et faire exploser toute cohérence.

66

Il n'y a rien au delà des principes ou rien qui n'aveugle, indéfiniment. J



Bosch représente la création sous la forme d'une sphère fermée sur elle-même et, paradoxalement, si un rayon de lumière l'illumine, tout alentour n'est qu'ombre et obscurité. C'est à peine si l'on repère, en haut à gauche, un homme tenant un livre : Dieu dont l'inscription, reprenant un verset d'Isaïe énonce Lui parle, ceci est. Lui commande, ceci existe.

Voici qui me ramène à Platon : certes, la lumière y est au-dehors à quoi il faudra lentement s'accoutumer ; chaque étape de la sortie sera ainsi accompagnée d'éblouissements soulignant combien la conversion ainsi engagée est loin d'être aisée. Mais Platon n'avait-il pas souligné combien la redescende dans la caverne représentait symétriquement la même gêne, un aveuglement tel qu'il faudrait contraindre les philosophes à reprendre ce chemin et s'y occuper des affaires humaines ...

Voici qui me ramène à Thalès que trop de lumière empêchait d'observer ciel et étoiles et qui

ne dut qu'au puits où il descendit de pouvoir enfin contempler. Comme si ce n'était pas l'ombre qui empêchait de voir, mais la lumière ou que, plus justement ce fût le contraste d'entre les deux, la différence ou mieux, la frontière, qui rendît la vision possible.

Et si tous nos modèles étaient inversés ? Que ce ne fût pas à l'extérieur qu'il fallût chercher mais à l'intérieur - de la caverne, de nous mêmes ? - et que la langue eût définitivement raison d'ériger impulsion en antonyme parfait d'expulsion ?

Comment ce globe transparent ne ferait-il pas songer à cette intégrale des perspectives, à cette croisée des points de vue qui ferait le savoir total ? Comme si la création n'était autre que la représentation géométrale du divin.

Intuition ou vision intérieure

L'intuition est un don sacré et la rationalité en est un loyal serviteur.

Nous avons créé une société qui honore le serviteur et a oublié le don

Einstein

Voici qui me ramène à l'intuition - à cette parole intérieure qui subitement m'apparaît non plus comme une voix mais bien au contraire comme une vision. Maître Eckart le suggère :

67

Si l'âme était capable de connaître Dieu sans le monde, le monde n'aurait jamais été créé pour elle. Le monde a été créé pour l'âme afin que l'oeil de l'âme s'exerce et se fortifie pour supporter la lumière divine. Comme l'éclat du Soleil ne tombe pas sur la Terre avant d'avoir été, au préalable, atténué dans l'air et répandu sur d'autres choses, parce qu'autrement l'oeil de l'homme ne pourrait la supporter, la lumière divine est d'une puissance et d'une clarté telles que l'oeil de notre âme ne pourrait la supporter si notre regard n'était pas affermi par la matière, élevé par des images, dirigé vers la lumière divine et progressivement habitué à elle. L'oeil dans lequel je vois dieu est le même que celui dans lequel dieu me voit. mon oeil est l'oeil de dieu sont un seul et même oeil, une seule et même vision, une seule et même connaissance, un seul et même amour.

Maître Eckart Sermon 32

L'écran encore, qui est le monde en lui-même, protecteur, comme si la conversion ne pouvait être qu'un long moment d'accoutumance ou qu'exister fût une indécise accoutumance à l'être. Un monde qui nous épargne la mégalomanie de nous prendre pour le divin, mais un monde qui est l'exacte interface d'entre lui et nous. Ce qui suppose que le monde soit quelque chose comme le regard divin porté sur sa création et qu'il me puisse à raison d'efforts, de veille, devenir demain le regard, désormais supporté que je puis jeter vers Dieu.

J'aime assez cette idée d'une connaissance qui s'exhausse pour bientôt dépasser la limite de nos points de vue si particuliers, dépasser celle des mots et atteindre ce point, à la frontière, où tout s'évide d'être évident.

Alors oui, quand même : Kant a peut-être tort, il y a bien, troisième voie d'entre la raison et l'intuition sensible, une intuition qui dépasserait les limites des deux premières, mais

qui précisément, au lieu d'être une voie serait une vision, serait, puisqu'il en fait écran, l'autre côté du miroir du monde.

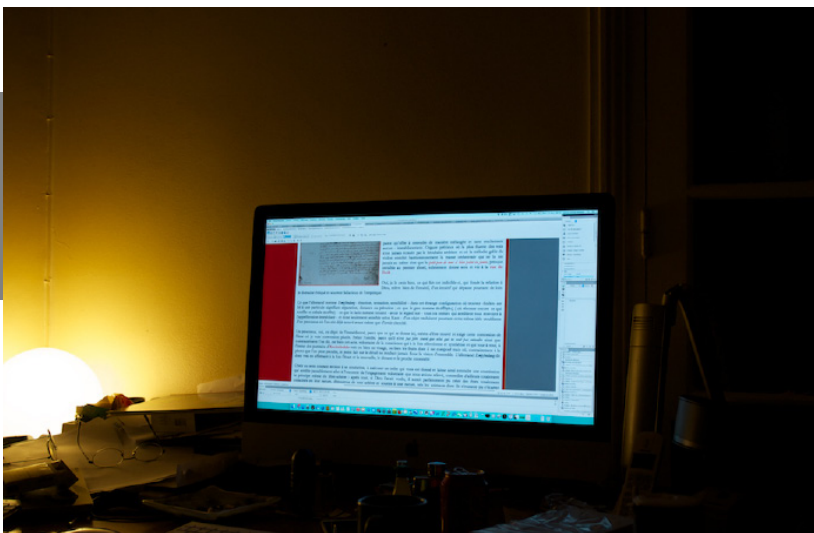
Que nous ayons désappris le monde, je ne le sais que trop ; qu'il nous faille en retrouver le chemin, je n'en doute pas. Nous en usons et l'usons trop pour le regarder encore, lui qui est pourtant l'œil de l'infini ...

Mais je sais désormais que si savoir il y a, il se conjugue en images qui seules m'en augmentent.

Écrire ? Parler ? être en veille

Je comprends mieux pourquoi me hante l'écriture et trouble la photo. Pourquoi je tente là une morale, ici une métaphysique après avoir abandonné tout espoir d'une écriture esthétique.

Je ne puis pas dire que j'aie trouvé ni plus que je sois perdu : je tourne autour d'une image qui se sera lentement extirpée de la confusion initiale pour laisser émerger, ici un peu, là de plus en plus, des îlots de sens.



D'aucuns (fut ce Picasso, ou bien Einstein, je ne sais) affirmèrent avoir d'abord trouvé et chercher ensuite : élégante manière de suggérer l'éblouissement initial qui vous survient toujours de manière inopinée, en l'ayant certes toujours désirée mais ne pouvant la susciter par aucun labeur.

Je sais juste que le chemin de la raison, tout incontournable qu'il soit, ne sera jamais qu'une des formes, pas même la plus prodigieuse, du regard qui se porte vers cet in-

fini qui nous interpelle ; qu'entre l'esthétique la plus apurée et la méditation la plus précautionneuse, il doit bien exister, oui, un intervalle où se nicherait ce dont désormais je rêve : une image qui parle ; une page qui dessine ; un argument qui chante.

L'opéra, à coup sûr, s'en approche. Je rêve d'une philosophie qui eût les accents de la Flûte enchantée ...

Pourquoi écrire sinon pour transmettre et donc braver ce flux incessant de l'être qui s'égaye dans le sable ? Écrire est un rêve d'intellectuel ou bien l'effroi de l'âme ; mais toujours un pari vaniteux contre le temps. Avoir quelque chose à prouver est une prétention dont je n'ose arguer ; je préfère, même si c'est difficile, laisser suinter la sensation presque muette.

Malgré cela, malgré l'angoisse de l'échec, malgré la sottise qui frappe toujours par revers quand l'on n'a écrit que d'insipides fadaïses ; ma plume ne cessa jamais de s'affoler sur la feuille quitte à ne la laisser

jamais achever la page, comme pour mieux s'assurer qu'elle ne me quittera pas

Je crains tellement la morbide souillure que j'eusse laissée derrière moi ; je devine tant l'impossible alchimie de l'être pour espérer jamais aider à son accomplissement. Je n'en ai pas la prétention ; juste celle de laisser le moins de signes possibles ; le moins de lourdeur en tout cas.

Il est dans l'œuvre humaine une rage à lutter contre la mort et le temps qui peut séduire tant elle est tragique. Sans doute, le peintre depuis vingt ans cherche-t-il à traduire cette musique intérieure qui le hante et y parvient enfin dans cette courbure si chaste de son paysage ; sans doute le vieil écrivain, plongé mélancoliquement sur son œuvre faute de pouvoir écrire encore, en ressent-il un tel mélange d'insatisfaction fière et de tristesse exaltée qu'il reprendra une ultime fois la plume à la recherche d'une enfance où il croira entendre un dernier écho de vérité ; sans doute le jeune homme pleure-t-il devant l'avènement de son enfant. Oui, tous ils participent, chacun à sa place, à la grande lutte séculaire contre la mort sans laquelle se perdrait toute mémoire.

Mais sommes-nous si sûrs que ces espaces, mêmes intérieurs, méritent d'être retenus ? Pouvons-nous vraiment, face à la glace matinale, nous regarder et nous dire : « Je compte ! » ? L'artiste s'efface bien devant son œuvre, pour qu'elle vive. Pourquoi le père ne se retirerait-il pas devant l'enfant ?

69

Dans la fresque qu'il consacre à la création, Raphaël donne à voir le même doigt tendu que Michel-Ange mais c'est ici pour séparer terre et eau au troisième jour. Il est le savoir autant que l'être : il sépare et nomme, ciel et terre ; vivants et plantes. Puis l'homme pour réunir tout cela. Il distingue et unit.

C'est tout un.

Tout est ici ; je le sais et je le sens.

Je ne me sais que l'écriture pour ainsi à la fois rassembler et distinguer ... Alors continuons.



Envoi

12. Traces

Il est assurément des moments, tristes et gais en même temps : celui qui s'éloigne retourne incontinent son regard sans déjà plus nous entr'apercevoir ; celui qui advient porte



si loin son œil qu'il esquive ceux qui s'approchent. Ces deux-là se croiseront, parce qu'en route, il n'est ni de début ni de fin, que les sentiers se parcourent dans tous les sens. Dans les affres du périple d'autrefois, se parlaient-ils vraiment ces pèlerins ? empressés qu'ils durent être de rejoindre Compostelle pour les uns, de s'en retourner chez eux, pour les autres. Le trop jeune adulte, aux troubles pétillants ou turbulents, enfourche son avenir avec une telle impétuosité qu'il n'entend plus la parole sage de l'ancien ... quand il ne la brocarde pas ! L'aïeul, lui, patient, presque trop, désapprend de parler, renonce à conseiller, trop sûr de n'être plus entendu ; devinant bien que le temps ferait l'affaire que lui ne parvient plus à accomplir. Tous, ils se croisent... et se ratent ! comme ces aiguilles finement ciselées des horloges du grand siècle : l'une si fine, l'autre si ventruée qu'elle paraît gonflée d'une importance usurpée. Elles se chevauchent, se croisent, à intervalle si régulier qu'on y soupçonnerait quelque connivence coupable ! Las ! Elles ne pointent pas la même réalité ni ne scandent les mêmes impatiences. La première, besogneuse veut pointer loin vers l'avant et chemine avec la lenteur de

qui croit voir loin ; la seconde, empressée, néglige l'instant pour se jeter sur sa destinée.

Tous ainsi, se rencontrent et se ratent, comme si la fortune se jouait d'eux, ou que la liberté naquît précisément de cet escamotage-ci !

Je voudrais pourtant, aujourd'hui ne rien rater de cet instant si précieux où je me perds en même temps que je me retrouve, où du désert croît ce qui me désaltère.

Je ne parviens pas à oublier cet instant suave et angoissant pourtant où ma fille, pour la

première fois, m'appela papa, où j'eus, à la fierté mêlée, le sentiment d'usurper un titre qui n'était pas le mien, mais le tien. Je sus, à cette seconde, que je devais prolonger, ou le tenter du moins, l'écho de ma propre enfance, et transmettre tout ce que j'avais reçu en partage.

J'aurais, sans doute, passé mon enfance à craindre : craindre les fracas tonitruants des feux d'artifice qui ébranlaient mes entrailles ; craindre les remontrances un peu sèches que je devais à coup sûr mériter mais me laissaient nonobstant désarmé ; craindre surtout qu'un jour tu dusses avoir honte de moi. Sans doute n'eus-je jamais eu si peur que du silence désapprobateur.

J'ai tenté, dans ce chemin si chaotique, de rester fidèle aux échos lointains, mais si vivants de cette parole liée, pour moi, au silence de la paternité. Je ne sais ce que je réussis, peu sans doute ; mais tellement, pourtant : de pouvoir encore, même aujourd'hui, même à cette croisée si douloureuse, me présenter devant toi et t'assurer que de ton fils tu peux encore n'avoir pas honte.

Sans doute me crois-tu loin de cette émotion qui t'est chère, où la foi vibronne des ultimes rémanences d'Isaac et de Jacob ; sans doute devines-tu en moi l'intellectuel rassis de trop de ratiocinations stériles ; y redoutes-tu l'écueil d'une défaite programmée.

Comment te dire, qu'à ma manière, je prolonge l'écho ; que j'ai, en digne fils des siècles enfouis, pris à bras le corps les éclisses brisées de la table originelle et tenté de les rassembler pour qu'à nouveau résonne la promesse originelle, la parole donnée, la digne mélodie de la fidélité.

Je veux dire ici ce que je dois et la fierté de le devoir. Je veux écrire ici combien nous nous croisâmes sans nous manquer où je vois la grâce non de l'instant mais de l'être, d'un leitmotiv sans cesse amplifié. Des mille et une ramifications qui dessinent le parcours, nul n'est besoin de dénombrer celles que l'on doit aux siens : ce sont comme les notes obsédantes d'une musique de fond, que l'on n'oublie jamais pour s'être gravées aux arcanes profondes de notre âme ; comme ces images presque enfouies que la moindre nostalgie réparatrice réveille brusquement et qui exigent, comme une évidence, d'être recolorées au rythme des jours, des espérances et des courages.

Je crois bien que l'on ne change jamais autant que nos forfanteries nous le font ironiquement prétendre, et beaucoup plus, pourtant, que nos errances nous le laissent accroître. Comme les croches subtilement égrenées au fil de la partition, qui ne résonnent qu'unies harmonieusement à celles qui les précèdent et succèdent, nous nichons, espèces esseulées mais solidaires, sur la portée invraisemblable des temps, disposés seulement à transmettre une parole qui n'est pas la nôtre, un engagement que nous désirons ardemment devenir nôtre.

Se tenir debout, la main gauche ouverte pour saisir des temps enfouis ce qu'il importe de ressusciter, la main droite tendue pour offrir à ceux qui nous suivent, cette flamme que nous nous efforçâmes de ne pas laisser s'éteindre. Toi, à ma gauche, mes filles à ma droite, formez tout mon être, et le sens si gourde, dont je désire réverbérer la rémanence. Ne pas être en quête du passé, comme d'un vain remord, mais au contraire comme d'un effort engagé depuis toujours à ne rien laisser se perdre dont nos poursuivants pussent avoir besoin.

Ce sens, c'est celui d'une famille, d'un peuple, d'une alliance jamais satisfaite, qu'importe, c'est tout un, car tout l'engagement de l'être ; dans l'être. Savoir que jamais l'on ne sera le dernier chaînon car devant nous pointent déjà les impétuosité qui nous dénieront pour consentir demain ; qui se dresseront bientôt pour un jour se tourner vers nous et ten-

ter d'y recueillir ce chéneau qui nous soutint, ce refrain lancinant qui nous porta, et que nous rapportons désormais.

Je sais, je devine, je sens plus que je ne puis la comprendre ce tourment à être qui te vit embrasser la vie avec la retenue d'un sage grec à qui on ne la fait pas, ou plus ; mais la saisir à pleine main néanmoins, soutenu que tu fus, étayée que fus ta peine par cette rage de vivre, et ce plaisir inextinguible à vivre de celle qui t'accompagne et que tu nous offris comme mère.

Je suis le fils, écartelé de cette synthèse impossible, mais entêtante, obstinée et impérieuse, entre l'amour de la vie, et l'impuissance à la saisir ; entre la rage du désespoir et le courage obligé ; je suis le fils de ces routes ici entrecroisées où l'ambivalence me pousse sans cesse à ouvrir les mains et saisir les choses, les êtres et les pensées pour les mieux enrober d'être et d'amour ; et me retient en même temps dans la tristesse sourde de demeurer comme étranger à moi, aux autres, aux choses. Comme si quelque chose d'irréparable avait été commis, et le fut, mais qu'il fallût pourtant, encore et toujours, prolonger l'effort si surhumain de n'être qu'humain.

72

J'ai appris cela de toi, de vous deux, comme un rêve impossible, comme d'une utopie qui trouvât néanmoins sa terre, qu'il était toujours souhaitable, mais impérieux en réalité, de tenter cette aporie invraisemblable d'aimer en soi cet humain qui brame et semble ne pas vous aimer ; de croire en cette humanité qui étouffe et nous étouffe mais demeure notre unique horizon ; pourtant.

Imiter le Seigneur qui baissa les yeux devant l'ignominieuse réalité de l'humain, sans détourner le regard, c'est aujourd'hui, demain ne succomber jamais, tenter toujours l'alchimie improbable où le rêve s'allie au possible pour inventer cela seul que nous reçûmes en héritage, et devons transmettre : l'amour, le chemin et la vie.

Je te le dois, je vous le dois et en veux rendre grâce ; à toi, à vous.

Et tenter de ne pas démeriter en espérant le transmettre à mon tour



13. Tes bancs

Paysages de vacances, paysages d'Autriche, où vous aimiez nous emmener et qui, parce que les vacances y étaient longues, devaient bien représenter notre part de nature que l'urbanité de notre famille nous avait dérobée !

Strasbourg d'un côté, où nous passions chez les grands-parents presque toutes les vacances intermédiaires, la lorraine houilleuse où nous habitions, de l'autre; les alpes tyroliennes fermaient ainsi le triptyque de nos paysages intérieurs !

La magie de l'enfance était garantie par ces escapades agricoles sur le tracteur où le paysan s'amusait de nous voir monter - les avions nous attendues aux lueurs matutinales ces premiers toussotements d'un moteur déjà épuisé qui nous précipitaient hors du lit trop inquiets de voir le tracteur ne pas nous attendre! - la rigueur parentale l'était par ces promenades qui nous faisaient regretter les siestes obligatoires de notre prime enfance, promenades où notre père s'épuisait à nous intéresser aux noms des fleurs, des arbres et notre mère s'amusait de nous entendre profaner le recueillement un peu trop luthérien à ses yeux que nous étions supposés manifester devant les beautés de la nature ! Et nous faisions ainsi le tour de ce plateau adossé à la montagne, nous asseyant parfois sur ces bancs fichés aux bords des précipices vers quoi je me penchais, fasciné et craintif !

73

Je crois bien que j'avais peur de ces précipités sauvages.

Tu tenais de ton père le goût des escapades et autres excursions : sans doute t'offrirent-elles les seuls moments de complicité avec cet homme dur et maladroit qui n'a pas su trouvé le chemin de ton âme. Tu parlais souvent de cette promenade en Auvergne durant la guerre, en 41 sans doute, dont il demeure quelques photos, qui représenta le dernier moment d'intimité avec celui que tu ne devais plus jamais revoir ! Je te vois, adolescent dégingandé, figé par l'artifice de la pose photographique, coincé entre ton père et ton oncle Jean : que savais-tu alors des agissements clandestins de ton père, que savais-tu de la guerre dans laquelle tu serais bientôt précipité à ton tour, avant tes dix-huit ans; pouvais-tu deviner que ce serait ta dernière photo avec ton père, que tu ne découvrirais que beaucoup plus tard dans un livre, l'ultime photo de ton père, prisonnier à Impéria !

Tu l'as souvent suggéré: ton enfance ne fut pas heureuse, balloté entre une mère plus soucieuse de sa position mondaine que de son fils, et un père, trop absent, ne rejoignant le domicile qu'au soir pour gourmander un fils pas assez sage que l'on avait abandonné aux soins d'une gouvernante ! Tu es ailleurs, tu l'étais déjà, tu le seras resté !

Enfant, m'intriguait ta capacité à te perdre ainsi dans d'interminables silences que semblait justifier la beauté des paysages : j'enviais ce que tu pouvais y déceler, comme s'il était quelque trésor qui se fût dérobé à mes yeux, ou qu'un mystère que toi seul eût

découvert se nichât d'entre les crevasses et les cascades des alpes tyroliennes.

Je réalise que j'ai finalement plus de photos de toi regardant des paysages que fixant l'objectif : seul ou avec maman, tu laisseras derrière toi l'image d'un homme silencieux, rêveur, contemplatif ! On aimerait y deviner un sage ou un métaphysicien mais tu es trop épris de certitudes et d'absolu pour véritablement aimer la spéculation: tu n'aimes pas les idées, mais l'être seulement dont tu quêtes l'éclosion tel le sage de la caverne platonicienne ! De cette caverne tu t'es effectivement extirpé, ou plutôt on t'en a arraché sans que le désir te prit d'y revenir jamais autrement que par hasard, mégarde ou contrainte.

Je ne puis même pas dire que j'ignore ce qui dans ta vie s'est passé qui te fit tel, je le sais ! Je pense souvent à cette formule de S Veil qui, évoquant les rescapés des camps, justifiait leur silence par l'inévitable incompréhension qu'ils suscitaient ! ils étaient passés de l'autre côté, disait-elle en substance !



Oui, sans doute étais-tu de l'autre côté, me semblant toujours devoir fournir des efforts incommensurables pour rester avec nous, mais sans la guerre, aurais-tu été autre ? Je n'en suis pas certain, vraiment !

Assis sur ton banc, t'extasiant devant les beautés de la nature mais ne parlant que lorsqu'on t'y invitait, seul souvent, avec elle parfois, ton regard semblait se perdre au lointain !

Je sais qu'il s'est perdu désormais, et que ces bancs, désespérément, resteront vides !



14. Souvenirs

Comment écrire sur elle sans tomber dans le pathos ? Comment ne pas écrire sur elle qui est partie ; qui attendait tellement cela.

Je ne veux pourtant pas la laisser s'éloigner sans au moins suggérer tout ce que je lui dois. Oh je sais bien : les mères de garçons sont envahissantes et demeurent pour eux comme une intouchable icône. Elle ne l'était pas : fière de ses garçons, assurément mais à sa manière discrète. Et même si je l'entends encore me dire ferme ton manteau il fait froid ce n'était finalement que pour payer son écot à cette maternité que nul ne saurait désapprendre.

Elle était la femme d'un seul : mon père ; et n'attendait que de le rejoindre car de ceci elle était assurée : de l'autre côté elle allait le retrouver. Je ne peux même pas écrire que cet amour fût envahissant ou qu'il nous exclût : elle parvint tout au long de notre enfance à ménager le temps de ses fils et celui de notre père sans que nous en soyons jamais lésés. Mais si vocation elle se sera donnée, ce fut bien celle-ci : l'accompagner, l'épauler lui qui en avait tant besoin.

Comment ils se sont rencontrés ? je le sais à peu près ; je sais surtout que ce fut un peu comme dans les contes où l'éclair fut

assez vif pour briser la nuit où mon père se fut laissé enfermer . Il vit enfin une rive où accoster ; une vie enfin offerte après tant de dénégations. Elle, séduite par ce grand ténébreux se nourrissant de musique, de poésie et de blessures ouvertes, vit un continent s'ouvrir et la trappe rabattue de la tragédie. Elle laissa tout pour lui, son métier tout juste commencé ... en ces temps-là la chose était ordinaire. Il m'arrive néanmoins de songer qu'elle épousa mon père comme on entre dans les ordres, non tant pour fuir, que pour s'ouvrir les portes de l'infini...

J'ai retrouvé ces derniers jours, son journal intime et ses lettres à mon père : je n'ai pas voulu les lire ni pénétrer une intimité qui leur appartint mais je sais que leur rencontre emporta tout et dévia des routes



75

qui semblaient toutes tracées. Je garde le souvenir de ce regard qu'elle offrit à mon père à son dernier

retour d'hôpital, tendre bien sûr, ivre de sollicitude assurément, mais amoureux surtout : subitement ils avaient vingt ans ! Ma vie durant, plus ou moins consciemment, j'y aurai vu un modèle que je ne sus accomplir.

Peut-être est-il trop difficile de relier ainsi les deux rives : eux parvinrent à éclairer l'ilot de leur intime ; se refusèrent, plus que n'échouèrent d'ailleurs, à parcourir l'espace ouvert de la socialité, de l'amitié ; j'ai réussi à peu près ce dernier et me réjouis de la force

que me donne l'amitié mais ai sottement laissé se galvauder la friche de l'intime.

Il y a quelque chose dans cette famille, décidément, qui signe l'inachèvement.

Mais il est d'autres rives encore !

Elle, issue du monde ouvrier, dont elle conserva la fierté tout autant que la solide envie d'en sortir sans jamais céder à la tentation de le renier, exhalait tout ce que l'Alsace pouvait suinter de gourmandise certes mais d'austérité luthérienne. Trop vite grandie par la charge d'une soeur dont il fallut s'occuper et les frasques d'un père que la dive bouteille autant que l'ennui tenaient éloigné du foyer, elle avait l'âme d'une protectrice. Plus mère que femme, peut-être ;

76

sans doute. Et ce n'est pas l'intime fêlure de mon père, fracassé par la guerre, les camps et une jeunesse solitaire qui en réfréna l'élan. Assurément elle dut pour lui conjuguer amour, tendresse, complicité mais je la devine malaisément passionnée. Ou alors à sa manière à elle, pudique, pour ne pas écrire pudibonde. Elle aimait la vie contrairement à mon père qui s'y attardait, faute de mieux, parce qu'il le fallait bien mais que tout appelait ailleurs. Elle le retint, de longues années et m'étonne encore du miracle, qu'elle créa, de lui faire désirer l'avenir de ses deux fils quand il s'en refusait un pour lui-même.

A sa façon, elle incarnait une des deux rives de mon histoire : elle, c'était la Kru-tenau, aujourd'hui quartier propre et bobo comme on dit, quand il était autrefois celui, mal famé où l'on s'abstenait d'avouer habiter quand à l'opposé mon père représentait la Robertsau, ses rues chic et son avenue droite et fière flanquée d'hautaines villas. Elle a réuni pour nous ces deux mondes dont je suis pétri, sans y pouvoir mais, sans parvenir ni plus à y appartenir qu'à le désavouer.

C'était au fond une grande amoureuse qui aimait les siens, bien sûr mais les autres. Chez elle, cette mansuétude, qui allait ra-

rement jusqu'au geste, mais éclairait son regard lui faisait toujours souligner ce qui chez l'autre était aimable plutôt que de brandir les faces sombres. Elle ne jugeait pas ! jamais ! c'est une grande qualité. Elle ne demandait rien pour elle mais s'enquerrait d'abord de ce qu'elle pouvait faire pour vous. Empesée dans un corps trop gourda et lourd pour elle, elle apprit au contact de mon père qui n'aima rien tant que le silence méditatif, à s'enfermer dans l'étroit cercle de sa famille ; désapprit de nouer quelque amitié que ce soit. Elle dut en souffrir peut-être, à moins que sa peur du monde extérieur ne l'y confortât. Ces deux-là vécurent seuls, ou presque. Ils se suffisaient à eux-même et je ne puis m'empêcher de songer que c'est à la fois digne et bien dommage.

Dans cette famille on se s'embrassait pas ; ou seulement les très jeunes enfants. La tendresse ne passait jamais par le corps : on ne se touchait ni ne caressait ! non plus que par le verbe : on eût même cru déchoir d'avouer un sentiment ou son émotion. Ne restaient que les regards : mais les siens emportaient tout. J'eus, je le sais aujourd'hui, du mal à désapprendre ce mutisme du corps et mes filles me disent encore combien j'eus difficulté à leur dire que je les aimais quand même elles l'eussent toujours su et vécu. On n' imagine pas l'effort qu'il me fallut déployer pour saisir une main, embrasser ! Quelle entrave me retenait à dire je t'aime ou je suis fier de toi à l'une de mes filles ! où j'ai longtemps considéré autant d'impudeur que de pléonasme. Sottement ! J'y parviens désormais ; un peu ; mieux. J'ignore encore à quoi je dois cette ankylose : à toi, ma mère ; à cet engourdissement huguenot de l'âme ; aux lourdeurs teutoniques ; à mes propres peurs ? qu'importe d'ailleurs puisqu'elle me fit ne jamais être gêné de tes retenues. Et toujours soutenu par tes regards.

Pars l'esprit apaisé : tu as eu la grâce de nous offrir une enfance joyeuse, une jeunesse sereine. Rien de ce que je te dois ne m'entrave ; tout m'y révèle.

Merci Maman pour tout !



15. Leçons ...

Je rassemble ces textes, parfois épars et je comprends que si y domine une invraisemblable pudeur que contredit mon désir de laisser ici quelque témoignage, pour mes filles, mes petits-enfants, s'y révèle aussi un incroyable blanc : rien, ou presque - quelques allusions ici ou là - hors de mes années d'enfance, comme si l'adulte que je fus n'avait pas existé ou se résumât à ce qui le précéda.

Durant ces trente années qui me séparent de l'enfant et de l'adolescent que je fus, et avant que d'entrer lentement dans les lueurs atones de la vieillesse dont je parcours prudemment désormais les prémices, j'aurai pourtant, comme tout le monde, travaillé, *fondé* une famille, comme on dit, espéré des jours meilleurs, affronté quelques épreuves ... mûri, comme on dit encore. Perdu pas mal d'énergie, beaucoup de puissance, gagné sans doute un peu d'expérience, joli euphémisme pour ne pas écrire sagesse qui eût été inconvenant voire prétentieux.

S'il fallait faire un bilan - mais n'est-ce pas prématuré ; mais n'est-ce pas vain ? - je crains qu'il ne fût assez pauvre : au regard des aspirations, des ambitions, des engagements de mes vingt ans, que de perturbations, que de renoncements, que de vanités ! Qu'y ai-je gagné ? peu ; égaré, beaucoup ! Change-t-on vraiment ? Suis effaré, au regard des incroyables pulsions et efforts de l'enfance et de l'adolescence, à la mesure de ce qui fut alors ensemencé, de l'indigence de la récolte comme si les tensions adultes n'avaient été que dévoiement, égarement, perturbation ou qu'à l'effort consacré à la belle besogne, ne dut répondre que la fuite, la perte ...

78

J'aime assez que le dictionnaire propose à adulte les synonymes de mûr ou de sérieux : voici résumée, en deux mots, la fatuité bourgeoise ! Le souci mis à proposer à mes étudiants de quoi nourrir leur fraîche intelligence, le soin consacré à la famille, où je voyais l'autre pilier de ma vie, comment désormais en mesurer la pertinence. L'ambition ne manqua pas de dignité ; la hauteur n'y fut pas toujours. Mais ce n'est pas cela qui me tarabuste ; plutôt la sensation étrange de l'aberration, du fourvoiement comme d'une planète qui eût malencontreusement quitté son orbite native.

Vivre avilit ? non, peut-être pas ; ou pas nécessairement ; mais égare, à coup sûr. Que d'énergie à lire des travaux qui s'oublieront aussi vite qu'écrits ; à boucler une fin de mois aussi tragique que la précédente, menaçante que la suivante ! que de soins à illuminer les jours de l'autre que le quotidien engluera nonobstant. J'ignore ce qu'est la puissance mais mes entrailles auront porté jusqu'au dégoût la mélancolique vanité de l'effort. La place décidément avait tort : le battement d'aile du papillon ne provoque rien, non plus que le déploiement vertigineux de la volonté : chose extraordinaire, rien ne s'en suit ; jamais. Et l'être glisse d'entre vos doigts, toujours. La vie est ailleurs ; décidément.

N'y pas voir l'amertume d'une vie ratée, mais la seule question qui vaille, métaphysique : qu'est-ce que vivre ; exister ?

On a beau se dire - pour se consoler ? - que l'existence est faite de l'amoncellement de petites choses, d'événements anodins ou qu'il ne fût pas nécessaire pour vivre pleinement sa vie d'accomplir des œuvres exceptionnelles, il n'empêche que demeure, moins comme un goût amer ou une déception, moins comme un regret et sûrement pas comme un remords, mais assurément comme une vacuité désormais impossible à combler, la certitude d'un inachèvement - d'ailleurs plutôt rassurant pour ce qu'il paraît justifier le peu d'avenir qui demeure.

J'ai regardé la vie de nos parents à l'heure de leur disparition, mais si j'aurai résisté sans grande difficulté à la tentation de les juger ne voulant garder en mémoire que ce qui, de précieux, me fut transmis par eux, et au cœur l'immense reconnaissance, mais, devant ces deux-là qui chacun à sa manière choisit un jour de s'en aller, je n'ai pourtant pas su éviter la question ni de ce qui nous retenait, ni de ce qui nous justifiait.

Le moins glorieux mais sans doute le plus proche de la réalité serait d'écrire *l'habitude* ; le plus évident mais le moins vrai serait d'écrire *la peur de la mort* mais je crois que, bien plus que de peur, nous souffrons d'une débile mais récidivante impuissance à imaginer le rien. Pourquoi donc nous acharnons-nous, au prix de tant d'efforts, de tant de gesticulations et, parfois, de tant de rodomontades rhétoriques, à contrefaire ainsi l'important quand tout nous oppose l'insignifiance ?

J'ai aimé longtemps cette idée, puisée chez Sartre, que nous fussions condamnés à être libre, que si, effectivement, trônait l'absurde, il nous revenait de donner nous-mêmes, pour nous-mêmes un sens à notre existence et que si, certes, rien d'extérieur ne le pouvait justifier, à l'inverse rien non plus ne l'invaliderait jamais. *Eloise dans le cours infini d'une nuit éternelle*, écrivit Montaigne : cela me va. Déchirure subreptice dans le drapé de l'insignifiant plutôt que couronne de la création ... au moins ceci nous convoque à l'humilité plutôt qu'à la vulgaire boursoufflure.

Je l'y retiens ce que mes parents nous enseignèrent et qui m'habite encore tellement, qui me paraît à ce point trivial que je ne songeais même pas à le mentionner : non pas le culte du travail mais celui du mouvement. Bien sûr, je suis de mon époque et fus baigné dans cette idée pas forcément sotte mais si aisément manœuvrière qu'il ne fût pas d'autre voie digne pour s'affirmer que le travail ; mais j'appris surtout d'eux, en tout cas, que ceci, bien au delà de la simple profession que l'on exercerait, quand même il fût préférable de se la choisir prudemment et soigneusement, engageait la totalité de nos actes, qu'ils fussent techniques ou personnels. Ne jamais rester immobile ni inerte, être toujours en chemin, bâtir, projeter ; échanger.

L'impérieuse obligation de l'œuvre !

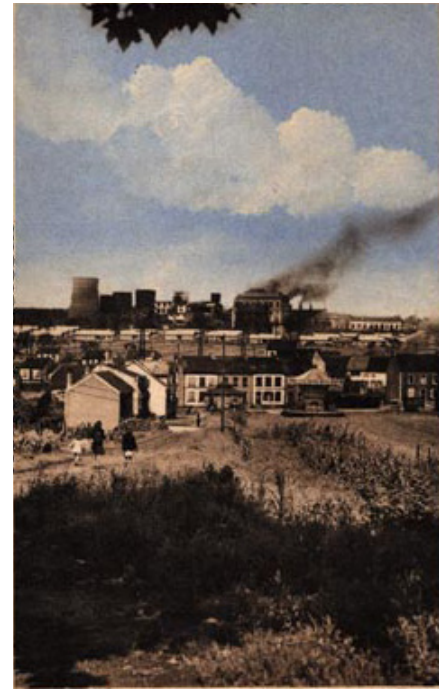
Sans doute ceci eut-il à voir avec la paresse entendue comme péché capital à condition d'y voir non pas une faute gravissime mais plutôt ce qui, par infernal engrenage, vous enclencherait toutes les autres défaillances ... Toujours agir, toujours propulser, impulser. Le mouvement pourtant ne se réduisait pas à l'acte et j'eus la chance au fond de n'avoir pas de géniteurs qui se fussent offusqué d'un enfant lisant et à qui on eût dit *fais quelque chose plutôt que de traîner* ... Oui j'eus la chance, pour moi précieuse, de naître dans un espace où la pensée appartenait au registre du mouvement. Sans l'expliquer, ceci m'autorisa en tout cas de choisir un jour cette voie plutôt que celle de l'établis ou de l'entreprise.

M'eût-on demandé, à vingt ans, ce qu'exister signifiait, j'eusse assurément répondu *penser*. Je crois bien, quarante ans plus tard, ne pouvoir fourbir d'autre réponse. À quoi j'ajouterai seulement - mais n'est-ce point même inclination ? - *écrire*.

Pourquoi choisis-je cette pente-là plutôt qu'une autre, plus pragmatique, plus conventionnelle ? Je ne saurais tout à fait le dire même si je le dois assurément à un paysage familial et à une époque plus soucieuse de culture que la nôtre qui paraît avoir renoncé à toute aspiration autre que l'idolâtrie de la marchandise. Être enseignant m'était une évidence et le choix de la philosophie tint pour l'essentiel à la rencontre d'une enseignante charismatique mais c'est trop peu de le simplement décrire : métier et spécialisation m'entraînaient trop uniformément hors des sentiers ordinaires pour que ce fût

seulement l'effet du hasard ou d'influences convergentes.

Aujourd'hui encore je regarde ces années, qui me firent, non tant avec nostalgie qu'étonnement : il serait vain de dire qu'elles furent les plus belles ; assez juste qu'elles furent décisives. Assez étonnant en tout cas qu'elles me ressemblassent à ce point. L'adolescence fascine pour cette savante intrication où se nouent presque définitivement fil de chaîne et fil de trame, rassemblant en un motif unique tout ce qui d'épars et d'hagard se fût autrement effiloché. Moment mystérieux où de la gangue s'extirpe malaisément un être, moment unique où tout paraît encore possible, l'un et son contraire, qui ne le sera bientôt plus - ou pour longtemps. Que s'y jouent des déterminismes sociaux et psychologiques, je n'en doute aucunement mais ils resteront insuffisants à justifier le fin agencement qui en résultera.



80

J'ai grandi dans une région - la Moselle - un milieu - un bassin dévoré par les mines de charbon et qui appelait dès quatorze puis seize ans tous mes camarades de classe - qui n'étaient pas tout à fait les miens. L'industrie avait pu marquer l'histoire des miens, ces derniers s'en étaient récemment démarqué : du côté maternel la souche ouvrière affleurait encore ; du côté paternel, la fibre patronale s'était émoussée sans pour autant taire l'exigence bourgeoise. Je suis le fils hybride de cet entre-deux qui m'interdit à jamais de considérer l'ouvrier avec cet ignoble mépris que le bourgeois lui réservait souvent mais en même temps de désirer jamais en être. Je me sais avoir affecté souvent, par coquetterie et parfois provocation, de cultiver ces petites différences : n'appartenir pas à la classe ouvrière mais ne pas me reconnaître dans cette bourgeoise assurance qui me révoltait ; être alsacien en Lorraine ; être juif dans un espace que catholicisme et protestantisme se disputaient tant en demeurant rétif à toute religion ; être de la frontière, toujours, ni tout à fait d'ici ni vraiment de là, ravi en fin de compte d'être français pétri de culture germanique ...

Oui sans doute tout ceci m'aura-t-il bâti : ce n'était jamais anodin, dans mes classes primaires, d'être un fils d'instituteur ; non tant à cause du reste de prestige qui lui était encore attaché que pour cette mine qui ne clôturerait pas prématurément mes études. Il



était évident, tacite mais péremptoire, à mes yeux comme à ceux de mes camarades, que j'échapperai aux mystères de l'enfouissement minier, entrerais bientôt en sixième - ce qui à l'époque n'était pas automatique - bref ferai des études. Mais il y eut plus. Mon père avait bien été contraint de s'inventer un métier : héritier désargenté d'une famille disparue dans la bourrasque, il n'eut pas, comme son père le dut avant lui, à renoncer à ses envies pour diriger une entreprise qui n'existait plus ; ce fut d'ailleurs sa chance. Mais, inconsciemment, en bon bourgeois qu'il

était, il chercha du côté de la culture de quoi enrayer la dégringolade sociale où les cir-

constances l'avait plongé. Mais ce qui, pour mon père, fut une solution, en même temps qu'une aubaine - lui qui passa son bac à la Libération, profitant d'une session spéciale réservée à ceux qui, prisonniers, déportés etc, étaient rentrés tardivement d'Allemagne mais incapable psychologiquement de poursuivre des études et intégra l'enseignement sur le tas, sans avoir fait Normale, profitant du manque cruel d'enseignants, inventant au jour le jour ce métier qu'il a aimé - oui, ce qui pour lui fut une réponse, somme toute sociologiquement assez logique, n'aura jamais été pour moi qu'une évidence : je n'imaginais pas devoir quitter jamais l'école et je rêvais enfant d'être instituteur puis, à mesure que défilèrent les années, professeur de collège, de lycée puis d'Université.

Il y a décidément, dans la conjonction de l'enseignement et de la philosophie quelque chose de l'ordre de la fuite ou de la peur qui me rappelle Nietzsche brocardant les philosophes impuissants à vivre et à circonvenir quelque vérité-femme que ce soit ; qui me le suggère trop pour ne pas me troubler. Serais-je un de ces enseignants si réticents à grandir qu'il se réfugiat dans une école qu'il ne voudrait quitter pour rien au monde ?

Je me suis souvent moqué de cette définition freudienne de la normalité - *aimer et travailler* - où je pointais aisément un invraisemblable conformisme petit-bourgeois ; j'y compris un jeu sophistiqué de compensation où ce qu'il fallait bien concéder au principe de plaisir comme écôt à la vie devait bien être sublimé par un agir tout entier grevé du principe de réalité, où l'amour recevait vocation à panser les plaies provoquées par une réalité interdisant à jamais la satisfaction entière de nos désirs en laissant filer, un peu mais surtout pas trop, cette once de plaisir rendant supportable la chappe de plomb de la frustration nécessaire. Un jeu, oui, une combinatoire sans doute, où travail empêcherait tout dérapage du plaisir ; ou amour, bien encadré, insufflerait suffisamment d'énergie et de satisfaction pour persévérer dans le labeur.

81

Elle avait pourtant pour mérite - sordide - de fixer les seuls pôles où l'individu eût quelque marge de manœuvre : choisir (?) qui aimer et où travailler ; fixer la forme que prendrait la double contention de notre présence au monde. Elle a pour intérêt, néanmoins, de nous renvoyer à l'autre. Elle dessine pour moi, ce qui de ces trente années que je tues, doit être dit, en dépit des réticences.



16. Travailler

Commencer par le plus facile, mais non par le moins engageant. Cela fait depuis maintenant quarante ans que je travaille sans discontinuer, presque exclusivement dans la transmission avec un plaisir constant.

Je ne me voyais pas travailler, une vie durant, avec des dossiers : l'enseignement y pourvut. Je crois bien n'avoir eu, en commençant, que des élèves à peine plus jeunes que moi et d'avoir ainsi eu constamment devant moi un public à l'âge identique m'aura empêché de voir passer les années. Ou de ne les sentir que par saut brutal.

Échapper - presque entièrement, aux corrections près - à la routine de tout métier ; pouvoir conjuguer moyens de subsistance et plaisir m'aura été grâce véritable dont je suis reconnaissant. Je n'écrirai pas que j'en eusse la vocation : personne ne m'aura appelé à rien et il y aurait quelque insupportable présomption à prétendre que j'y fusse naturellement prédisposé. Car se jouèrent ici tout autant improbable conjonction qu'inavouable faiblesse.

Pour autant me laisse interdit cette conjonction, pour moi si précieuse, du plaisir et du labeur. Tout dans nos éducation et culture - Freud ne me démentirait pas - nous aura appris que ces deux-ci étaient incompatibles au point que celui-ci ne fût qu'homéopathique compensation - consolation ? - de celui-là ; tout dans nos morales avait fait du labeur cet objet terriblement singulier d'être à la fois signe de culpabilité et moyen de se racheter, cet objet un peu étrange qui, d'être cette ardente obligation au mouvement que j'évoquais, n'en cessait pas moins de demeurer synonyme de souffrance, d'ennui au moins ; de contrainte, en tout cas. Or voici que nos idéaux les plus intimes - ce fut en tout cas vrai pour moi - poursuivent l'Eden d'un labeur jouissif. Est-ce sagesse ou perversité accomplie ? Je ne puis oublier que jamais une prostituée ne s'aventurerait à mélanger travail et plaisir ; jouissance et rémunération. Seraient-elles plus morales que nous !

Serait ce balayer toute frontière d'entre l'intime et le public que cette étrange configuration où il y eût plaisir que l'on pût avouer ? Même aujourd'hui j'ignore si cela revient à envahir l'intime de public ou au contraire à embellir le public d'intime. Dire en tout cas combien je ressens comme une chance invraisemblable, une richesse à nulle autre comparable, d'avoir pu ainsi éprouver plaisir à œuvrer ; d'avoir pu tisser lien qui, certes, ne les mélangea pas mais autorisa néanmoins continuité harmonieuse d'entre ces deux sphères et d'avoir pu ainsi être moi-même quoique je fisse.

Et si résidait ici pire souffrance ordinaire, pire crime que la modernité inventa que d'enchaîner ainsi à un ouvrage qui ne nous correspondît point ?

Voici en tout cas certitude qui m'habita tôt : il n'est pas de plus grande richesse que de pouvoir se préserver du temps autre manière d'éviter la tentation piègeuse de se consacrer exclusivement au travail. Engrenage délétère qui vous entraîne toujours loin de soi, à quoi j'aurai d'autant moins échappé qu'elle prit les figures de la passion.

Voici étrange combat - ne pas se perdre de vue - où les deux sphères se disputent l'hégémonie quand il eût mieux valu les combiner harmonieusement, combat auquel nul ne peut se soustraire, à quoi nul n'est vraiment prêt mais qui vous détermine lourdement - et pour longtemps.

Se préserver du temps, pour penser, pour aimer ; pour se recueillir. Où à sa façon Freud pointa de la normalité non une définition mais une dynamique. Tout m'aura parfois semblé

être agencé en sorte de vous perdre : si j'ai considéré fallacieux le modèle cartésien d'une âme qui prît soin de douter avant d'agir parce qu'il me sembla qu'entre pensée et action se jouait une spirale sans fin et faux celui platonicien qui voulut réserver la philosophie aux temps adolescents de la formation, j'ai vite compris combien les doubles contraintes du travail et de la famille étaient chronophages - pas toujours pour le pire, mais si rarement pour le meilleur : la socialité est un trou noir qui engouffre tout ce qui le frôle mais ce serait illusion que d'imaginer que l'intime ne le fût point à son tour. L'un et l'autre, jaloux à l'extrême des prérogatives de l'autre, épuise l'énergie autant que l'horizon et se donnent pour des totalités en dehors de quoi il ne subsisterait aucune valeur.

Oui, je saisis aujourd'hui combien, dans la formule freudienne, le mot important résidait dans la conjonction, si délicate à inventer à quoi tout nous invite ; à quoi beaucoup nous empêche. Si bonheur il y a, incontestablement il doit résider dans cette improbable alchimie.

J'y échouai pour ma part. L'ironie veut que j'y crus longtemps avoir réussi. Je sais simplement, désormais, combien il est douloureux d'y manquer ; combien souvent l'un compense des échecs de l'autre et qu'à l'ordinaire on parvient à supporter les manquements ou échecs de l'un par les illusions de réussite de l'autre. J'eus la chance, en dépit des péripéties, de trouver dans mon métier, assises suffisamment solides pour me donner le courage de continuer quand ce fut dans la famille que je crus les avoir trouvées mais où finalement elles manquèrent le plus cruellement. Quitte à payer une réussite par un échec, aurais-je préféré l'inverse ? J'aime à le croire... sans en être tout à fait persuadé.

J'évoquerai plus loin mes échecs, puisque je me suis engagé - au moins pour mes filles - à dire qui je crus avoir été mais le plus amer demeure la certitude où je demeure d'un tourbillon de petites contraintes et de médiocres nécessités qui m'entraînèrent où précisément je m'étais résolu à ne jamais aller.

Je crains bien ne pas savoir faire avec les choses : la matière me demeure étrangère. Vivre revient pourtant à y patauger et seuls, finalement, m'importent les êtres qu'on y peut rencontrer. Je m'amuse parfois de ce destin qui me fit un corps empesé quand je me rêvais aérien : ma béance est ici d'avoir un corps mais de ne l'être jamais. D'avoir toujours plutôt été entravé qu'exalté par lui. Est-ce pour ceci que je préférerai l'idée à la chose ou que j'insistai plutôt sur les représentations qui s'insinuaient d'entre nous et les choses ? Sans doute. J'ai tendance à en faire une généralité mais, pour moi au moins, je crains bien nous ne saissions jamais les choses ; au mieux leurs représentations ; qu'il n'en aille de même pour les autres.

Il n'est, dès lors, pas si étonnant que je crusse mieux réussir - ou moins échouer - dans ce que mon métier recelait de pensée que dans mes amours... On ne se refait pas !

J'entrevois le parcours divisé en trois tiers, dont le premier fut d'apprentissage et de formation, dont le second - est en passe de s'achever - aura été de perdition ; quant au troisième, qui s'efforce de reprendre la route où elle fut délaissée, et de renouer les fils négligés, pourrait être de se trouver enfin. Mais c'est vrai, en écrivant ceci, je ne parviens pas tout à fait à taire l'horrible sensation d'un temps, sinon perdu, en tout cas gaspillé.



17. Nouer ce qui du temps divise ; retrouver ce qui accueille

Je n'arrive pas à oublier que le temps est d'abord acte de division - *τεμνω* – qu'il a affaire à cette portion de territoire que l'on réservait aux chefs, ou à la prière. Tout incompréhensible ou indéfinissable qu'il demeure, à cause de ceci peut-être, le temps participe du sacré.

Aujourd'hui - sera ce encore le cas demain ? - ce n'est pas la mort qui m'inquiète, pas même encore la déchéance ; mais l'incertitude de l'accomplissement.

Je ne suis jamais parvenu à me résoudre à l'idée que vivre consistât exclusivement en cette agitation parfois si frénétique qui vous arrime à la matière, à ces impératifs qui cessent de valoir sitôt que l'on quitte l'atelier, le bureau ou la classe, à ces urgences qui paraissent rien moins qu'impératives sitôt qu'on délaisse le foyer ... Que d'ineptes gesticulations, décidément, pour parvenir à seulement survivre !

Demeure dans un coin de ma tête, l'illusion - immature ? - réquisit de l'adolescence peut-être, que l'essentiel fût ailleurs quand même il fallût sans doute en passer par là.

84

Non que je me crusse destiné à quelque exceptionnelle œuvre, non ! cette prétention, je ne l'aurai jamais nourrie, mais bien plutôt que j'eusse la certitude, ancrée comme une obsession, de n'être pas tout à fait de ce monde, ou de n'y être que de manière terriblement transitoire. Que vivre était assurément colline d'apprentissage, d'épreuve et de formation, mais que d'exister il en allât de bien autre chose !

Il n'est pas possible qu'exister consiste exclusivement à pourvoir aux menus plaisirs et besoins de la bête qui rée sous le vernis craquelé de la civilité : si être au monde recèle quelque chose d'universel - et en ceci je crois toujours que Sartre eut le mot juste - c'est bien dans la contrainte où nous sommes jetés de nous devoir inventer un sens, un chemin qui nous arrache à l'absurde.

J'ai appris au fil des ans à être patient ; demeure pourtant l'obsession, après y avoir tant succombé, de ne pas perdre de temps !

Au commencement était le Verbe et le monde ne l'a pas entendu : mais ce Verbe est logos, ce qui rassemble, réunit, recueille - l'antonyme exact du temps. Je ne connais pas de geste plus essentiel que cette main qui se tend vers l'autre, qui rassemble en bouquet l'intrigante mélopée de la vie pour en faire mots ou rythme, qui du bruissement originaire sarcle et laboure. Au commencement est le lien et celui-ci précède l'existence : je ne connais pas d'autre métaphysique.

Je n'ai pas le pessimisme chevillé au corps et ne pourrais souligner à l'instar de Cioran *l'inconvénient d'être né*. Pourtant, exister c'est aussi perdre. Et pas seulement son temps. N'aurais-je pas eu la chance d'être enseignant, et l'espérance sous l'impératif professionnel de pouvoir, si peu que ce soit, transmettre néanmoins, alors oui j'aurais eu la certitude de m'être totalement perdu.

Quel est donc ce cri que l'on tente d'étouffer sous tant de gesticulations ?



18. Provoquer

1. Définir sa posture

Être enseignant ? une vocation, disait-on autrefois, un métier dirait-on aujourd'hui sans que l'on puisse être certain que dans le change on n'y ait pas perdu. Se manifeste en tout cas quelque chose de l'ordre du sacré sur quoi il faut revenir.

Être enseignant c'est transmettre du savoir et, peut-être éduquer. On a soulevé beaucoup plus de questions qu'on n'en a résolues lorsque après guerre on décida de ne plus nommer le ministère Instruction publique mais Éducation Nationale. On s'y est donné une mission plus large sans s'en accorder les moyens. Dans nos clichés il y a une sorte de ligne qui file de l'instituteur jusqu'au professeur des universités, où la pédagogie semble revêtir de moins en moins de place à mesure que le savoir s'étoffe. Comme si l'école primaire délivrait peu de savoir, alors qu'il y est fondateur, ou que l'université pût se dispenser de considérer l'auditoire que pourtant elle convoque ! Dans le débat actuel, tellement redondant, visant à réformer nos programmes, où la critique du pédagogisme le dispute au conservatisme le plus nostalgique, tout le monde joue à front renversé, et semble omettre qu'il n'est de savoir que par transmission du savoir, et que si l'une ne va pas sans l'autre, ce dernier ne saurait se dispenser d'interroger les règles de sa communication.



85

Mettre l'élève au centre n'est pas reléguer le savoir à la périphérie ; se préoccuper avant tout du savoir ne saurait ignorer son destinataire, et ce d'autant moins qu'il est appelé parfois à en devenir le futur acteur.

En la sorte, derrière tout enseignant, il y a un être qui se choisit -ou se voit imposé- une posture, qui est tout sauf démocratique, mais pas moins humaniste pour autant. Il le fait en fonction de ce qu'il est, peut et croit vouloir et je crois bien qu'ici comme ailleurs, *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père*.

2. Intercesseur ?

Où l'on retrouve la dimension sacrée : l'enseignant est intermédiaire, celui qui, sur le canal, transmet et manque souvent de tout bloquer, traduit de peur de trahir ; un clerc au service du savoir mais qui ne redoute rien moins que de le parasiter et de s'en servir. Il intercède mais rapidement interdit ! Et force lui est donnée de corriger les fautes, tant l'apprentissage contrefait la morale et la culpabilité si l'on n'y prend garde. C'est pour cela que l'enseignant est usurpateur : captant à son profit l'autorité des parents voire de l'ÊTRE, il est tout sauf modeste lui qui se nomme maître – magister – quand l'homme de pouvoir sait rester discret en se terrant derrière le ministère.

L'intercession est fonction de médiation et d'échange et c'est bien pour cela que le patron des enseignants devrait plutôt être Hermès aggelos[1] que Jean-Baptiste de la Salle. Il occupe la même place, symbolique, que l'intercesseur suprême, et ce n'est cer-

tainement pas un hasard si *Paraclet* désigne à la fois le Fils de Dieu et l'avocat, celui qui est appelé auprès de, pour défendre une cause ! L'enseignant est l'avocat du savoir au tribunal du sens commun et de la convenance, avocat de l'enfant au tribunal du savoir. Il est Janus, double - au risque d'être duplice, sitôt qu'il joue son propre jeu. C'est ici tout l'enjeu de ce noble métier : risquer chaque jour de glisser du symbolique au diabolique, de la transmission à la trahison, de la présidence au parasite. S'asseoir, là contre, et subitement jouer son propre jeu, confondre moyen et fin, et se mettre devant, à quêter vulgairement l'admiration des sots et des ignorants.

3. Sage ?

Il faut relire les philippiques de Platon contre les sophistes à qui il reproche tant d'être à la fois menteurs, prévaricateurs et démagogues. Lui qui ne distinguait pas la recherche de la sagesse de sa transmission, lui qui fonda l'Académie comme Aristote le Lycée ne voyait pas autrement l'enseignement que comme une rencontre de l'autre, un effort partagé pour se déjouer des apparences, des préjugés, des facilités. Il n'est qu'à relire ses dialogues pour comprendre que si Socrate tente d'accoucher les esprits (quand un Nietzsche cherche à philosopher à coups de marteau) il ne le peut faire qu'en bousculant, ridiculisant parfois, en étant de mauvaise foi souvent, en provoquant, toujours.

4. Provocateur ?

86

Le provocateur c'est celui qui incite ou excite, ceci revient au même. Susciter une réaction, c'est dans l'ordre de la connaissance, bousculer par l'outrance, l'hyperbole ou l'inattendu ! Bien sûr il est toujours possible de déposer la connaissance au pied des impétrants comme s'il s'agissait d'un tout, achevé uniforme, homogène ! Ce qu'elle n'est pourtant pas ! Le savoir se découvre (c'est d'ailleurs le sens d'alétheia en grec : dévoilement) or ces lambeaux d'illusions, de préjugés ne s'arrachent pas sans souffrance.

Dans tous les cas, provocateur ou avocat, il n'est question que de parole : l'enseignant – celui qui donne des signes – est un beau parleur ! Stérile, pour les uns, vil séducteur pour les autres, il mime toujours la bête quand il fait l'ange !

C'est sa gloire pourtant de déranger ! En lui, biface comme Janus il y a toujours à la fois celui qui range et dérange, ordonne et entremêle, institue et bouscule. Il choque, oui, parfois, tel ce Diogène, vivant en son tonneau parmi les ordures et répudiant la puissance d'Alexandre par son magistral *Ecarte-toi de mon soleil* ! Interrogeons-nous seulement sur ce qui choque, sur cette dilection à nous vautrer dans le convenu, le politiquement correct, la bienséance ! Nul étudiant, même ceux qui s'adonnent au technologique, et surtout ceux-ci, ne sauraient se dispenser d'interroger la valeur des techniques mobilisées. C'est toute la gloire de notre liberté d'ainsi nous interdire de nous réfugier derrière l'ordre asséné, ou la hiérarchie conservée, de nous contraindre, aujourd'hui, demain, à y mettre un sens, notre sens : la tension vers l'humain !

Il est tellement plus simple, si rassurant, de n'avoir à écouter et transmettre que quelques recettes pour mieux réussir, quelques connaissances avérées, supposées définitives qu'on trimbalerait comme un viatique !

Mais non ! Vous pouvez vous offusquer ou maugréer devant tant de théories ; vous pouvez toujours contrefaire l'étudiant en fustigeant cette théorie si éloignée du réel, jamais vous ne pourrez faire l'économie de cette toute petite réflexion qui, aujourd'hui, demain, mais le plus tôt est toujours le mieux, dévoileront pour vous combien, derrière les chiffres, les bilans ou les ratios, toujours il y a des hommes que vous pourrez reconnaître ou nier

mais qui désigneront le gestionnaire que vous serez !

Alors oui ! Si l'humble montreur de signes provoque, c'est peut-être simplement parce qu'il vous appelle, vous convoque, de peur que demain vous ne soyez révoqués, sans même le réaliser !

N'être pas thaumaturge, mais seulement monstre – celui qui de ses mains montre les signes, celui qui plutôt que d'asséner péremptoirement dogmes et certitudes, conduit l'auditoire au seuil de sa propre sagesse, un marcheur plus qu'un guide car il sait la vertu du chemin et redoute les affres de la certitude.

Peut-être y a-t-il ainsi quelque vertu à l'inconvenance tant il reste avéré que le bien-pensant jamais ne fit rien avancer : les grands progrès cachent de prodigieuses ruptures quand les révolutions contrefont maladroitement de honteuses continuités. Diogène pèse plus qu'il ne croit même s'il vaut moins que son si prétentieux patronyme ! Il faut toujours entendre les Diogène pour la marque qu'ils posent aux jalons des temps, pour les précautions où ils nous invitent ; pour les certitudes qu'ils nous rendent malaisées ! pour l'effort et l'entêtement qui demeurent nos seules béquilles !

Ne pas écarter trop vite les provocateurs pour notre malaise qu'ils révèlent, pour la dignité qu'ils nous autorisent.



19. Enseigner

Que je l'aurai aimé ce métier ; combien je l'aime encore et pas seulement parce qu'en réalité je ne saurais faire autre chose.

Je comprends ce désarroi de N Grimaldi : il est celui de tous les intempestifs, de ceux qui, classiques dès leurs jeunesses ne surent ni ne voulurent rien céder et demeurèrent statues altières d'un océan englouti. Rossini cessa un jour de composer : il avait compris qu'il était irrémédiablement d'ailleurs ; Chateaubriand, que cite Grimaldi, portait son XVIIIe comme un sautoir trop clinquant pour embrasser le XIXe que tout en lui, mais sa plume surtout, appelait pourtant. Il ne fait pas bon oublier mourir : Fontenelle traîna trop longtemps sa sagesse en se demandant quelle oreille lui put encore être sensible ; Levi-Strauss, pathétiquement se sentait tellement étranger à cette modernité à quoi il n'était plus rompu et il fallut tout l'entêtement d'une Yourcenar pour aligner encore lignes pures et pages ordonnées comme elle le sut après Proust et Céline. Ce ne sont pas seulement les amis, les proches qui disparaissent le long d'un chemin qui se fait de plus en plus ronceux ; non ! ceci est seulement le prix solitaire d'un naufrage interminable. Non c'est une musique qui s'éteint, un paysage qui s'évanouit sous la brume ; une boussole qui s'affole et les promontoires d'où l'on surplombait sinon les certitudes du moins le sens qui s'effritent

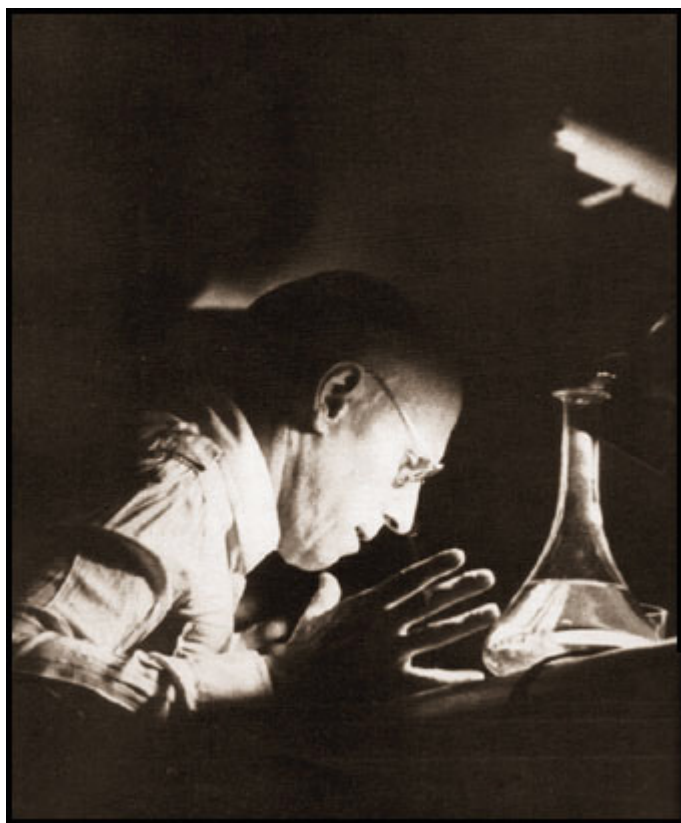
Pour Grimaldi ce fut si tôt ! Dès 68 ! il n'avait pas même quarante ans !

88

Mais il est bon de l'entendre : lui, le passeur qui subitement ne passait plus rien, ne trouvait plus devant lui qu'une jeunesse dont l'humanité lui échappait. Tout en ses lignes respire sinon l'amertume, le désarroi. Il avait appris son métier en un temps pas si éloigné pourtant où faire cours consistait exclusivement à dire, à parler ; sûrement pas un hasard si dans son texte, Grimaldi évoque théâtre et cirque : oui, il y a quelque chose de cela, au moins dans la préparation ! il fallait bien pour affronter l'hydre à cent têtes parvenir à s'imposer. Mais

cette génération-là crut sincèrement que l'autorité naturelle que confèrent la compétence et le savoir, la rigueur austère de qui se penche sur les pages jaunies et mille fois lues, suffisait amplement. Le prof ? ni un sage ni toujours un inventeur : un porte-parole, parfois habile, quelque fois charismatique ; souvent austère comme si composition et gravité suffisaient pour béquilles.

Comment ne pas songer à cette photo de Foucault au Collège de France ? Penché, les mains écartées ouvrant le champ au regard vissé sur ces lignes qu'il devait scander avec ce ton inimitable. Tout autour est obscur fors le halo offert par la lampe ne permettant de distinguer que le savoir et son portefaix. Il y a bien ici quelque chose de liturgique ; de sacré. On comprend mieux l'impératif du silence : il est l'hommage que le néophyte rend à la parousie du savoir. Transmetteur plus qu'inventeur, passeur mais pas d'âme, juste de culture, l'enseignant, à l'écart de la vie, de la rue, du monde, contrefait irrémé-



diablement la caverne où il n'a de cesse de se réfugier après l'avoir fugacement quittée, quitte à en faire l'autel de ses sacrifices. Sont-ils si lointains ces étudiants qui écoutaient, debout, les mains liées derrière le dos, le cours qu'orchestrait Albert le Grand : venant s'abreuver à la source, sans plus d'autre outil que leur mémoire aiguisée à l'extrême, scrutant de toute leur froide passion l'interstice où théologie et science se jouxtaient parfois, où philosophie grecque et arabe écorniflaient la théologie sans qu'on pût néanmoins les escamoter, effrayés mais fascinés cependant devant ce gué qu'ils hésitaient à franchir mais où Rome enjambait, sans toujours l'avouer, ses rhizomes levantins ? Est-elle si lointaine que cela, cette paideia grecque qui s'offrait les luxes de l'Odyssée en imposant l'aveuglement, l'éblouissement et la vertu comme autant d'épreuves que l'âme concédait à sa conversion ? Les anciens, sur leur colline ou dans leurs écoles avaient cru devoir ménager, à l'écart du monde, ces espaces, où rien du temporel, du matériel ou du labeur ne devait ni pouvait interrompre l'irréfragable illumination. L'école, la σχολη (arrêt de travail) est un temple vers quoi s'exhausser avec effort, épreuve et souffrance, un havre, un îlot ... une exception. Qui vous oblige !

Je crois bien, je crains bien, que nul professeur n'ait totalement réussi à évacuer cette lointaine rémanence non de sa mémoire ni de ses rêves, mais seulement de ses exigences inavouées. Quand même tous ne sont pas inventeurs, ni sages, ou grands théoriciens, quand même beaucoup, moi et les autres, ne serions que les ultimes hypostases de ces figures tutélaires, que les vicaires modestes d'une parole que nous n'aurions qu'à répéter, au mieux qu'à interpréter, gît néanmoins, en tout professeur, moins un expert, ce que l'étymologie concède, qu'un prêtre qui ne supporterait rien tant qu'on n'écoutât point son prêche ! Comment tolérer qu'on ne fît pas pour l'entendre l'effort élémentaire qui signe l'engagement à gravir la pente escarpée qui fait le mérite ? Ce chemin a un nom : la méthode et nul ne saurait proclamer qu'il ne fût point ardu.

89

Comment imaginer - ce que l'étymologie suggère encore - que l'école ne soit pas d'abord cette trêve qu'il est si difficile de ménager ? Qui n'a pas rêvé, souhaité ou tâché que ses élèves demain se souvinssent de lui tant il les eût marqué, frappé ? Qui n'a lu avec coupable envie ces récits d'anciens évoquant, qui Alain, qui Bachelard ? mais qui, élève n'aura attendu avec telle adolescente impatience, que d'entre ce corps si terne, ne s'en élève un qui le conduisît, non tant hors de l'enfance, que vers le sens, de sa vie ou du monde qu'importe, mais qui lui offrît au moins les contours de sa propre vocation ? Quel enseignant ne doit à l'un de ses maîtres, la certitude que sa voie propre fût de demeurer en l'école et d'y oeuvrer lui-même ? Il y aura toujours quelque chose du séminaire en toute école, du temple en tout amphithéâtre ; du prêtre en tout enseignant. On peut en sourire et se rappeler que la IIIe République avait cru pouvoir substituer la science au piétisme religieux et réinventer une morale qui fût à la liberté citoyenne ce que le décalogue fut au christianisme ; on peut en sourire et se rappeler combien Nietzsche avait repéré que nul n'avait véritablement l'audace d'être résolument athée ; on peut en sourire et se rappeler, ce qu'avait vu Derrida, que dans le religieux il y avait tout à la fois lien et tension ; effort et soumission ; socialité et retrait.

Oui, décidément la profusion de termes religieux pour désigner le monde de l'enseignement ne saurait être hasardeuse et justifie pourquoi, en tout écart au savoir, le professeur ne peut qu'entrevoir mécréance et craindre barbarie. Ce qu'à mots comptés Grimaldi avoue en interrogeant l'humanité de cette cohorte bavarde.

A rebours, Serres. Lui, non seulement ne s'étonne pas du brouhaha mais y entrevoit plutôt un signe prometteur de cette révolution à l'oeuvre depuis que le savoir, omniprésent, toujours déjà distribué et disponible, n'attend plus d'être transmis par une voix exclusive

mais seulement d'être recueilli par une interrogation sagace. Le porte-voix est devenu inutile. Non que je croie aux vertus incontournables de l'enseignement à distance - solution de substitution trop aisée. Encore faudrait-il qu'elle ne remplace pas une voix par une autre ; un support par un autre mais offre à l'apprenant la marge d'action qu'il a désappris d'abandonner depuis qu'il sait manier les machines. Je ne suis pas certain comme Serres le laisse accroire qu'on puisse demain se dispenser d'abstraction mais sans doute nos manières de penser en tout cas de procéder ont-elles changé depuis que la connaissance est là, prompte à éclore, disponible.

Ce que je sais, crains en même temps qu'espère, c'est combien d'entre moi et le monde toujours s'interposeront idées, mots, et représentations ; combien jamais ma main ne saisit la chose sans que préalablement s'y engouffrassent tension et désir, apophtegme ou anathème. Je sais ce que ma pensée tronque et l'écho impossible des sensations. Je n'oublierai jamais l'incroyable indigence des mots qui ne nomment la souffrance que pour la biffer ; la passion que pour la condamner non plus que cette pierre où achoppent tout effort à s'approcher de l'autre, toute tentative de ressentir ce que l'autre ressent, à combattre l'incroyable imposture de la compassion. Je sais ce dilemme que les arts seuls parviennent à dénouer où je ne fais que gagner ici en savoir ce que je perds là en épaisseur ; que perdre en humanité ce que je gagne là en universalité. Ce n'est décidément pas même chose que

90

vivre et penser même si l'un ne saurait se passer de l'autre et Nietzsche n'a sans doute pas tort en pointant cruellement l'impuissance à vivre des philosophes. Mais, justement, j'ai aimé dans la philosophie non la quête d'une quelconque vérité où je la devinais trop empruntée, mais plutôt cet art du chemin, du doute et de rebroussement, ce rêve de ligne qui s'incurvait inexorablement ; adoré je l'avoue ce jeu où s'entrechoquent concepts et système et je crois bien avoir quelque fois senti ce que Bachelard voulut dire en proclamant que le paradis à coup sûr ressemble à une bibliothèque. Mais en même temps j'ai adoré ce métier d'enseignant pour ce qu'il m'offrait, presque en contrepoids, d'oeuvrer avec des humains et non des dossiers ; et non des abstractions.

Quand même aujourd'hui les portes se sont ouvertes et que s'avère désormais presque irréalisable le rêve d'un espace protégé où le savoir aurait sa chance, je ne saurais oublier, qu'à l'écart de tous les échanges que seuls le monde reconnaît, le savoir est unique à pouvoir se donner sans jamais se perdre. C'est cela sans doute qui m'attache si fortement à ce métier qui n'en est pas un : ce qu'il recèle de don, d'offertoire sans jamais espoir de retour. Ouvrir non pas une voie pour l'autre, mais l'heur pour l'autre de la tracer pour lui-même ; et se souvenir de cette belle ambivalence de la langue qui exige qu'apprendre concerne les deux protagonistes ; l'adret comme l'ubac. Je l'ai écrit ailleurs, ma voie à moi s'est ouverte en cet automne 71 sous le regard d'une enseignante qui se donnait à s'épuiser et inventait devant nous une parole qui chantait mais nous emportait si loin des propos convenus qu'il était impossible d'y demeurer impassible. Sirène plus que séductrice ; de ces êtres si rares qui vous arrachent à l'enfance et vous arment au seuil d'autant de doutes que de rêves. La chose était entendue : c'est cela que je ferais. Je laissai derrière moi ce petit monde de certitudes, de vérités et de convictions où j'avais ma place et entrai presque par effraction dans ce tumulte épais où je n'avais nulle compétence, tout juste cette dague redoutable qu'est le refus de toute médiocrité. Combien de fois, ma vie durant, l'ai-je enfoncée en mon propre coeur, me condamnant à l'impuissance ? combien de fois ai-je renoncé craignant par dessus tout qu'on me dénie jusqu'au rêve d'emprunter cette voie-ci ? Je n'étais pas fait pour les hautes cimes, ou pas assez téméraire pour les atteindre ; je n'en souffris pas pour autant. Ce que j'y appris vaut ici.

S'il n'est pas nécessaire d'être un grand, un inventeur, un sage pour enseigner ; s'il est

manifestement insuffisant de se contenter d'être un répétiteur, fût ce de talent, en tout cas il importe de s'y engager sans retenue. Ce métier est un métier manuel : il permet de montrer, de dessiner, d'esquisser et de biffer. C'est un métier de trace que l'on laisse ou efface, qu'importe. Que l'on efface, de préférence pourtant. Je crois bien qu'un bon enseignant est un enseignant inutile ; qui aura réalisé son office dès qu'il aura mis dans les mains de ses apprenants les outils lui permettant de se forger pour lui-même les arc-boutants de son propre paysage intérieur. Kant avait vu juste, comme souvent : on ne peut apprendre la philosophie ; on ne peut apprendre qu'à philosopher. Que l'enseignant indique les clés, les chemins et laisse l'étudiant inventer sa propre liberté.

Il fallut pas mal de sagesse - et d'ironie - à Socrate pour reconnaître qu'il ne savait rien. Il faut à l'enseignant cet aimable sarcasme au moins pour avouer qu'il n'est là ni pour élever, ni pour dresser ; ni pour corriger ou sanctionner ; encore moins pour proclamer. Ni prophète ni ange, même s'il participe d'Hermès ! Roi des voleurs, dit-on ! j'aime que l'enseignant demeure toujours un peu cet usurpateur qui s'adosse à la pensée des autres pour s'offrir la hauteur du magistère quand même il contrefait aisément l'humilité. Non, décidément, de braconner sur les terres des autres, il demeure simplement ce passeur que j'aime à louer, qui de main en main, laisse courir le témoin comme le vrai le long de la chaîne des raisons ... qui s'efface sitôt l'oeuvre de mémoire accomplie.

Et qui, sans doute aime plus encore ses apprenants que le savoir à transmettre pour leur laisser loisir de le saisir d'eux-mêmes.



20. Enseigner derechef

Nous pensions avoir un parachute... et nous nous rendons compte au milieu de la descente que nous n'en avons pas... M Gauchet

Comment n'en pas parler, tellement concerné que je puis l'être, ne serait ce que par mon métier qui, par grâce autant que volonté, me fit préférer oeuvrer avec des consciences plutôt que des dossiers

De παιδαγωγία où l'on retrouve παιδος - l'enfant - et αγω - conduire qui donnera aussi bien agir, agiter que gestion tout, oui, est peut-être suggéré dès l'étymologie d'un terme dont on trouve trace dès Platon se demandant comment il fallait former les philosophes, c'est-à-dire selon lui, l'élite de la cité.

Et je ne vois pas comment les dés, en un tel débat, pourraient ne pas être pipés : nous avons tous été élèves et la nostalgie d'une école d'antan peut difficilement ne pas en grever l'analyse ; elle engage tellement à la fois la conception que nous nous forgeons de la cité, de l'homme et de sa liberté, mais tant aussi la place que nous réservons aux sciences et aux savoirs en général, que je ne suis pas certain que la posture objective soit si aisée que cela à atteindre, encore moins à tenir.

92

Tout tient sans doute dans l'acception que l'on voudra bien donner à cet αγω : s'agit-il d'agir et de faire agir ? ou seulement de conduire tel le pâtre menant son troupeau à pâture ? Le rêve d'ordre est bien celui d'un troupeau bien ordonné, rangé par colonnes, d'où nulle bête ne pourrait s'échapper par inadvertance ou sottise fatalité, un troupeau que le pâtre surveillerait de près, le poussant plus que ne l'entraînant. Car le pâtre se tient derrière pour mieux le surveiller et en prévenir les dérobades. Car oui, le maître occupe suavement les deux positions clés : devant, il est l'alpha, qui pérore, conduit et domine ; à l'arrière, l'omega, celui qui pousse, exacerbe et intime.

Ce n'est pas tout à fait un hasard que le vocabulaire scolaire évoquât le maître - magister - plutôt que l'enseignant ; la faute plutôt que l'erreur ; la correction plutôt que la rectification. Il y a, en dessous de tout ce registre, un impensé, une morale, une métaphysique.

L'impensé : c'est celui de l'acte même d'apprendre. M Gauchet a raison quand il affirme :

*Nous avons vécu un tournant important dans les années 1970. La pédagogie transmissive fondée sur l'inculcation d'un savoir détenu par le maître à un élève passif a laissé place à une pédagogie active qui fait de l'enfant l'acteur de la construction de ses savoirs. Il y a dans ce renversement un acquis irréversible, mais nous sommes allés un peu vite en besogne. Nous avons fait comme s'il nous livrait les clés des processus d'apprentissage. Or ce n'est pas le cas. La vérité est que nous n'en savons pas grand-chose ! Nos lumières sur le sujet sont embryonnaires. La boîte noire est loin d'avoir livré ses secrets . ***

Nous sortons d'une période longue où toutes les apparences laissaient accroire qu'avant même de penser, il était nécessaire de maîtriser la langue, la rigueur de la démarche, les connaissances déjà acquises ... que ce n'était que sur ce socle que la pensée pouvait éclore. D'où le par coeur, la contrainte, la soumission préalable ; quelques happy few sortiraient bien de là un jour, à qui seul serait réservée l'aube prometteuse. L'oiseau de Minerve ne s'élève qu'au soir couchant ... bref la transpiration d'abord, la contrainte et la soumission comme conditions de possibilité de la liberté. Qui va de concert avec la conception même qu'on se faisait de l'enfant, dénué de tout libre arbitre, provisoirement certes, mais qui

pour cela même doit se soumettre. Descartes donnait l'impression de le confirmer : après tout le doute méthodique avait bien besoin d'un corpus de connaissance déjà acquis pour pouvoir le renverser !

Tout à l'air de se passer comme si l'acte I était la soumission et Serres n'a pas tant de difficultés à relever combien les corps penchés signent cette soumission au moins autant que Comte récusant toute liberté de conscience dans les sciences ou Heidegger quand il évoque la docilité : c'est que la vérité s'impose et l'adaequatio rei et intellectu, quelques détours qu'elle dût prendre qui mime parfois le refus et l'insubordination de la rupture, a bien pour vocation de dire le réel tel qu'il est !

En réalité tous, de Heidegger à Gauchet, disent la même chose : l'acte d'apprendre nous demeure encore en grande partie inconnu. Qu'il concerne l'enfant ou l'étudiant ! mais tout le monde sait, sent ou devine combien même chez les futures élites des grandes écoles, la surcharge de travail ne préfigure pas seulement une forme sophistiquée de bizutage mais relève savamment de la soumission organisée où le renoncement et la culpabilité de n'en avoir jamais fait assez guident la mécanique de la reproduction.

De cette boîte noire j'aurais outrecuidance à prétendre en savoir plus que les autres et n'ai, finalement, que ma modeste expérience à offrir où j'aurai, tout au long de ces quarante années, pris soin de m'en tenir à quelques principes simples :

- l'exemple faute de mieux. Parce que je n'ai jamais vraiment su comprendre comment fonctionnait cette boîte, que je me refusais à tenir pour seule explication possible de l'échec l'absence de travail, je ne pouvais que montrer l'exemple d'une pensée en acte, d'une méthode certes, mais tout autant du plaisir éprouvé. Je me refuse à transmettre je ne sais quel dolorisme qui joint à une métaphysique de la culpabilisation généralisée condamnerait l'impétrant à la grisaille notariale de l'effort pointilleux. Exemple encore que celui de l'humilité parce que rien ne me paraît plus dangereux que les certitudes - que la pensée arrêtée, en tout cas- mais plus prometteur que la nuance succédant au doute, l'essai succédant à l'impasse.

- l'humanisme comme leit-motiv : parce que l'acte d'enseigner suppose la reconnaissance de l'autre en son effort d'être autre. Qui, mieux qu'un enseignant peut saisir combien jamais l'on n'est, mais sans cesse devient, d'avoir constamment devant soi des êtres construisant, vaille que vaille, leurs paysages intérieurs ? Qui ne serait qu'idéologue ou propagandiste de vouloir transmettre de la connaissance sans solliciter jamais le jugement ! Parce que rien n'est moins neutre que la connaissance, quand même elle ne s'imagine que dispositifs techniques, il y aurait duperie, usurpation, en tout cas veule humilité, de réduire la connaissance à un simple savoir-faire. S'il est sage, il ne t'ordonnera pas d'entrer dans la demeure de sa sagesse, mais te conduira plutôt au seuil de ton propre esprit disait Gibran ... oui il y a de cela. Traquer, pour l'autre, la fondation par quoi il pourra s'approprier la connaissance et non simplement la reproduire servilement. Que ceci dût parfois passer par l'inquiétude, la provocation, qu'il faille souvent déranger et bousculer cette calme propension que nous avons tous à nous reposer sur un sol solide, assurément ! Que ceci dût prendre les formes socratiques de la maïeutique, oui, je le crois : la connaissance est un dialogue au même titre que la pensée est dialogue de l'âme avec elle-même selon Platon. Car, précisément, le dialogue est appel de l'autre et non réquisition !

- la gratuité comme obsession : n'oublier jamais que la connaissance échappe à toute logique économique et ne céder jamais aux lunes libérales des classements et autres tailles critiques qu'il faudrait atteindre comme si la connaissance pouvait être autre chose qu'affaire individuelle quand bien même elle dût se transmettre dans les espaces collectifs. Ne l'oublier jamais : la connaissance, contrairement à quelque marchandise que ce soit, se

conserve même si on la donne ! ceci seul devrait suffire à la préserver des convoitises libérales !

Alors oui ... l'échec souvent ! et je ne suis même pas certain que tout dans l'acte d'enseigner puisse s'apprendre. Non qu'il s'agisse d'une vocation, mais d'un engagement, assurément ! Qui maîtrisera jamais les lignes obscures, souvent si biaisées, du dialogue ? Mais l'enseignement est bien tel : un dialogue qui se construit où les boucles de rétroaction sont aussi nombreuses que forte l'illusion de la ligne droite qui nous sépare de l'objectif à atteindre. Mais pour que ce dialogue ait lieu il faut bien être deux et dénicher tout autant l'apprenant où le terre sa paresse que l'enseigneur si volontiers enclin à la répétition où le pousse sa déception.

Que du côté du cognitivisme autant que de la pédagogie, ce soit le constructivisme qui domine me plaît assez. Serres voit dans les jeunes générations émerger de nouvelles façons sinon de penser en tout cas d'apprendre. Gauchet y est plus dubitatif ! Qu'importe ! Nous ne pouvons pas faire comme si le savoir n'était pas déjà universellement distribué ; ou que nous en fussions encore les seuls détenteurs.

Il est sans doute encore abusif de prétendre que l'enseignant n'apprend rien mais seulement à apprendre : il doit bien encore exister des îlots d'expertise où la sagacité de l'enseignant demeure le seul vecteur de transmission possible. Néanmoins, plus que jamais résonne le vœu d'un Montaigne en appelant à des têtes bien faites plutôt que bien pleines : tout ceci est désormais affaire de méthode.

94

Apprendre est un chemin, où chacun, enseigné comme enseigneur, accepte le risque de se perdre.

Sans amour de l'autre mais aussi de la connaissance, il n'est pas d'apprentissage qui vaille qui autrement s'écrase en simple technique à quoi l'air ambiant voudrait le réduire !

Y résister autant que faire se peut ! Même et surtout si nous n'en avons pas toutes les clés !



21. Rentrée 1971

Je la vois encore, 46 ans après, fragile, gracile, au physique émacié d'une adolescente qu'elle avait depuis longtemps cessé d'être, le cheveu tombant jusqu'aux reins qui choquait tellement les parents bien pensants qui devaient bien estimer qu'une telle tournure insultât la mère de famille qu'elle était. Autre temps, autres mœurs ! Ce devait bien encore être celui où les femmes ne devaient pas porter de jean, non plus que fumer en public; encore moins porter le cheveu autrement que remonté en chignon pour mieux parader la maternité accomplie. Je l'entends encore nous accueillir en cette rentrée de septembre 71 au Lycée Jean Moulin de Forbach ... *En tant que groupe (de classe ?) vous ne m'intéressez pas, vous êtes bourrés de préjugés... en tant qu'individu, c'est à vous de me montrer que vous méritez la philosophie ..* Certains ne s'en remirent pas qui se détournèrent d'emblée; d'autres, dont moi, n'eurent de cesse d'être reconnus...

D'être aimés, sans doute; d'exister sûrement !

Que me reste-t-il d'elle? De sa pensée, je l'avoue rien !

Depuis... des torrents d'idées, de théories, de renoncements, de questions. La vie, simplement ! Je ne suis pas certain d'ailleurs de l'avoir cernée à l'époque. Ce dont je me souviens c'est de l'empressement de certains, de moi parfois, à la rejoindre chez elle en fin d'après-midi, assis par terre autour d'une table basse, elle pied nus - et nous imaginions avec gourmandise combien nos parents eussent été choqués de cette posture - nous avalant ses paroles ! Nous y refaisions le monde sans doute, y découvrions surtout qu'il y avait autre chose, de plus grave, de plus complexe, de plus enthousiasmant que nos cafardeuses adolescences. Je me sou-

viens surtout de l'irrépressible envie d'ouvrir d'avec elle le dialogue, pressentant n'en être pas à la hauteur mais le désir de le tenter nonobstant, avec cette crainte de se voir repoussé d'une pichenette de ridicule.

Il n'était pas aisé de n'être point de son avis; il était aisé de se voir relégué dans ce camp retranché de la sottise. Malgré tout, ou à cause de ceci même, je retiens d'elle l'exigence ... cette rage d'être à hauteur de la pensée en craignant toujours de n'y être point. C'est à elle, et à elle seule, que je dois, encore aujourd'hui, de ne point me sentir étranger dans les terres philosophiques même si je n'y ai point œuvré comme je l'eusse espéré; c'est à elle aussi, sûrement, que je dois certaines de mes colères et de mes dégoûts ! J'aime à penser, où qu'elle se trouve, elle qui disparut

trop tôt, qu'elle sait n'avoir pas vitupéré pour rien !

Mais je sais qu'aujourd'hui encore, je ne saurais me présenter devant elle sans cette once de tremblement qui fait le sel de l'engagement.

Merci à elle.



22. Aimer

L'autre pôle, disais-je, où nous nous croyons quelque marge de manœuvre. Qui fut, et le demeure pour moi, un défi.

Défi à se dire ; d'abord. Découverte précoce qui me fit comprendre bien plus tard la défiance que la philosophie entretint toujours à l'endroit de la communication : même difficile, même laborieuse, même empreinte jusqu'au scrupule de rigueurs et de prudences, les fruits de la raison se peuvent dire et transmettre.

Jamais ce qui se ressent.

D'être ainsi forteresse forclosée, m'aura assurément été blessure. De voir ainsi les mots soudain si pauvres, les gestes si gourds, les regards tellement troubles ; d'ainsi considérer combien peu - et si mal - pouvait s'offrir me ramenait à d'antiques paralysies. Je n'avais pas les talents pour emprunter la voie oblique des arts qui, après tout, tentent - et y réussissent - de contourner cette irrémédiable impuissance : plus tard, bien plus tard, je m'y essaierai nonobstant. Je cherchai désespérément à combler l'aridité de la plume, la raideur de la raison : il me sembla falloir mettre sang, sueur, salive et sexe pour empêcher la gorge de trop s'assécher. Dois-je avouer que je n'y parvins point ? ou pas suffisamment à mon goût, en tout cas. Ce n'était pas ma voie ; décidément.

96

Cette forteresse je l'ai vécue jusqu'à me taire. Elle prit la forme de ce corps auquel je ne parvins jamais vraiment à m'identifier. Non ! je n'étais pas ce corps ; tout au plus en avais-je un ; qui me pesait avant que de m'appesantir. Ce qu'en philosophie l'on nomme *dualisme métaphysique*, je crois bien l'avoir intensément vécu comme si, prisonnier d'une cellule aux murs trop épais, je ne pouvais rien exprimer ou réaliser ni donc sortir aux vents frais de la vie ou que, impuissant à animer ce corps qui répondait si mal à mes injonctions, j'en fusse réduit aux pantomimes désarticulées et ridicules d'un marionnettiste amateur qui eût briser l'ultime fil qui donnât vie et mouvement à sa créature. Car c'est bien ainsi, je le comprends aujourd'hui en l'écrivant, que je dus bien concevoir mon rapport au corps : en terme de maîtrise.

Il me faudrait une analyse, à laquelle je ne saurais me résoudre, pour en comprendre l'origine mais il est des détritiques qu'il vaut mieux sans doute laisser ensevelis. L'enfant colérique que je fus dut bien apprendre à dominer ces incroyables ruades venues d'on ne sait où qui brouillaient son innocence : peut-être ceci vient-il de cela. De ces colères, j'ai peu de souvenir : à vrai dire, un seul. Mais il fut séminal. Dans l'un de ces différends usuels de l'enfance qui m'opposa à un camarade de classe, dans l'une de ces bagarres où tout garçon finit toujours pas déverser ce trop-plein d'énergie où pointe sa virilité maladroite, dans ces petites violences ordinaires de l'enfance où la méchanceté préside moins que le désir de s'inventer une identité qui collerait à l'image que l'on s'en donne - un garçon ça se bagarre quand une fille pleurniche, n'est-ce pas ce modèle qui dominait alors ? - dans un de ces querelles dont à la fois le motif et les péripéties se sont perdus dans ma mémoire, j'atteignis, ou du moins le crus-je et le perçus-je ainsi, ce point de non-retour où tout vous échappe. Et ce point me fit peur. Me fait encore peur, aujourd'hui.

Je me suis vu pouvoir le tuer. Je me suis cru pouvoir le tuer.

Fut-ce reconstruction rétrospective ? Comment savoir ! Sans doute la bagarre n'eut-elle rien que de très ordinaire qui n'attira pas l'attention des instituteurs nous surveillant. Sans doute, l'angoisse qui me saisit alors ne correspondit-elle à aucun événement objectif qui pût l'expliquer ; assurément, ce qui alors se noua, demeura au plus intime ... il n'empêche ! C'est à partir de ce moment-ci, et de cela j'ai parfaite souvenance, que je parvins

à maîtriser lentement puis de mieux en mieux ces pulsions ravageuses. J'avais eu peur de moi-même ! Ce fut là expérience autant douloureuse que salutaire. Je sais aujourd'hui que non seulement ma répugnance à la violence mais l'insondable tristesse qui me ronge devant la moindre de ses expressions vient de là ; de ce moment.

Je crois ne jamais avoir eu peur des autres ; mais de moi, oui. De l'autre, toujours, je vois d'abord la promesse et le chemin, l'espérance et le lien, jamais la menace, quitte parfois à m'en être mis en danger. Mais de moi-même, oui, je redoute toujours la pulsion, surgie de nulle part, qui fût brutalement immaîtrisable et dévastatrice.

Qui me lit ici s'étonnera peut-être, dans une confiance qui promettait de confesser ses amours, d'entendre d'abord le récit de cette peur archaïque. Regrettera peut-être cette intempestive digression qui retarde le moment de sa curiosité. Il aurait tort. Je sais aujourd'hui que ce rapport si difficile à ce corps où je ne me reconnais que si malaisément, que mon incapacité à dire le langage de ce corps se joue dans cet instant séminal. Je ne crois pas avoir jamais considéré mon corps comme un ennemi ; mais comme un ami, sûrement non. Je ne me suis jamais senti être ce corps que je vécus toujours comme une épreuve à surmonter que comme l'espace de la réalisation de soi.

Ce Je-ci m'est un autre avec qui dialoguer quand c'est possible, mais si rarement ; à maîtriser en tout-cas. Mes amours s'en déduisirent.

Les ardeurs juvéniles ne me furent pas inconnues ; les pulsions adolescentes non plus, évidemment. Mais je crains bien que ces élans me firent tout autant peur.

97

Il y avait en cet adolescent, délicieusement romantique et courtois, que je fus, une âme qui quêtait la rencontre, de celle qui vous exhause et vous entraîne loin au delà de vous-même, de celle qui invente le miraculeux grand œuvre où la solidarité rime à ce point avec réciprocité que s'offre enfin la grâce presque sans aucune pesanteur. Je cherchais l'Autre et ne me fusse assurément pas contenté d'amours provisoires, fugaces ou vénielles. Je me méfiai trop de mon corps pour ne pas lire dans les ardeurs que parfois il m'imposait, autre chose que des illusions et la sexualité elle-même, pour la chimère qu'elle supposait d'une entente et d'une proximité trop aisée, me parut alors voie trop tentante et facile pour n'être pas fallacieuse. Je la voulus apothéose ; assurément pas préambule.

Autant avouer, et je sais que la curiosité de mes filles en sera d'autant plus frustrée, que mes amours adolescentes furent rares.

Dire que j'en souffris serait trop dire : la solitude où ceci me contraignit ne fut pas toujours agréable et je dus bien voir en mes camarades qui convolaient autour de moi en suaves agapes autant de questions que de promesses. Mon chemin me mena plutôt vers de fraîches amitiés, qui me laissèrent toutes de beaux souvenirs, où échanges, entraides, confidences et sollicitude eurent la part belle.

Il y eut bien cette jeune fille, ce premier amour dont on dit avec raison qu'on ne l'oublie jamais, aussi vite ensemencé qu'interrompu par un déménagement intempestif qui m'en éloigna et que de longs échanges épistolaires ne parvinrent évidemment pas à prolonger jusqu'aux moments de retrouvailles rêvées. Amours platoniques, comme on dit faussement, par la force des choses mais qui me ressemblaient tellement. Je ne détestais pas, alors, me cantonner au virtuel.

Je me suis longtemps demandé pourquoi je me sentis toujours plus à l'aise dans des amitiés, masculines comme féminines, où je me crois quelque aptitude spontanée, ce que

la suite me prouvera jusqu'à satiété, que dans ces amours qui me demeurèrent toujours épreuve à surmonter. Non que je m'engageasse moins là qu'ici mais il y avait dans l'amitié cet espace où le corps n'avait pas sa place, ce qui me convenait parfaitement, une fluide transparence que je préfèrai longtemps aux troubles invectives d'un corps dont je ne cessais de me méfier, quand même parfois il me défia.

Les années passèrent ainsi, qui furent longues, de lueurs vite estompées en espérances déçues, d'ardeurs contenues en équivoques dénouées. Je compris alors combien les amours se révélèrent toujours chez moi être des embardées à contrôler au plus pressé, des pulsions à contenir. Je ne cessai toujours pas de me méfier de moi et n'y vis que des égarements passagers, le prix à payer à la bête qui sempiternellement rée, en dépit que j'en eus. Des années où, progressivement, je m'habituai à cette posture d'éternel célibataire et laissais mes proches s'y accoutumer. Les occasions - quel vilain mot ! - ne furent pas si nombreuses s'il y en eut néanmoins quelques unes, toutes négligées, à tort sans doute ; par peur, assurément.

De me croire ainsi reclus en une forteresse trop épaisse pour être pourfendue, je ne vis pas ni le le compris combien je m'étais moi-même enfermé, ne laissant aucune chance ni à mes ardeurs, ni aux *bonnes volontés* d'ailleurs. Ces années-là, je les consacrais à ma formation, à mon métier, aux échanges amicaux qui revêtirent souvent la forme d'interminables discussions. Le logos avait chez moi supplanté l'être ; s'y étaient incroyablement confondus.

98

Je devais bien être alors, à l'endroit des amours, quelque chose comme un garde sourcilleux, sur-armé et ombrageux, décourageant tout assaut éventuel, qu'il vînt de moi-même ou des autres.

Pourquoi, alors, succomber, en ce printemps 83 aux charmes de celle qui serait votre mère ? Je ne saurais le dire. Que je l'eusse aimée, éperdument, m'est une évidence incontestable. Que je l'aimasse immédiatement, sûrement non. Encore fallait-il que préalablement je baisse la garde et cesse de me protéger. Je n'ai, à ce moment-ci, pas aimé mais me suis laissé faire, me suis autorisé, non sans crainte, à laisser s'exprimer cet élan que d'ordinaire je refoulais avec obstination. Pourquoi, moi qui m'étais finalement résolu à délaisser ces voies-là, décidai-je brutalement de l'emprunter, moins par coup de cœur, finalement que sur un coup de tête ? Trente ans après, je ne sais toujours pas ni ne me satisfais pas de penser que ce fût seulement un de ces paris que l'on tente - pour voir - non plus que d'admettre que les impératifs du corps fussent subitement si impérieux que je ne parvinsse plus à m'y soustraire.

J'avais résolu de n'avoir plus peur, simplement. Les vingt années qui suivirent me semblèrent longtemps ressembler au mieux à ce qu'on nomme bonheur en dépit des anicroches inévitables que le quotidien inflige mais se terminèrent néanmoins par une désertion en rase campagne. Sans doute ne réussîmes-nous point à parcourir le même chemin sans insensiblement nous dérouter mais surtout sans nous en apercevoir.

J'aurai, de cette aventure, beaucoup appris : combien, ici encore, les rigueurs du quotidien parviennent insidieusement à émousser les meilleurs volontés et les désirs les plus vertueux ; combien le désir d'amour est sans doute plus puissant encore que l'amour lui-même qui vous fait croire ce qui n'est pas, ou plus, trouble à ce point le regard qu'il en peut transformer le plus authentique engagement en comédie sarcastique.

Ici comme ailleurs, je m'étonne du patient et si efficace travail de l'entropie, capable d'éroder les massifs les plus hautains ; de cette lâcheté qui, de loin en loin, nous fait négliger l'œuvre quotidienne d'une rencontre devant chaque jour se réinventer. Sans doute ne parvenons-nous pas à nous hisser à la hauteur impérieuse de nos désirs : nous rêvons de cîmes que non seulement nous n'atteignons jamais, ce qui ne serait pas bien grave, mais

surtout ne sommes-nous même pas capables de le désirer jusqu'au bout. Cette étonnante fragilité, qui fut mienne en tout cas, qui interdit de seulement s'exhausser à hauteur de soi-même. Divertissement, dirait Pascal, pour qui le plus insignifiant est suffisant à vous détourner de l'intime ; peut-être. École rugueuse en tout cas, du quotidien qui mine tout : nous ne parvenons décidément pas à devenir capitaines au long cours ; tout au mieux passagers d'un médiocre et bien peu ambitieux cabotage. J'avais craint si longtemps ce que les élans du cœur et du corps pouvaient receler de trompeur : ma propre maladresse sans doute, la lente corrosion de l'habitude peut-être, les choix pas toujours avoués ni toujours assumés d'ailleurs, ne serait ce que pour ne pas froisser l'autre, firent ensemble que je n'eusse pas complètement tort. Acteurs comme victimes, nous nous serons trompés, incapables que nous fûmes de ravauder une vêtue que nous croyions si bien nous convenir mais ne valait pourtant déjà plus que pour un seul et bien triste théâtre d'ombres.

Je suis incapable de rien regretter ; encore moins cet engagement qui fut celui d'une vie mais à quoi je ne saurais écrire nulle suite. L'histoire fut belle en dépit de sa fin malencontreuse, et je ne voudrais surtout pas l'injurier pour les menues et sordides mesquineries qui la conclurent. Jamais le présent ne parvient à effacer le passé et je sais gré aux défaillances de ma mémoire de gommer si vite les noirceurs pour ne conserver, même floues, que les éclisses de lumière.

Je suis incapable de rien regretter et il me fallut bien frayer cette route-là qui, me rappelant les raideurs trop acérées de la solitude, m'apprit au moins ce qui, de tendresse et de chaleur, m'était nécessaire comme à tout autre et que j'aurai toujours tort de feindre ignorer. Je compris en tout cas, en ces instants-là ce qu'*intime* pouvait signifier où toute intrusion est irrémédiablement perçue comme insoutenable et injuste violence dont je ne suis pas certain qu'on se remette jamais. Je voyais cet espace, comme un havre, où se reposer mais d'abord du jugement sempiternel de l'extérieur ; un domaine où l'œuvre était toujours accueillie avec bienveillance et l'épaule prompte à s'offrir où panser ses manquements ; une fissure de l'être où le présent que l'on déroulait, toujours se conjuguait en présence ; un horizon de quiétude si nécessaire mais de projets si roboratifs ... et puis, subitement, comme voile se déchirant, une plaine ouverte aux quatre vents, une terre de pillage. Je fus blessé des salissures de la fin, des maladresses de la rancoeur, des laideurs de l'amertume. Il n'est rien de plus vulgaire que cet instant où la grâce succombe devant la pesanteur.

Sans doute me repliai-je aussitôt sur les contreforts de mes anciennes dilections mais je n'étais plus seul : autour de moi, avec une remarquable et si discrète présence, des amis qui m'offrirent ce dont j'eus alors le plus besoin : un regard de confiance ; mes filles évidemment, soucieuses, inquiètes, et qui surent, chacune à sa manière propre, garder cet œil sur moi qui ironiquement inversait la protection d'un père à ses enfants. Cette route, contrairement aux conseils que je ne veux pas même entendre en dépit de la sincère prévenance qu'ils recèlent, je ne la suivrai plus. Outre le ridicule d'amours candidement séniles, je veux prendre acte de mon impuissance à nouer de telles rencontres. Dussé-je mourir seul - mais je verrais non sans répulsion une entente qui ne se justifierait que par la seule peur sordide d'affronter seul la fin - je veux pouvoir me regarder en face et pouvoir dire que ce que je fis et vécus le fut avec le maximum d'intensité, de sincérité dont je suis capable et que, pour moi comme pour un autre éventuel, je ne veux plus faire de mal ; faire mal.



23. Enfanter

Ce que je tiens sans doute de mes origines juives : l'incapacité à imaginer une vie sans enfants même si je réalisai tardivement que la portion de vie où l'enfant nous accompagne n'était en fin de compte qu'une bien courte mais bienheureuse parenthèse.

Je n'ai jamais cru ni au reste ne l'ai ressentie en cette idée que l'enfantement fût une manière de se prolonger, de quêter quelque éternité que ce soit, ou, pire encore, d'atténuer les affres de la mort.

Bien plutôt, accueillir un être, l'accompagner jusqu'au seuil de sa propre demeure : un de ces rares actes où la générosité pût se déployer en toute grâce. Pourquoi aime-t-on ses enfants ? pourrait-on ne pas aimer l'un des siens qui ne fit point aimable ? Je ne l'imagine pas sans pour autant accréditer la sottise illusion de la voix du sang non plus que la médiocre injonction de la morale ordinaire. Je n'ai jamais vu mes filles comme *mes* filles : le délire de possession n'a nul lieu d'être invoqué ici ; hôtes provisoires que la trajectoire obligée éloigne imperturbablement, elles m'offrirent simplement le plaisir d'une rencontre non par devoir entretenue mais par désir réinventée. Si j'ai réussi un petit quelque chose dont je puisse être fier, c'est de ceci. Mes filles n'ont rien d'extraordinaire : ce sont des femmes qui s'inventent au gré de leurs chemins respectifs, au gré d'espérances, d'épreuves et de joies - comme tout le monde ; elles ont tout d'exceptionnel d'avoir su orner d'affection, de volonté et surtout pas d'obligation, une main qui à jamais restera offerte.

100

De quelle besace nantit-on ses enfants à l'heure du départ ? ce viatique dont on espère qu'il les épaula suffisamment à l'instant des épreuves, en quoi consiste-t-il, finalement ?

Il n'y a pas si longtemps encore je croyais pouvoir écrire *générosité* pour croire encore qu'il est ici aller sans espoir de retour ; transmission pour croire vital de prolonger, encore et toujours, la portée de notes qui conservent la mémoire de celles qui la précédèrent et s'offrir ainsi la grâce d'une mélodie où bruissent encore, presque éteints, les ultimes accords et le souffle antique d'un cri originaire. Je reçus comme une gifle, vécus comme une blessure, l'objection de ma dernière fille qui m'opposa qu'on ne la fit que pour notre propre plaisir, ou agrément, ne songeant pas une seconde qu'on la laisserait bien vite seule au milieu des tempêtes et des tourments. Ce qui était autre manière de suggérer qu'il n'est pas d'acte qui se pût être totalement gratuit ; autre façon pour elle de refuser d'avoir un jour à faire à un enfant le mal qu'on lui fit.

Triste de la voir ne pas seulement pouvoir envisager les lueurs offertes dans l'accompagnement d'un enfant en espérant simplement que demain l'occasion se révèle pourtant de l'y déceler pourtant. Mais contraint en même temps d'admettre le confort où l'on se vautre aisément d'une parenté qui vous permet, au moins provisoirement, de donner un sens à son existence : d'année en année, comme pour le jeune enfant que je fus qui se voyait gravir les classes les unes après les autres, et remplir donc ses obligations avec la quiétude fière de celui qui y réussit sans trop d'encombres, être père, pourvoir aux besoins de l'enfant, et je n'y entends pas seulement ceux matériels qui sont évidents, permet assurément de taire l'angoisse devant l'absurde : pris dans le maelström des obligations, des contraintes, des heurts comme des bonheurs, on n'a même plus le temps de s'écarter quelques secondes et se demander si tout ceci a encore un sens. Le quotidien s'y offre la parure de la vertu et la gloire de l'accomplissement. Mais que reste-t-il, quand, pour l'enfant, advient l'heure du départ ?

J'aurai, durant toutes ces vingt années travaillé beaucoup afin de pourvoir aux nécessités du quotidien ; beaucoup trop pour ne pas m'épuiser, pour ne pas m'éloigner, pour ne

pas négliger jusqu'aux miens qui m'importaient pourtant tellement. La calme illusion d'une trajectoire légitime endormit mes angoisses. Je m'étais inventé, comme beau-coup, orviétan bien pratique !

Alors, oui, sans doute n'a-t-elle pas tort de rappeler que sous les exhortations à la générosité, se cacha aussi, insidieuse, une propension bien étriquée à esquiver angoisse et souffrance.

Le regrettai-je pour autant ? sûrement non. Et s'il devait être quelque chose dont je me sente encore responsable aujourd'hui - pour ne pas écrire coupable - c'est bien de n'avoir pas su lui offrir, à elle surtout qui était encore si jeune, une famille quiète qui fût promontoire d'où se réaliser mais seulement un gouffre dont elle peine à s'extirper, tempête dont elle essuie malaisément encore les ultimes bourrasques.

Je fus étonné de ma réaction lorsque je pris conscience que ma famille venait de se dissoudre : les spasmes qui me saisirent ne firent rien d'autre que d'expulser ce qui brutalement, d'intime s'était fait intrus. Mon corps parlait et me criait ce qu'il ne parvenait plus à endurer. Je ne l'ai pas oublié. Le corps parle parfois mais c'est toujours avec une incroyable brutalité.

Il n'empêche : je maintiens qu'il n'est pas tant d'actes qui puissent nous grandir et susciter le meilleur de nous-même. Souci et soin de l'enfant en sont qui nous rassurent sans doute mais nous contraignent à nous dépasser en même temps que nous permettent de prolonger la mélodie de l'être. Certes nous ne nous y résumons pas et générosité n'y a jamais rimé avec abnégation : en aucun cas, la parentalité ne saurait servir d'exclusif viatique qui autrement vous abandonnerait en une cruelle vacuité. Elle est, pour le temps de l'action, la forme de ce mouvement à quoi vivre nous appelle mais une forme seulement, tout émouvante qu'elle puisse parfois être, provisoire.

101

Je le réalise depuis quelques temps déjà : cette enfance que l'on s'empresse jeune, de délaisser, remonte inexorablement. Elle qui vous fit, ne cesse de vous pétrir : pesante quand elle fut malheureuse, diaphane quand elle sut vous porter, mais toujours présence obsédante.

Nous eûmes la tâche, ardente, désirée, enthousiaste de vous la bâtir ; je porte comme une blessure de n'avoir su vous la rendre plus belle. Que, pour la part où elle vous entrave, vous sachiez pardonner.

Que vous trois, n'oubliiez jamais que ma sincérité y contribua avec égale ferveur aux rares réussites comme aux échecs cuisants.



24. Bonheur

Fus-je heureux ? Le suis-je désormais ? Comment l'écrire alors même que je demeure incapable de donner un sens à ce mot. Bien sûr, il y eut de ces moments, intenses, qui vous en simulent l'approche. Ils me semblent ne devoir être qu'épisodiques - presque par définition.

Le mot n'est pas à la hauteur de ce qu'il suggère et la définition que le dictionnaire lui affecte est décidément bien faible. Il excède de loin la seule réalisation de ses desirs et projets et semble approcher au plus près de cet équilibre toujours un peu miraculeux qui s'accomplit ou se trouve d'entre soi et le monde. Le mot le trahit où perce encore l'*augure* : s'y joue moins la bonne fortune que le destin, quelque chose de ce geste antique tentant de percer les mystères de l'être dans le vol des oiseaux.

102

J'aurai trop frayed avec la dialectique pour ne pas avoir cru longtemps que la réalisation de soi dût invariablement passer par la négation du monde et qu'il nous échût peut-être simplement d'inventer les formes les moins agressives possibles, les plus constructives souhaitables pour ce grand combat auquel nous ne saurions nous soustraire. Je sais désormais combien la dialectique parvient au mieux à déplacer les termes de la lutte et ne dissout jamais ce que la violence peut avoir de plus cruel, de plus désastreux.

Le sentiment que je pus avoir, ici et là, de bonheur - mais peut-être ne fut ce que de la joie - survinrent toujours aux moments où les objets cessaient de glisser entre mes doigts, où j'eus la sensation - l'illusion ? - qu'enfin mes efforts parvenaient à produire effet pas trop éloigné de mes intentions ou aspirations. Je les ai perçus comme des moments de puissance entendue non comme pouvoir ou maîtrise mais comme harmonie : je le réalise en l'écrivant, et suis tenté de l'interpréter comme une névrose - comment faire autrement ? - je ne me suis jamais perçu autrement que

comme un intrus dans un monde dont je soupçonnais qu'il n'était pas fait pour moi, où, en tout cas, je ne me suis jamais senti à l'aise.

On trouve, ici et là, des définitions qui font du bonheur un intermédiaire d'entre la joie qui ne serait que plaisir passager et la béatitude qui confine à l'état de grâce et participe de cette profonde communion avec ce qui est - avec l'être. Sans doute y a-t-il dans la joie quelque chose de fugace, certes, mais d'intense, qui dépasse de loin les plaisirs matériels et sensibles : Spinoza n'a pas tort d'y voir le passage vers un état de plus grande perfection. Il faut y voir quelque chose de cette augmentation que suggère *augere*, par laquelle nous nous faisons - ou nous croyons tout au moins - auteurs de nos actes et donc celui qui augmente et s'augmente lui-même. Le dictionnaire, parfois, rejoint la vie : c'est exactement, le sentiment que j'en ai. Ces moments, intenses, éprouvés à chaque fois que ma main se fit moins malhabile, où je crus parvenir à saisir les choses, à produire quelque effet sur les choses ou les êtres, où un lien s'établit d'avec l'autre ou le monde - lien que la raison entend comme causalité mais où je sais qu'il ne s'agit de rien d'autre que de ce geste antique du tisserand par quoi l'être est et s'accomplit.

On se trompe en y voulant considérer une quelconque quête d'éternité ou une tendance presque instinctive à laisser des traces - ce qui d'ailleurs revient au même. Ce serait encore tout renvoyer à soi quand ceci engage bien plutôt notre rapport au monde. Nous n'avons jamais ignoré devoir bientôt disparaître et je n'imagine pas qu'on puisse être à ce point sot ou vaniteux pour se croire à ce point exceptionnel qu'une quelconque de nos réalisations, qu'un quelconque de nos actes bouleversât à ce point l'histoire de l'humanité qu'il faille à jamais le commémorer. Croit-on vraiment qu'on n'écrive que pour que demain quelqu'un se souvînt de vous et vous permît d'échapper à la mort ¹ ? qu'on n'enfante que pour

1 ce que pourtant suggère Proust à propos de la mort de son personnage Bergotte :

le souvenir que ses descendants perpétueront de soi ? qu'on ne cherche le pouvoir que pour la vanité d'une rue, d'une place ou d'un monument qui portât son nom ?

Je crois que s'y niche de la métaphysique bien plutôt. Qui quêterait la fortune ou la gloire aurait mieux à réussir qu'en politique où les écueils sont nombreux et l'ingratitude la loi ! Qui chercherait le pouvoir ne saurait le trouver ni dans l'œuvre - qui toujours vous échappe - ni dans l'enfant qui toujours s'enfuit et parfois vous renie. On n'expliquera jamais par des désirs ordinaires ni la mégalomanie du politique, ni la tension de l'artiste, ni même ce besoin soudain irrépressible de l'enfant.

J'en reste convaincu.

Quelque chose en nous crie, que nous pouvons faire mine d'ignorer ou d'étouffer mais qui néanmoins nous anime, que je répugne à nommer conscience mais qui doit bien un peu ressembler à ce que Socrate nommait son *démon*, une voix qui susurre l'insidieuse question *Homme qu'as-tu fait de ton talent ?* Je n'ai, en tout cas, jamais cessé de l'entendre.

Mais justement ! nos actes répondent assurément à deux pulsions convergentes : éviter la souffrance ; rechercher le plaisir. Elles expliquent sans conteste la plupart de nos comportements et de nos choix qui nous font pratiquer une manière d'arithmétique des plaisirs. Si la quête de plaisir ou d'agrément explique assez bien nos amours, nos amitiés et nos petites pratiques culturelles, que c'est le plus souvent l'évitement d'une souffrance plus grande encore qui nous fait travailler, croire choisir tel ou tel métier plutôt qu'un autre, respecter loi, règlements et convenances sociales, voire pousser l'audace jusqu'à rêver d'un métier qui fût autant rémunérateur que passionnant, elles rendent malaisément compte de ce que je crois être des

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

actes métaphysiques. La balance rarement convaincante des plaisirs, des contraintes dit si mal l'entêtement à faire œuvre esthétique, l'acharnement au pouvoir ou le désir d'enfant. Elle esquisse certes nos actes ordinaires mais pas ceux-ci.

Je n'ai jamais été convaincu ni par les préceptes stoïciens ni par les conseils d'un Epicure qui me semblèrent toujours devoir aboutir à la même conclusion : renoncer au provisoire et ne se vouer qu'à se qui est permanent. Que l'on entende ceci comme renoncement ou comme accomplissement, identiquement il s'y sera agi de refouler dans une même catégorie honnie l'instant, le fugace, l'apparence : tout s'y ramène à un incroyable éloge d'une sortie de la caverne comme si vivre n'était finalement que n'y pas vivre. On y retrouve sans doute les traces ultimes de ce pessimisme grec pour qui vivre était moins une chance ou une opportunité qu'une malédiction dont on pouvait tout au plus souhaiter qu'elle se prolongeât le moins longtemps possible. Mais cette quête, imaginée et métaphorique d'éternité ne sera jamais qu'un phantasme même si elle revêt les atours d'une vertueuse sublimation. Non ! vivre n'est pas une excursion mais bien plutôt une incursion.

C'est bien ici et maintenant qu'est notre champ de bataille ! et si rêver d'un ailleurs peut à l'occasion stimuler ce n'en demeure pas moins une fuite. Et de ces trois tensions métaphysiques que j'ai relevées, comment ne pas voir combien, aux antipodes de toute échappatoire, signifie toujours son ensemencement : augmenter le monde d'un être, d'une œuvre, d'un regard ...

Aux trois naissances de mes filles, m'étreignit une bouffée de larmes : je sais que loin de la fierté imbécile du mâle, m'anima plutôt le mystère de la création. L'être va à l'être, ne se justifie et prolonge que par lui-même. Rien, ni les soucis des années qui suivirent, ni les inquiétudes ni les contrariétés inévitables devant un être qui se construit n'altérèrent jamais la fer-

veur de ce moment inaugural où je devine les contours du bonheur. Ce fut un instant, évidemment, mais son écho se laisse encore percevoir. Un visage, subitement, devant soi ; une rencontre ; une promesse à tenir. A chaque fois la même extase où se dessinaient les prémices de la puissance. Et quand je les regarde désormais qui s'en sont allées ou ne vont pas tarder à le faire, ce n'est pas tant la fierté qui m'étreint que la joie de chemins esquissés, d'épreuves offertes.

J'ai toujours été convaincu que ne fût pas un hasard que de la puissance à la virtualité perce précisément la vertu. Aristote m'aura aidé à le comprendre : agir

104

c'est tout autant conduire, mener ou emmener qu'animer c'est-à-dire conférer quelque forme à une matière inerte. Être heureux tourne autour de la vie que l'on prête et emprunte ; il n'est de bonheur que dans le don. Dans cet augmenter qui vous exhausse en auteur. Car qui ne cherche que gloire ou trace, ne parle encore que de lui-même et trahit le geste archaïque de la main tentant de saisir, étreindre et posséder. Ne fait que se laisser enfermer dans la spirale infernale d'une quête de maîtrise d'autant plus frustrante que, réussie ou ratée, il la faudra incessamment réitérer comme si la mégalomanie devait toujours le disputer à l'insatisfaction égotiste.

Le bonheur n'est pas dans la main qui saisit mais en celle qui se tend ; dans la rencontre du regard de l'autre.

Mais écrire ceci ne me fit toujours pas si je suis ou ai été heureux même si je sais que des fulgurances qui s'en approchent me furent néanmoins offertes, ici ou là. Je ne suis d'ailleurs pas certain que la chose eût quelque importance.

Parce que libres, parce que condamnés à donner un sens à ce qui n'en a pas nécessairement, parce que plongés dans un tourbillon incessant qui nous interdit tout repos et nous offre l'inquiétude comme seul viatique stimulant, nous n'avons pas d'autre choix que d'imiter l'artiste en ce miraculeux grand

œuvre qui lui fait transfigurer la matière inerte. Peut-être devrions-nous nous considérer et ce que nous parvenons à réaliser comme un marbre brut que seuls polissage et regard puissent ériger en œuvres d'art et nous astreindre, en l'échec

comme en réussite à ce qu'au moins nous y nichions quelque élégance.

S'efforcer plutôt que d'enlaidir le monde d'y dénicher les lueurs ; plutôt que de l'ap-pesantir, d'en dévoiler l'incroyable légèreté.

Ce fut, ce reste, mon ambition : chaque fois que je crus y parvenir, la joie fut en tout cas au rendez-vous.

L'être est un chant que nous orons de notre musique intérieure.



25. Réussir

Je ne crois pas que l'on puisse dire jamais que l'on ait réussi sa vie non plus d'ailleurs qu'on l'eût ratée. Parce que je l'oublie ni la leçon du bon larron ni d'ailleurs celle de Sartre rappelant qu'il n'est d'essence que conjugué au passé : la route peut encore bifurquer demain et sans doute ne cessons-nous jamais de l'espérer, de l'attendre ou de le préparer. Mais on ne peut pas non plus esquiver totalement la question comme on le ferait d'un revers de manche à propos d'une ineptie. Vieillir c'est incontinent glisser du projet au bilan et même si nous ne cessons jamais d'entreprendre; contrainte du mouvement oblige, le passé, qu'on le veuille ou non pèse de plus en plus lourd qui nous interdit l'innocence autant que le rêve.

Que la réussite ne consistât point en un métier rémunérateur, qu'elle ne se réduisît pas à une famille que l'on eût la chance de perpétuer, que, surtout elle fût à l'opposé de la conquête consumériste de petits plaisirs, cela je l'ai toujours su et pensé. Que peut-être elle se jouât de l'union miraculeuse de l'intime et du professionnel que tout dans les trépidations modernes semble devoir rendre malaisée sinon impossible, je l'ai deviné parfois sans y parvenir comme si la réussite ici dût obligatoirement se payer d'échec là ou que, entropie oblige, toute énergie créatrice impliquât délitement ailleurs.

Je sais juste qu'en cette ultime étape de ma vie, je ne pourrai plus me payer de mot, ni sur la bête de l'avenir.

Ne me reste plus qu'à accomplir, avec la rage de qui sait son temps compté, le peu que je sache faire en espérant que demain ilse trouve quelqu'un qui dans ces lignes nouées, trouvera coudée qui l'épaule et surtout pas lien qui l'entrave.